

A close-up photograph of a hand, palm facing up, wearing a textured, light brown knit sweater. The hand is positioned against a solid, dark brown background. The lighting is soft, highlighting the texture of the skin and the sweater. The word "imagine" is overlaid in white, serif font across the center of the hand.

imagine

	Éditorial par Catherine Tsekenis	5
construire ensemble	Entretien entre Fanny Delmas, Hélène Joly et Nathalie Yokel	11
	La charte d'IMAGINE	16
	Récit par Claire Buisson	17
	Entretien entre Lydia Amarouche et Pauline Le Boulba	22
	IMAGINE #1 à Aubervilliers – Récit par Violeta Salvatierra	26
	Rapport de recherche 1 par Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra	29
inventer, expérimenter, improviser	Entretien entre huit des médiatrices	40
	Les cartes postales d'IMAGINE #2	46
	Les attentes d'IMAGINE #2	60
	IMAGINE #1 à Pantin – Récit par Violeta Salvatierra	62
	Qu'est-ce qu'IMAGINE a mis en mouvement ?	70
	Récit par Lisa Truchassout	71
	Récit par Clémence Delbart	72
	Rapport de recherche 2 par Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra	73
se rencontrer	Entretien avec Mathilde Monnier	81
	Récit par Elaine Konopka	85
	Récit-patchwork par les femmes d'IMAGINE #2	87
	IMAGINE #1 à Tremblay-en-France – Récit par Violeta Salvatierra	88
	Comment prendre soin de soi ?	92
	Journal de bord 1 par Alice Mançon	93
	Récit par Marie-Line Dubois	100
	Récit par Renée Duluc	101
	Récit par Sut Fan Leong	101
	Récit par Angèle Sogno	102
	Récit par Émilie Hériveau	103
rencontrer l'extérieur	Récit par Ariane Leblanc	111
	Récit par Marie-Pierre Meynet	114
	Récit par Édith Cazin	119
	Quelle place de l'art dans nos vies ?	120
	IMAGINE #1 à Saint-Ouen – Récit par Violeta Salvatierra	121
	Journal de bord 2 par Alice Mançon	124
	Comment j'ai rencontré l'autre ?	125
	Récit par Halimatou Drame	127
proLonger	Récit par Virginie Desmoulins	132
	Qu'est-ce que j'emporte avec moi ?	136
	Entretien entre Sandrine Lescourant, Pol Pi et Olga de Soto	137
	Récit par Jacqueline Chambellan	141
	Souvenirs par Karyna Lopez	142
	Récit par Samira Laaz	143
	Récit par Albane Guinet-Ahrens	144
Lettre par Donia Fourn	150	
	Lettre par Marcela Santander Corvalán	151

IMAGINE est un projet qui s'est déployé à Pantin, Tremblay-en-France, Saint-Ouen, Aubervilliers et Bondy de 2017 à 2020 et qui a permis à des femmes d'âges, de milieux et de statuts sociaux différents de se rencontrer pour une expérience artistique et réflexive sur le thème du corps de la femme et du soin de soi à travers différentes pratiques. IMAGINE a été soutenu par la préfecture de la Seine-Saint-Denis et le conseil départemental de Seine-Saint-Denis.

Aubervilliers – La Commune, centre dramatique national & Les Laboratoires d'Aubervilliers

Bondy – Service Arts et Cultures de la ville

Pantin – Centre national de la danse

Saint-Ouen – Espace 1789, scène conventionnée d'intérêt national – art et création – pour la danse

Tremblay-en-France – Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée d'intérêt national Art et création – Danse

IMAGINE #1

octobre 2017 – mai 2018

Aubervilliers

La Commune, centre dramatique national

chorégraphe et médiatrice

Nadia Beugré
et Émilie Hériveau

intervenantes

Françoise Bonardel, Claire Buisson, Isabelle Ginot, Corinne Labyllle, Sakina M'sa, Violeta Salvatierra, Claude Sorin

participantes

Donia, Jaqueline, Halimatou, Diémine, Elisabeth, Romani, Tassia, Paola, Jeanne, Kadjatou, Afi, Doriane, Souheila, Florence, Simone, Maminata, Alexandra, Fanta

Pantin

CN D
Centre national de la danse

chorégraphe et médiatrice

Paula Pi¹ et Claire Buisson

intervenantes

Françoise Bonardel, Julie Conte, Milena Gilabert, Isabelle Ginot, Corinne Labyllle, Sakina M'sa, Claude Sorin

participantes

Kristele, Zowie, Lorka, Ana, Catherine, Virginie, Claire, Leen, Denis, Guilhemette, Nofanta, Pat, Danielle, Michelle, Shamsa, Clara, Nassira, Michèle, Chantal, Sokhane, Mursti, Zeljka

Saint-Ouen

Espace 1789, scène conventionnée d'intérêt national – art et création – pour la danse

chorégraphe et médiatrice

Johanna Faye et Alice Mançon

intervenantes

Doria Belanger, Claire Buisson, Milena Gilabert, Corinne Labyllle, Mélanie Limouse

participantes

Denise, Marie-France, Céline, Yveline, Anne, Evelyne, Danielle, Najet, Zahia, Fatima, Aouatif, Yamina, Mayelie, Kodjouma, Aïcha, Touria, Zedjiga, Ouarda, Martine, Astrid, Touria, Zineb, Claudie

Tremblay-en-France

Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée d'intérêt national Art et création – Danse

chorégraphe et médiatrices

Raphaëlle Delaunay, Anne Muffang, Emilie Desilvestri

intervenantes

Claire Buisson, Valérie Frossard, Nathalie Hervé, Isabelle Ginot, Claude Sorin, Nathalie Yokel

participantes

Madelaine, Annick, Yvette, Kati, Cherazade, Paz, Catherine, Françoise, Zofia, Gaëlle, Assia, Nadjat

¹ Pol Pi est un artiste transmasculin qui s'identifiait en tant que femme à l'époque où il est intervenu dans IMAGINE #1, quand il portait le prénom Paula. Il a souhaité garder le prénom et le genre qu'il portait au moment où chaque texte ci-présent a été écrit.

IMAGINE #2

octobre 2018 – mai 2019

Aubervilliers

La Commune, centre
dramatique national

chorégraphe et médiatrices

Bettina Blanc-Penther,
Marcela Santander Corvalán
et Émilie Hériveau

intervenantes

Judith Balso, Hortense
Belhôte, Marion Bottollier,
Vanessa Court, Myriam
Lefkowitz, Ghada Hatem,
Clyde Marlo Plumauzille,
Elaine Konopka, Gérald
Kurdian

participants

Sut Fan, Minu, Mariam,
Khadijah, Lise, Fanny,
Estella, Leila, Marie, Fatou,
Renée, Agathe, Saida, Wafa,
Alienor, Fatima, Joanne,
Diémine, Fongbe, Halimatou,
Fanta, Jade

Bondy

Service Arts et Cultures

chorégraphe et médiatrices

Liz Santoro, Élie Legendre
et Angélique Lo

intervenantes

Claire Buisson, Marion
Bottollier, Anne-Marie Florent,
Corinne Labylle

participants

Fatiha, Claudine, Édith, Fleur,
Sonia, Daniel, Ghita, Malika,
Leila, Yolande, Cathy,
Genevieve, Christine, Corinne

Pantin

CN D
Centre national de la danse

chorégraphe et médiatrice

Nina Santes
et Claire Buisson

intervenantes

Virginie Desmoulins,
Gianna Dupont, Ghada Hatem,
Clyde Marlo Plumauzille,
Lucile Ruault

participants

Alexandra, Ilona, Camille,
Ouafae, Catherine, Ginette,
Fatoumata, Hana, Jeanne,
Claudia, Giulia, Rahman,
Irène, Shamsa, Michele,
Michelle

Tremblay-en-France

Théâtre Louis Aragon,
scène conventionnée
d'intérêt national Art
et création – Danse

chorégraphe et médiatrices

Sandrine Lescourant,
Anne Muffang
et Fabienne Leroy

intervenants

Aminata Boune,
Cécile Brousse,
Abraham Diallo,
Gaëlle Piton,
Clyde Marlo Plumauzille,
Nathalie Yokel

participants

Naima, Kati, Zofia, Siham,
Jaqueline, Stéphara, Eliane,
Gabriela, Mame, Marie-Line,
Aïcha, Tamara, Fatima,
Amina, Josseline, Karyna,
Safae, Martine, Catherine

IMAGINE #3

octobre 2019 – octobre 2020

Aubervilliers

Les Laboratoires
d'Aubervilliers avec le
soutien de la Commune,
centre dramatique national

chorégraphe et médiatrice

Pauline Le Boulba
et Lydia Amarouche

intervenantes

Soraya Sabrina Abdellaoui,
Lou Aïssa, Laura Boullic,
Louise Buléon Kayser, Cherry
B Diamond, Charlotte
Imbault, Aminata Labor,
Mélicha Laveaux, Ariane
Leblanc, Nesma Merhoum
aka Benteddar, Josèfa Ntjam,
Anna Severina Perrin, Cases
Rebelles, Stella Tiendrebeogo,
la cantine syrienne de
Montreuil

participantes

Soraya, Faiza, Lucia, Sabrina,
Athina, Sophie, Morgane,
Martine, Clémence, Fanny,
Angee, Chloé, Chloé, Marie
Michelle, Noémie, Hémeline,
Soukaina, Lise, Lisa, Marina

Bondy

Service Arts et Cultures

chorégraphe et médiatrice

Mélanie Perrier, Élise
Legendre et Angélique Lo

intervenantes

Anne-Céline Guerraz, Elvire
Campos, Marine Combrade,
Chloé Delaume, Fabienne
Brugère, Laurence Kerbarh

participantes

Sonia, Meriama, Akila, Zora,
Edith, Roseline, Malika,
Valérie, Martine, Joyce,
Ginette, Yolande, Anne-Marie,
Martine, Vanessa, Françoise,
Louisa, Safia, Daouia,
Roseline

Pantin

CN D
Centre national de la danse

chorégraphe et médiatrice

Olga de Soto et Anaïs Garcia

intervenantes

Edith Christoph, Virginie
Desmoulin, Ariane Leblanc,
Silvia Lopez

participantes

Tatiana, Nadia, Sandra,
Nadia, Hayette, Hadjila,
Maria, Claire-Lise, Fatima,
Claudie, Catherine, Marie-
Pierre, Delphine,
Marie-Jeanne, Rumana,
Olga, Angèle, Anna, Farida,
Michelle

Tremblay-en-France

Théâtre Louis Aragon, scène
conventionnée d'intérêt
national Art et création –
Danse

chorégraphe et médiatrice

Clarisse Chanel, Fabienne
Leroy et Anne Muffang

intervenantes

Hélène Beaumont, Dominique
Brun, Cyril Hernandez, Elaine
Konopka, Goni Shifron

participantes

Marie-Jeanne, Saïda,
Mélanie, Jacqueline, Eliane,
Leslie, Marie-Line, Jamila,
Jamila, Samira, Josseline,
Karyna, Martine, Jocelyne,
Catherine, Fatima, Natacha,
Anne-Laure

L'imaginaire et le soin de soi

IMAGINE est né d'une rencontre et du dialogue sincère entre deux femmes aux convictions convergentes et incarnées : Fadela Benrabia, alors préfète déléguée à l'égalité des chances du département de Seine-Saint-Denis, et Mathilde Monnier, alors directrice du Centre national de la danse implanté à Pantin. Ensemble, elles ont posé le principe d'un projet sur le long terme (2017 - 2020) qui s'adresse aux femmes sénaquo-dionysiennes, une population caractérisée par une grande diversité de cultures natives (souvent mixtes) et de niveaux socio-économiques, dont les conditions de vie sont peu révélées et abordées. Il ne s'agissait pas de centrer le projet sur un aspect anxiogène lié aux difficultés quotidiennes de certaines mais d'offrir un espace de partage ouvert à toutes et de découvrir les unes des autres. Faire le lien entre « habiter son territoire » et « déplacer son territoire » pour mieux partager la vie.

IMAGINE est né de la volonté du CN D de co-construire avec des partenaires locaux des interventions auprès des publics de proximité dans le double objectif de proposer des expériences sensibles qui donnent accès à l'art et contribuent à la construction de soi, à être ensemble, et dans le même temps d'expérimenter des modalités d'interventions qui nourrissent la réflexion d'un établissement national, centre de ressources dans le domaine de la médiation.

IMAGINE, un verbe à l'impératif pour un projet où rien ne doit être subi. Il convoque la sororité pour en faire un espace de liberté. S'affranchir du quotidien pour une pause inédite dont les participantes ne connaissent pas précisément à l'avance les contenus et le résultat escompté. Il s'agit pour elles de s'engager dans une aventure qui va demander de la constance. Très vite, la parole et les gestes circulent, on se révèle à soi-même également par l'échange avec les autres. L'altérité y est bénéfique et la convivialité participe du projet. Certaines resteront en contact. Don et contre-don s'imposent. Du côté des intervenantes et des médiatrices, il s'agit de co-construire en permanence ensemble et de ne garder de la position traditionnelle d'autorité que la capacité à l'écoute, à proposer, à s'adapter, à guider.

IMAGINE c'est une expérience humaine où chacune a été accueillie et accueillante. Une expérience dont on mesurera les traces ou les pas, mais une expérience qui n'est pas anodine. Cette publication est conçue à l'image du programme des trois années passées : des paroles plurielles où l'intime côtoie le théorique, le recentrement sur soi et l'élaboration de communs. Les textes et les documents témoignent des traversées de pratiques multiples dont le socle est le soin de soi, qui ne peut se penser sans le soin de l'autre.

Le CN D remercie tous ses acteurs : les participantes, les intervenantes, les médiatrices, les établissements - La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers, les Laboratoires d'Aubervilliers, le service Arts et Cultures de la Ville de Bondy, le Théâtre Louis Aragon de Tremblay-en-France et l'Espace 1789 de Saint-Ouen, ainsi que les collectivités publiques qui ont apporté leurs soutiens : la préfecture de Seine-Saint-Denis et le conseil départemental de la Seine-Saint-Denis.

Catherine Tsekenis, directrice générale du CN D

créer Les conditions d'un monde en soi

« Si on rassemble des femmes dans un espace-temps bienveillant, nourri de pratiques artistiques et corporelles intenses, pendant une durée suffisamment longue, quel monde en émerge ? »

extrait du rapport de recherche d'Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra, laboratoire MUSIDANSE, équipe « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8

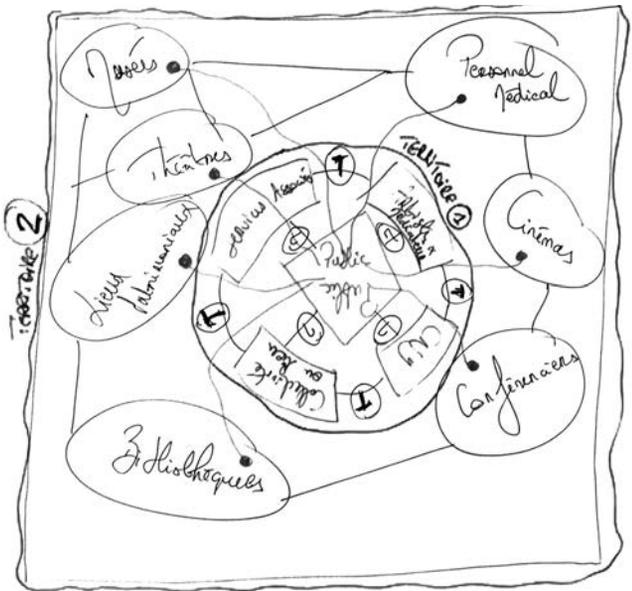
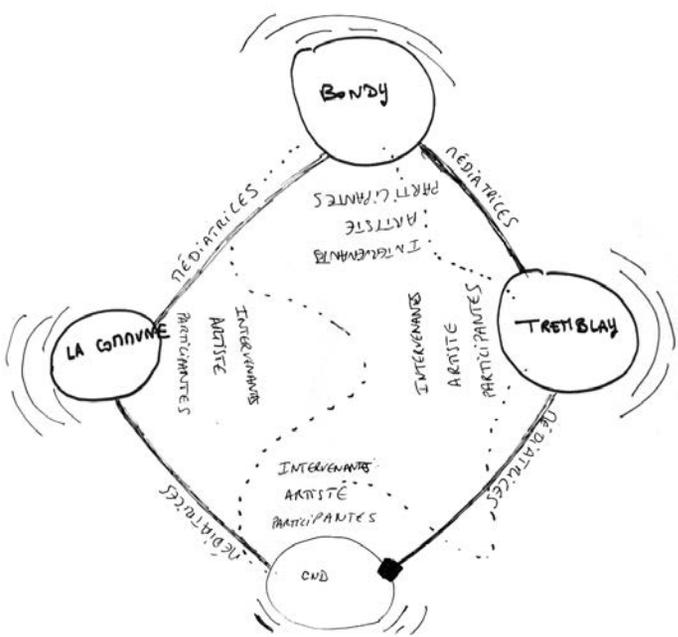
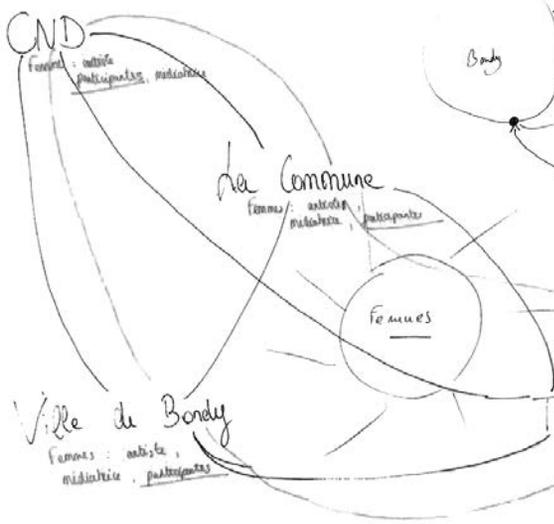
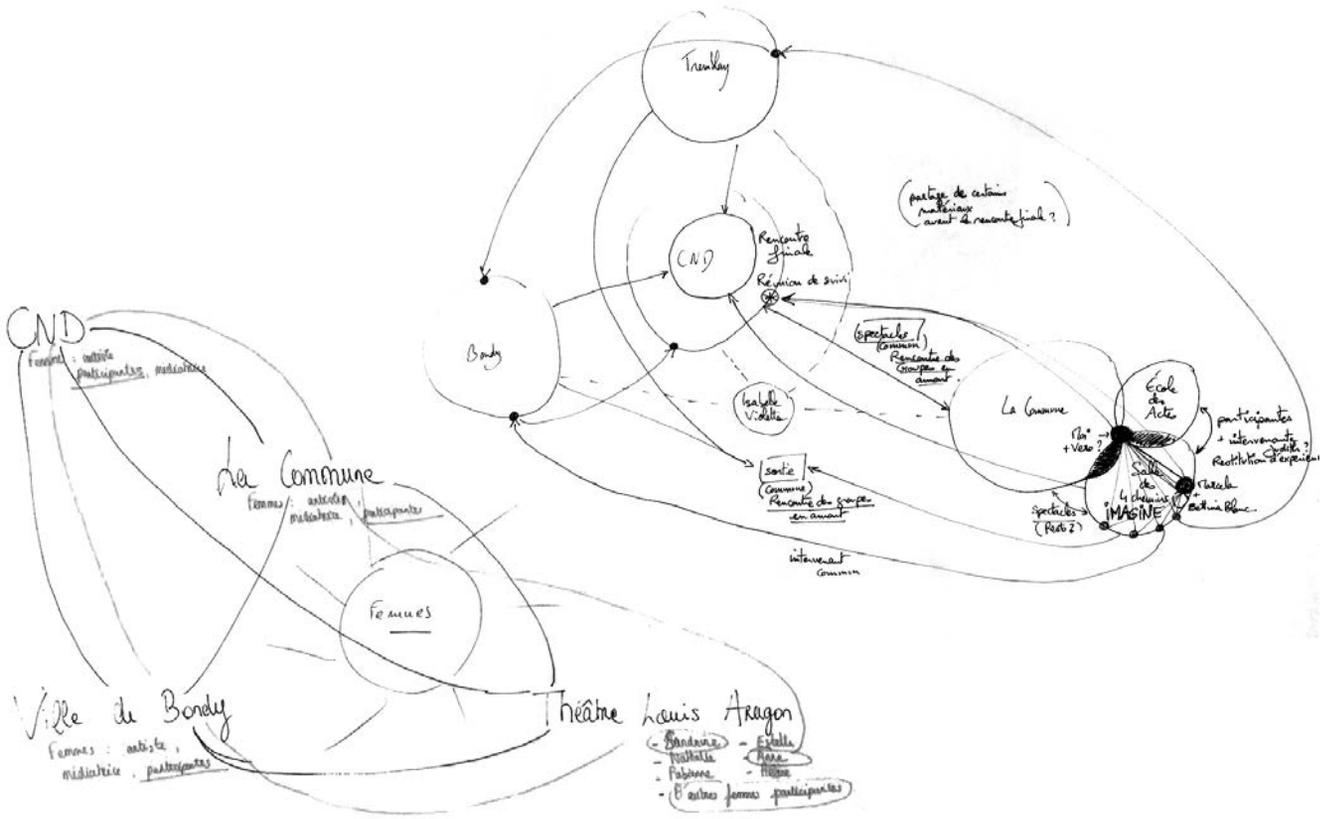
IMAGINE souhaitait faire émerger un monde. Un monde de rencontres et d'échanges qui puisse repenser la médiation et ses dispositifs. Les lignes bougent dès sa conception, à l'hiver 2016, avec la rencontre et les réflexions partagées entre Mathilde Monnier et Fadela Benrabia, alors respectivement directrice générale du CN D et préfète déléguée à l'égalité des chances de la Seine-Saint-Denis. Porteur de valeurs de coopération, IMAGINE a été, dès sa conception, proposé à trois structures culturelles afin de l'investir et de l'expérimenter ensemble. Ce dispositif de médiation se déploie ainsi dans plusieurs villes de la Seine-Saint-Denis entre octobre 2017 et octobre 2020. Adressé à des groupes de femmes d'origines, d'âges et de vies diverses, sur les quatre villes d'implantation des structures culturelles partenaires, IMAGINE s'est saisi de la notion de soin et des représentations du corps de la femme dans la société.

IMAGINE étant pensé comme un laboratoire des modes de faire médiation, des hypothèses ont été émises à la création du dispositif et se sont affinées tout au long des trois années : co-construire le projet entre plusieurs structures culturelles, réunir de multiples pratiques autour d'une thématique réflexive, proposer un projet sur un temps long sans obligation de production finale, créer un espace de rencontres entre des personnes d'âges et d'horizons variés, co-construire l'accompagnement du groupe en binôme entre une médiatrice et une artiste.

Pour ce monde IMAGINE, le premier ingrédient a été celui du temps long : chaque groupe de femmes a bénéficié de quatre semaines de pratiques de novembre à avril, finalisées par deux jours de rencontres des quatre groupes. Le matin était dédié à la pratique avec une chorégraphe. L'après-midi se composait d'interventions déclinées singulièrement dans chaque ville : soin du visage, visite de musées, pratiques somatiques, conférence sur la représentation des femmes dans l'histoire, atelier sur les plantes médicinales, temps de paroles... Deuxième ingrédient, celui des pratiques tissées sur, avec et autour d'une thématique réflexive. Les pratiques – chorégraphique, rituelle, sensorielle, culinaire, de spectatrice, etc. – ont pris place au sein d'un processus collectif afin d'interroger et d'éprouver les notions de soin de soi et de représentations du corps de la femme dans la société. Donnant une place forte à la mixité, le troisième ingrédient, IMAGINE a également reposé sur un tissage avec le territoire pour créer un espace où des femmes d'âges, de milieux et de statuts sociaux différents, habitantes d'une même ville, puissent se rencontrer. Il a mis en jeu le corps, des récits et des relations, pour que les femmes inventent des manières d'occuper l'espace et de se rendre visibles, par-delà le projet. Prendre soin de soi est une manière de se saisir des soucis du monde. En créant cette communauté de femmes et d'individus, dans un temps privilégié et long, il s'agissait de déplacer, transformer, enrichir nos savoirs et nos représentations respectives du monde.

Cette publication est une trace vivante d'IMAGINE, composée de toutes ses voix : participantes, intervenantes, chorégraphes, médiatrices, partenaires... La charte d'IMAGINE structure le livre et articule ainsi grands principes, pratiques et expérimentations de terrain. Cette plongée dans l'expérience IMAGINE partage les pleins et les creux, les réussites et les achoppements, les réponses élaborées comme les questions restées en suspens. Fidèle à la toile arachnéenne des pratiques IMAGINE, le lecteur choisit son chemin et tisse au fil des pages sa propre expérience.

construire
ensemble



Projeter IMAGINE #2,
première réunion des structures partenaires,
22 mai 2018

De nouveaux modes de faire ensemble

Entretien réalisé par Charlotte Imbault
mai 2020

Comment construire un projet en incluant plusieurs structures ? Arrivée en 2016 à la direction du département Formation et pédagogie / Éducation artistique et culturelle du CN D, **Hélène Joly** rejointe par **Fanny Delmas**, responsable de ce même pôle, prennent rapidement contact avec **Nathalie Yokel**, directrice des projets artistiques au Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée d'intérêt national Art et création - Danse de Tremblay-en-France. En visioconférence, toutes les trois se retrouvent pour revenir sur leur expérience d'IMAGINE et appréhender l'un des nœuds de l'agencement structurel du projet : la coordination.

Charlotte Imbault – La particularité institutionnelle, inédite, d'IMAGINE repose sur l'association, pour chacune des trois éditions, de quatre structures partenaires dont le CN D qui a initié le projet. Dès 2016, Hélène et Fanny, vous œuvriez à la conception et à la mise en place du projet qui repose sur la co-construction. L'une des seules structures partenaires qui a pu suivre le projet sur les trois éditions est le Théâtre Louis Aragon (TLA) où, Nathalie, tu es directrice des projets artistiques. Comment la co-construction d'un projet de recherche artistique et sociétal s'est-elle faite entre vous trois et entre les différentes structures partenaires ? Je nomme aussi ici les deux autres partenaires de la première année : La Commune - centre dramatique national d'Aubervilliers et l'Espace 1789 à Saint-Ouen. Si l'on commence par l'historique : comment IMAGINE a institutionnellement commencé ? Quelles étaient les premières discussions ?

Hélène Joly – Ce projet est arrivé très vite après un rendez-vous avec Mathilde Monnier. Je venais d'arriver à la direction du département

Formation et pédagogie / Éducation artistique et culturelle, et avec Mathilde, on a eu un rendez-vous avec Fadela Benrabia, la préfète déléguée à l'égalité des chances de Seine-Saint-Denis. On a fait une série de rendez-vous institutionnels, et le dialogue avec cette femme nous a fait réfléchir parce qu'elle avait très envie de monter un projet autour de la place des femmes de Seine-Saint-Denis qui est une question particulièrement sensible sur ce territoire. On avait la possibilité dans le champ de l'Éducation artistique et culturelle (EAC) d'axer nos actions différemment : tout était donc à inventer. Il y avait plusieurs éléments : le soin, qui est une notion à laquelle Mathilde apporte une attention particulière (*lire pp. 81-83*), la place des femmes, notamment dans le 93, et une autre question à laquelle on a beaucoup réfléchi avec Fanny, qui venait aussi d'arriver, celle de la représentation du CN D et de sa dimension d'établissement national impulsor. Sans être surplombant ou modélisateur, comment le CN D peut-il impulser des initiatives qui vont permettre de faire réfléchir sur l'EAC. Avec Fanny, qui a une grande

connaissance de ce qui se passe dans ce secteur, en danse notamment, on s'interrogeait sur ce qui serait pertinent de mettre en œuvre pour faire avancer les réflexions dans une démarche de recherche-action. Très rapidement, on s'est dit qu'il fallait que l'on fasse ce projet à plusieurs structures qui souvent se racontent en *off* leurs différents projets. Le fait de partager une même expérience à plusieurs structures nous semblait être une démarche plus intéressante. Comment être dans un partage horizontal d'expériences ? On tenait à cette dimension de co-construction, à la fois sur un axe de pratique et de théorie.

Fanny Delmas – La volonté de travailler avec plusieurs structures culturelles est venue d'une observation du territoire. Celles de Seine-Saint-Denis déployaient beaucoup de projets sur l'EAC et la médiation, et on n'avait pas envie de faire quelque chose en plus pour venir alourdir les missions des personnes en charge de la médiation, de l'EAC et de la relation au public, qui sont déjà très sollicitées et prises avec leur propre terrain. Ne pas venir en

surplomb, c'était vraiment important. On souhaitait articuler une réflexion sur la médiation et ces métiers par une expérience de terrain, mais aussi, comme le dit Hélène, par une analyse, une prise de recul sur nos pratiques.

CI – Comment le choix des premières structures et plus particulièrement celui du TLA a-t-il été fait ?

FD – Avec Hélène, on avait réalisé un diagnostic du territoire et observé quelles structures étaient actives. On savait que le TLA était un théâtre au travail sur les questions de médiation de la danse et de l'EAC et on avait envie de partager notre expérience avec eux. D'ailleurs, je me souviens qu'on était un peu timides, on se disait : « Vont-ils accepter ? » On avait très envie, mais comment la demande allait-elle être perçue de leur côté ? Peut-être diraient-ils qu'ils n'en avaient pas besoin, qu'ils faisaient déjà bien les choses tout seuls...

Nathalie Yokel – Tes craintes étaient complètement infondées parce qu'on a tout de suite vu que c'était un projet qui pouvait nous déplacer, nous encourager à explorer d'autres voies, d'autres façons de faire et qui partageait déjà une réflexion. Ce n'était pas un énième projet qui s'ajoutait aux projets. Nous sommes dans une région géographique un peu à l'extrême nord de la Seine-Saint-Denis, dans une zone urbaine et périurbaine, on est un théâtre pluridisciplinaire avec une forte dominante de danse, du fait de notre conventionnement, donc on est un peu tout feu tout flamme. L'équipe chargée des actions artistiques est composée de quatre personnes et a vraiment à cœur toute l'année de développer

des projets théâtre, musique, danse, cirque, etc., c'est vraiment notre ADN. C'est toujours valorisant de se savoir reconnu sur notre cœur de travail, qui est la partie immergée de l'iceberg. Lorsque l'on a eu cette première réunion au CN D, les choses étaient assez claires dans ce que pouvait être pour vous le projet : les objectifs, le financement, le lien avec la préfète, l'articulation entre la pratique et la théorie. Je me souviens qu'il avait été facile de s'y projeter parce que les choses étaient déjà assez avancées.

CI – Pour cette première réunion, toutes les structures étaient-elles déjà rassemblées ?

Comment construit-on de nouveaux modes de faire ensemble ?

FD – Avec Hélène, on a d'abord fait des réunions partenaire par partenaire, et je crois que le rendez-vous avec Nathalie et le TLA a été le premier, on a aussi rencontré assez vite le CDN d'Aubervilliers et l'Espace 1789. On a ensuite fait une réunion avec l'ensemble de tous les partenaires avant l'été 2017 pour se rencontrer, se présenter, Mathilde était là aussi et très vite on a mis en place la co-construction.

CI – Et justement, cette co-construction, comment est-elle apparue au sein de cette première discussion avec Nathalie puisque, Hélène et Fanny, vous arriviez avec un cadre ? Quelle était la place pour le terrain poreux des échanges ?

NY – Une chose essentielle comme préalable à la co-construction, puisque l'artiste est au cœur du pro-

jet¹, c'est la liberté du choix de l'artiste. Chaque structure a pu construire artistiquement le projet avec la personne de son choix et lui donner une couleur, c'est l'artiste au final qui est au cœur des choses. Sur la nature de cette co-construction, je dirais qu'on est parti d'une chose plutôt cadrée dans laquelle finalement, au cours des trois ans, on a pu faire bouger des lignes. La co-construction du début s'est faite surtout sous forme de discussions sur les contenus, sur ce que pouvait être le programme de l'année. Il y a aussi un deuxième axe plus global, qui s'attache à comment on construit de nouveaux modes de faire ensemble, et qui ne concerne pas seulement l'artiste et son rapport aux participantes, mais aussi les structures. Ce deuxième axe a été très mouvant. Chacune venait avec des habitudes de travail, qui sont autant philosophiques que structurelles, et chacune a dû apprendre à les connaître, les comprendre et à voir comment les choses pouvaient être poreuses les unes aux autres. Je pense qu'une structure comme la nôtre n'avait pas les mêmes façons de considérer la question de la médiation, du rôle de la médiatrice, celui de l'artiste... qu'une autre structure. Par exemple, au TLA, on se garde bien depuis de nombreuses années de ne pas nommer les personnes des « médiatrices », mais des « chargées des actions artistiques ». Cela a été souvent un point d'échange avec le CN D puisque notre posture a été de dire que nous sommes là pour construire des projets avec les artistes et les partenaires, mais sans être « entre », ce qu'induit le « média ».

HJ – La co-construction a permis de poser des mots sur des pratiques et

d'aller plus loin dans l'échange, en en faisant un vrai sujet de réflexion. C'est vrai qu'on est arrivées avec Fanny avec une proposition cadrée, quand je dis « cadrée », cela veut dire un volume d'heures, une suggestion de la manière dont le projet pouvait se passer avec les femmes, en ayant en tête que ce cadre pouvait être revu en fonction des réalités des unes et des autres. On est arrivées aussi avec l'idée que, programmatiquement, il fallait nécessairement concilier un aspect très artistique, avec l'artiste au cœur du projet², et une partie théorique, une dimension qui venait compléter la démarche et le geste artistiques. Il y avait aussi la question financière : on arrivait avec la possibilité d'abonder financièrement assez majoritairement le projet. Il ne faut pas cacher non plus le fait que c'est un aspect important, éventuellement fluidifiant, facilitateur mais qui peut frôler aussi le surplomb inconscient dont je parlais et qu'on voulait à tout prix éviter. Il y avait une attention délicate et constante à apporter pour que cet espace de co-construction puisse exister. Mais c'est vrai, la co-construction a été pensée dans un cadre assez posé qui s'est assoupli par la suite de ce que j'ai pu suivre [Hélène n'a suivi que les deux premières éditions d'IMAGINE]. Le CN D est arrivé sans avoir jamais pu expérimenter le projet non plus, donc on était au même niveau de connaissance, en réalité.

CI – J'ai l'impression que pour pouvoir co-construire, il faut apporter une première pierre, même si cette pierre est conséquente, qu'elle est inévitable pour que le dialogue puisse se faire : on ne dialogue pas avec rien.

FD – Sur cette question du cadre... au début, on était portées par une

contradiction. On disait : « Oui, il faut co-construire », mais en même temps : « C'est deux fois deux semaines, il n'y a qu'une seule médiatrice qui suit les projets parce qu'il ne faut pas que les femmes aient plusieurs personnes référentes, c'est important que les femmes s'engagent toute l'année, on n'accepte pas de participantes qui arrivent en cours... » On est arrivées avec des principes, et puis le dialogue et la co-construction entre les structures nous ont fait bouger.

CI – Peux-tu nommer un exemple de déplacement ?

Il y avait une attention délicate et constante à apporter.

FD – La première année, le TLA a proposé que deux personnes de leur équipe suivent le projet. Au début, ce choix nous a fait des nœuds au cerveau ! Et en même temps, on était là pour faire avec, pour apprendre aussi de la réalité des structures. La deuxième année était encore plus opérante. Le fait que deux personnes permanentes d'une même structure partagent le même projet de médiation est une belle richesse. Dans nos équipes, on partage beaucoup avec l'extérieur, mais on ne partage pas beaucoup entre nous. C'est ce qu'on voulait aussi, apprendre sur différentes modalités de faire médiation et ce que cela nous a appris, c'est qu'au-delà des manières de faire très concrètes, pour qu'un projet fonctionne, se déploie, il faut qu'il y ait une philosophie partagée, des valeurs et des principes communs, matérialisés par la charte, pour nous permettre ensuite d'inventer comment chacune s'en empare.

NY – Effectivement, on avait besoin d'un cadre et le fait de l'avoir nous mettait d'emblée dans l'idée qu'on allait pouvoir mener un projet exigeant. Ce cadre posait une ambition et c'est très satisfaisant d'être porté par une ambition. Cela permet de se projeter loin, de se dire qu'on va réaliser de grandes choses. Sur le fait que deux personnes partagent un projet, cela vient de notre façon structurelle de travailler.

Les personnes qui s'occupent des actions artistiques développent les projets en étant en charge d'une zone géographique, et Tremblay-en-France et les alentours sont découpés en zones. Chacune a sa zone, mais les femmes, elles, venaient de zones différentes. Donc toutes ont travaillé en amont pour qu'IMAGINE existe pour toutes les femmes du territoire.

CI – Comment la co-construction se faisait-elle entre toutes les structures, quelle était la circularité des échanges ?

HJ – Je dirais qu'on a établi avec Fanny un cadre propice à la co-construction en instaurant des temps de rencontre entre les médiatrices de toutes les structures qui ponctuaient la saison. Ces temps permettaient la réflexion et les partages d'expériences. Le CN D a eu ce rôle aussi de coordination entre toutes les structures. C'était un gros travail d'organisation que Claire Buisson (*lire pp. 17-18*), attachée à ce projet, menait.

NY – Oui, il faut saluer ce rôle centralisateur, qui n'était pas surplombant. Quand on est un collectif, on a besoin d'une coordination. Le CN D a été essentiel, et je salue le rôle de Claire. Elle a non seulement été la médiatrice du projet IMAGINE avec les

789

	Atelier de regard	Pratiques Postales	Socio Esthétique	Atelier de regard - atelier pour de la / par / pour / avec	Socio Esthétique	Pratiques	
L. ARAGON	Atelier de regard	Visite Louvres	Toucher #2 atelier	Les Arts de la Table (Claude Lévi)	Toucher classe	Histoire et photographie des Arts de Soi	Socio esthétique (pratique)
L. GOMMEZ	Atelier de regard - CIP	Pratiques postales - Atelier RT - Toulon	Cette image nous rappelle de nos jours - atelier de l'art	Socio esthétique (pratique)	Pratiques postales - Atelier RT - Toulon	Visite (long ?)	Atelier - Pratiques de l'écrit
CND	Niveau Glabert	Histoire du restaurant	La aspiration	Les Arts de la Table (Claude Lévi)	Socio-esthétique	Pratiques	

1789

	Le restaurant	Le table	Toucher #2	Que les courses	TAC VAL	Toucher #2 - atelier de regard	Atelier de regard - CND
	Atelier de regard	Toucher #1 atelier	Pratiques postales - Atelier RT - Toulon	Aspiration	Sur la table dans	VISITE dans la classe de la classe	Atelier de regard - P. BASTIN - 100
CC	Atelier de regard - atelier pour de la / par / pour / avec	Toucher #2 atelier	Sur la table dans	Les Arts de la Table (Claude Lévi)	Atelier de regard - atelier pour de la / par / pour / avec	TOUCHER #2 atelier	Visite
CND	I. Jaber le corps	Niveau Glabert	Socio-esthétique	Sur la table dans	Cette image nous rappelle de nos jours - atelier de l'art	Niveau Glabert	Le table

femmes de Pantin, mais la médiatrice entre nous toutes, et sans elle, nous n'aurions pas pu avancer. Quand on se réunissait au CN D, elle avait un plan de travail pour nous faire réfléchir ensemble. Sans cela, on aurait pu brasser et boire des cafés toute la journée. C'est sûr, la coordination nous a vraiment permis d'avancer.

CI – Le fait qu'une horizontalité ne puisse se faire sans la présence d'une coordination, pour reprendre ce que vient de dire Nathalie : Hélène, Fanny, êtes-vous d'accord avec cette vision ?

HJ – Je n'ai pas l'impression que la notion de coordination enlève toute notion d'horizontalité, je ne pense pas que cela soit antinomique, c'est une manière de travailler, de partager et qui organise. Cette prise en charge de la coordination est venue déplacer nos pratiques. Dans l'élaboration même de ces réunions, au fur et à mesure, Claire a proposé des torsions, des modalités de réunions qui collaient davantage au projet, qui étaient plus en accord avec son contenu. Petit à petit, et cela aurait été impensable au départ, il y a eu des pratiques physiques (*lire pp. 17-18*) au sein de ces réunions. Les modalités mêmes de rencontre se sont progressivement transformées en frictions positives avec le projet lui-même.

FD – La co-construction était aussi au sein du CN D, et au sein de notre propre organisation. C'est intéressant le mot « frictions » que tu utilises, Hélène, car ça frictionnait avec le fonctionnement même de l'institution, du CN D et de notre

propre hiérarchie... ça a transformé des choses. Pour revenir sur la co-construction et l'horizontalité, je crois aussi que le cadre est nécessaire, car il ne peut pas être mis en place simplement parce qu'on se dit : « Tiens, on va se voir et on va co-construire... » Ce qu'on aurait pu inventer autrement, mais ce sera un autre projet, ce serait de co-construire dès la base, de se dire que l'on est plusieurs partenaires sur un territoire et que l'on veut travailler avec des publics, et d'inventer le projet ensemble. Cela aurait été une manière encore plus horizontale de co-construire. On se le garde pour dans cinq ans, Nathalie !

CI – Penser cette manière de co-construire est-elle difficilement réalisable ?

FD – Oui, si tu co-construis dès le début, tu as besoin d'un an minimum de réunions, d'échanges, et puis, de toute façon, d'une coordinatrice, parce que tu ne peux pas co-construire sans coordination, sans cadre, sans valeurs et sans principes partagés.

CI – Si l'on s'attache à la notion du déplacement : où cette notion de déplacement a-t-elle agi chez vous ?

HJ – C'est une question complexe. Il m'est difficile de parler de cette question du déplacement, car, avant d'arriver au CN D, je n'étais pas placée d'une certaine manière, car je n'étais pas spécialiste de l'EAC. IMAGINE m'a permis d'être attentive à ce que les valeurs que je défends et qui émanent de ma personne s'accordent avec ce que

je développe dans mon champ professionnel.

NY – La question du déplacement est vaste. Ce que le projet IMAGINE a bouleversé, c'est la qualité de la relation entre nous et les autres. Ce n'est pas anodin si les deux personnes investies depuis le début dans IMAGINE au TLA, Anne Muffang et Fabienne Leroy (*lire pp. 40-45*), ont pris depuis de plus amples responsabilités professionnelles, l'une dans l'artistique, l'autre dans le champ social. Les relations se sont incroyablement enrichies. IMAGINE nous a fait grandir.

FD – D'un point de vue professionnel et personnel, pour reprendre cette question des valeurs, je crois qu'IMAGINE n'a pas déplacé, mais a amplifié l'importance que j'accorde au respect de l'autre, dans ce qu'il est, dans sa différence, il a accentué ma capacité à écouter les désirs de partenaires, d'artistes, de participantes, à penser la danse, à penser la relation au corps dans toutes ses dimensions, m'a incitée à être vigilante, à ne pas trop vite catégoriser, cataloguer ou mettre dans des cases, à rester vigilante sur mes propres *a priori* et représentations de l'autre, et à toujours considérer la pensée que j'avais d'une chose comme mouvante.

1, 2 La question de la place de l'artiste a fait l'objet de nombreux débats, l'équipe du CN D souhaitant décentrer l'habituelle place de l'artiste au sein des projets de médiation. Pour approfondir le questionnement, lire *Les agendas multiples*, extrait du rapport de recherche d'Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra, pp. 29-33.

La charte

Dès la deuxième saison d'IMAGINE, une charte, socle des valeurs et principes partagés, a été élaborée avec l'ensemble des partenaires : médiatrices et artistes. Cette version a été finalisée lors d'une réunion de partenaires d'IMAGINE #3 le 30 septembre 2019

1 – Co-construire

Horizontalité – co-construction par tout le monde, y compris les participantes au fur et à mesure – « laisser la place » – la place des intervenantes – les temps de dialogue en amont et aval des sessions entre la médiatrice et chorégraphe – tisser à 2, à plusieurs – prendre soin de chacune, être dans l'accueil – la co-responsabilité du groupe – lieu de bienveillance et de confiance pour permettre la co-construction

2 – Inventer, expérimenter, improviser

Contenus et articulations – liberté artistique et expérimentation – souplesse du cadre dans l'articulation entre les matins et les après-midis – recueillir les paroles, désirs, idées pour créer nos contenus – don et contre-don, des trocs organiques – laisser la place à des débats sociétaux – jouer sur les convergences et les écarts, accueillir les paroles contradictoires

3 – Se rencontrer

Rencontre entre les groupes - mobilité des médiatrices et aussi des artistes dans les autres groupes – un témoin dans chaque groupe de participantes qui circule dans les autres groupes et raconte ensuite à son groupe – faire circuler des traces (WhatsApp, photos, etc.) – penser des activités communes, notamment sur les après-midis ou sorties – journées communes quand les calendriers se croisent des « correspondantes », envoi de carte postale ou autre individuellement entre participantes de différents groupes – parcours de spectacles et sorties commun

4 – Rencontrer l'extérieur

Rendre le projet visible dans et pour les lieux, donner un accès aux équipes des lieux au projet – témoigner du projet, des temps informels aussi, des cafés, par les chorégraphes aussi – un repas commun, des invitations personnelles (par exemple au CN D, une personne par département) – une session ailleurs dans le lieu – créer une manifestation matérialisée dans l'espace, le lieu ou la ville et l'espace public – s'appuyer sur les ressources locales pour les interventions – faire des visites dans la ville, des pratiques en extérieur – créer des phases de rencontres avec des hommes

5 – Prolonger et poursuivre

Traces – penser des protocoles, rester dans la pratique – après chaque séance ou chaque semaine chaque femme écrit une phrase – faire un recueil de traces accumulées (dessins, récits, images...) – un temps réservé à cela durant les sessions – sans clore le support – faire des traces audio ou vidéo de tutoriels de pratiques expérimentées dans IMAGINE

Créer une boîte à outils et cartographie d'IMAGINE, qu'est-ce que j'ai fait, où, par où je suis passée ? – Temps de formulation et conscientisation, ce que j'emporte avec moi, comment IMAGINE est présent dans mon quotidien entre les sessions ?

Conscientisation le dehors et l'après IMAGINE – prévoir une sortie spectacle pour septembre 2020

Plaisirs de l'informe_où je situe la médiation ?

Récit par Claire Buisson

juin 2020

Chercheuse et chorégraphe, **Claire Buisson** a travaillé au pôle Éducation artistique et culturelle du **CN D** de 2017 à 2019 comme chargée d'éducation artistique et culturelle. Au sein d'IMAGINE, elle a occupé deux positions : celle de coordinatrice et celle de médiatrice pour IMAGINE Pantin. Dans ce texte, elle articule sa réflexion sur son approche artistique de la coordination.

Viagem - voyage, de Lygia Clark¹.

Je raconte le protocole. Des journaux, du scotch. Nous allons réaliser un tapis à partir d'un collage de papiers journaux. Une personne autodésignée s'allonge au centre de ce tapis que le groupe vient refermer sur elle, en laissant simplement un petit trou au niveau de la bouche pour respirer. Le groupe soulève alors le corps enveloppé et initie une déambulation dans l'espace environnant. Quand le groupe le ressent, il dépose le corps au sol et s'assoit autour de lui pour accueillir à distance la personne qui va éclore lentement des papiers journaux. À partir du moment où nous commençons jusqu'au moment où le groupe a silencieusement décidé de la fin et déposé le corps au sol, nous ne pouvons parler. Un temps d'échange (*depoimento* - dépôt, témoignage) a lieu seulement une fois que la personne transportée est sortie du journal.

Lors du premier temps de travail avec les partenaires et chorégraphes d'IMAGINE #2², j'ai proposé cette pratique pour commencer la journée. Il y avait donc les médiatrices, les chorégraphes et moi. Ce qui m'intéressait, c'est que cette pratique crée un groupe, sans une personne centrale qui décide : une fois que le protocole est transmis, tout le monde est également impliqué dans l'action. À partir de quelques indications simples et précises, il va se dérouler en silence une expérience, dont on connaît le point de départ (soulever le corps), la manière de finir (déposer le corps), mais dont on ne sait pas par où cela passera, comment, avec quelles sensations, ni où et quand cela finira. Le silence et l'absence d'une figure unique d'autorité demandent une qualité d'écoute non verbale, organique entre les personnes et, ce faisant, se performe alors un corps, corps individuel transporté et corps collectif qui se meut, avec délicatesse, maladresse, assurance jusqu'à engendrer une sorte d'installation plastique, les bouts de papier froissés au sol laissés comme trace à la fin.

Comme coordinatrice, c'est ainsi que j'ai appréhendé le projet IMAGINE : une expérience sensorielle, plastique, performative et réflexive ; individuelle et collective ; une expérience informelle et mouvante, à partir d'un squelette précis.

Dans le cas d'IMAGINE, le squelette initial est complexe. Un projet commun, qui se décline dans quatre villes, avec quatre équipes, quatre groupes de participantes, sur un temps long, des thématiques sociales et artistiques, et un objectif expérimental. IMAGINE est un organisme vivant, qui, une fois engendré, ne demande qu'à vivre par lui-même. Comment alors l'accompagner et créer les conditions d'une expérience articulée, fluide, organique, mobile ?

J'ai cherché à jouer de pleins et de vides, d'écarts, d'informes et d'instables tout en donnant un contenant pour que le projet global s'anime et se performe lui-même. D'une certaine manière,

la coordination/coordinatrice se met au service de cet organisme, en apportant des ressources, théoriques, pratiques, réflexives. En s'effaçant aussi parfois. Comme dans *Viagem* de Lygia Clark, j'accompagne le processus de création, collaboratif, qui est son propre objet final.

Collaboration - écart. À ma place de coordinatrice, j'ai fait médiation en quelque sorte, dans l'accompagnement de la collaboration et coopération entre les différents partenaires, les intervenantes (chaque médiatrice et chorégraphe de chaque ville et chaque édition), et entre les médiatrices de chaque ville.

Tout le long, j'ai cherché à trouver la juste distance entre un commun et des singularités, permettre l'indépendance de chaque lieu pour créer son IMAGINE, tout en créant une communauté, un réseau de circulation et d'échanges d'IMAGINE.

Pleins et vides. J'ai abordé la coordination et la mise en place du projet comme un geste chorégraphique, et cherché les manières de faire surgir le sensible, à tous les niveaux du projet, y compris et avant tout dans le processus logistique et organisationnel. Tentative d'effacer les raideurs et froideurs que la mise en place d'un projet et les outils de travail comprennent parfois, et tentative d'apporter de la respiration dans nos gestes de mise en place. Mettre en place quelque chose peut se faire dans une recherche esthétique, attentive, dans le but de garantir au groupe une expérience gustative, olfactive, sensorielle, poétique.

Ponctuer les temps de travail de pratiques sensorielles. Choisir un lexique organique et imagé. Donner aux temps d'échange entre partenaires une respiration semblable à celle que l'on met en place dans un atelier. Proposer des dispositifs de récits d'expérience et des espaces d'autoréflexivité et questionnements. Passer des coups de fil pour prendre des nouvelles, interroger le terrain, récolter les sensations. Donner la parole et la faire circuler. Récolter tout cela et l'élaborer. Le mettre en perspective.

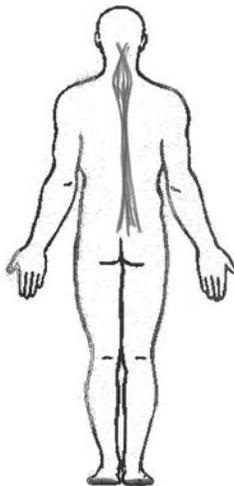
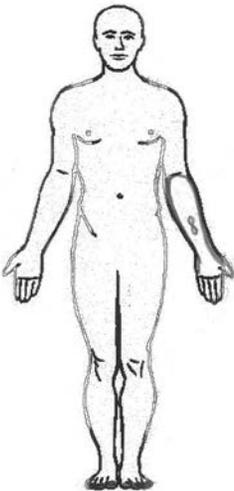
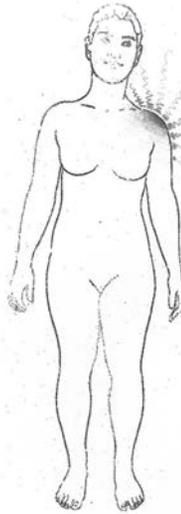
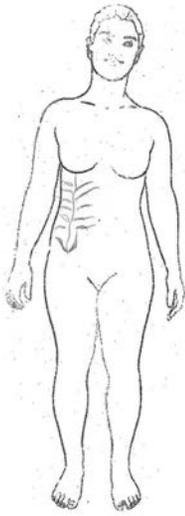
Instable - informels - de-s forme-s. Dans ce geste chorégraphique, il y a aussi un jeu d'équilibre entre forme et informalité. La médiation devient ainsi une démarche ouverte. Elle part d'un « protocole », et de là, elle tisse au fur et à mesure avec le réel. Pour cela, il y a une recherche qui permet à l'imprévu de surgir, de telle manière qu'à un moment donné, c'est le projet qui nous meut et nous porte, autant que nous, les dispositifs et interventions. Dans cette approche, la médiation déborde et s'étend par-delà les temps d'ateliers et de rencontres avec les participantes. C'est un tout, une manière d'articuler des éléments très divers, en incluant dans cette conscience tous les interstices et espaces entre : temps informels de cafés, déjeuners, pauses, déplacements dans les espaces, temps entre les rencontres, échanges entre partenaires, médiatrices, chorégraphes, participantes... Jouer avec ces « entre » crée de la souplesse et de la mobilité dans tout l'organisme et permet de le rendre vivant, mouvant et animé³. Cela défait un ordre figé et vertical des fonctions, des personnes et des actions et gestes. Il s'agit au contraire d'agencer du sensible, à partir des savoirs des unes et des autres, sans hiérarchie de valeurs. Cela contribue à déplacer des positions et estompe les cloisonnements entre atelier artistique, atelier de médiation, entre artistes, médiatrices, participantes, entre art et médiation.

Le projet tout entier est une expérience collaborative créative : un projet de médiation artistique.

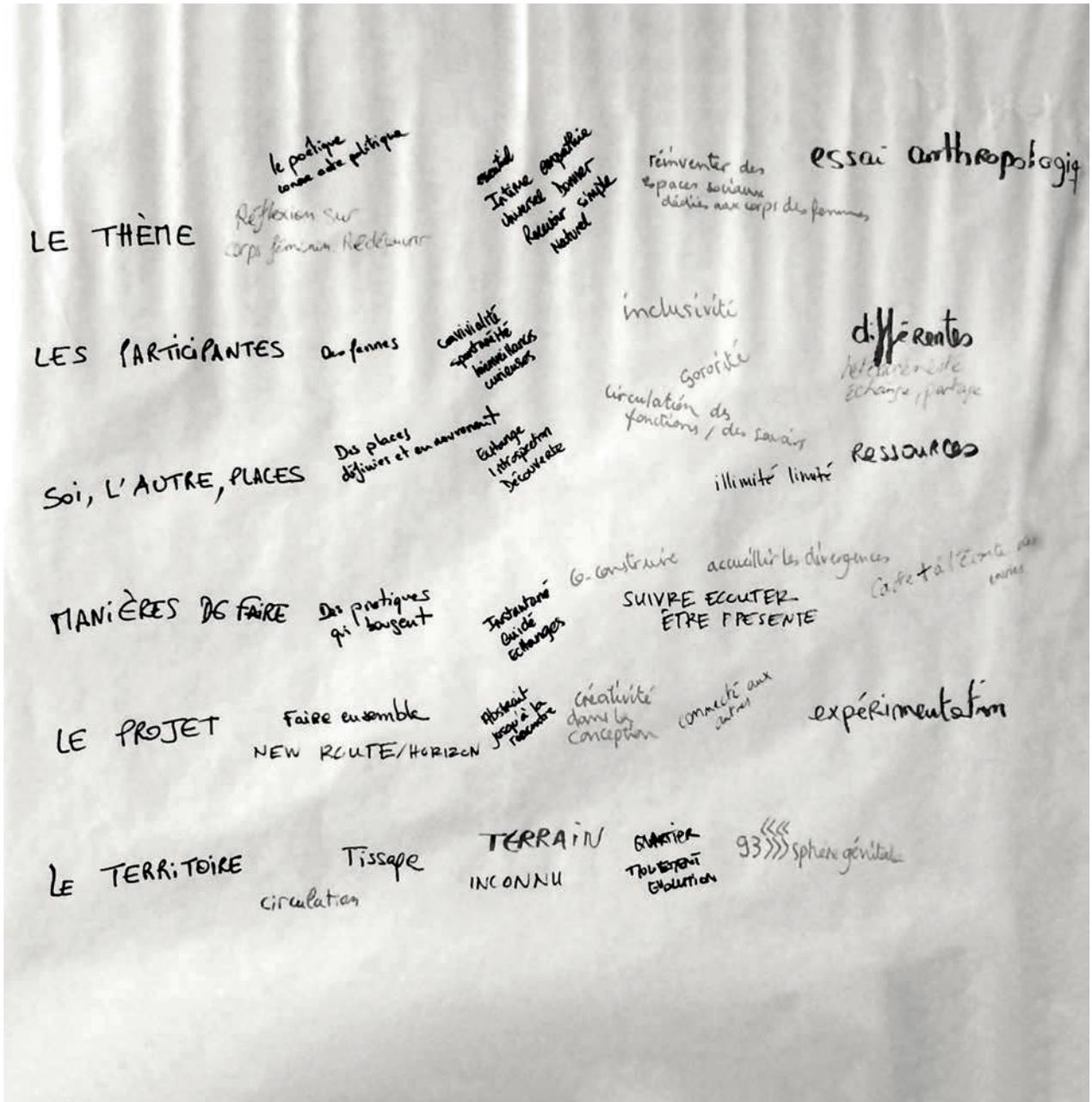
1 *Viagem* - voyage (1973) est un protocole de l'artiste brésilienne Lygia Clark dans lequel un membre du groupe est choisi pour faire l'expérience d'une action réalisée par les autres et qui s'insère dans le cycle *O Corpo é a casa* - le corps est la maison (1973-1975).

2 Pratique proposée pour commencer la journée de travail avec les partenaires et chorégraphes (septembre 2018) - TLA : Fabienne Leroy, Anne Muffang, Sandrine Lescourant ; La Commune : Émilie Hériteau, Bettina Blanc-Penther, Marcela Santander Corvalán ; Ville de Bondy : Angélique Lo, Liz Santoro ; CN D : Fanny Delmas, Nina Santes, Claire Buisson.

3 Animer : donner du mouvement, provoquer, agiter, éveiller, porter, vivifier.



Atelier de Milena Gilabert,
IMAGINE #1, Pantin



Mapping des représentations d'IMAGINE #2,
 réunion des partenaires,
 11 septembre 2018



**Rencontre des groupes IMAGINE #2 Aubervilliers
et Tremblay-en-France à Aubervilliers**



Groupe IMAGINE #2 Bondy

Bouger les lignes

*Entretien réalisé par Charlotte Imbault
mai 2020*

À Aubervilliers, la troisième édition d'IMAGINE s'est mise en place avec les Laboratoires d'Aubervilliers, avec le soutien de La Commune centre dramatique national, occasionnant la création d'un nouveau binôme, celui de **Lydia Amarouche**, qui a pris part au projet dans le rôle de la médiatrice, et **Pauline Le Boulba**, invitée en tant qu'artiste. C'est par visioconférence, alors qu'IMAGINE #3 est encore en cours, que le duo met des mots sur la singularité de leurs relations de travail.

Charlotte Imbault – L'idée de cet entretien est de rendre compte de la singularité de votre binôme artiste-médiatrice, de comprendre comment vous vous êtes approprié ce cadre, comment vous avez travaillé ensemble et comment vous vous êtes réparti les rôles. Lydia, tu travailles aux Laboratoires d'Aubervilliers aux relations avec les publics et à la documentation, et tu es également artiste. Pauline, tu es artiste et chercheuse en danse et tu as souvent été invitée par Les Laboratoires d'Aubervilliers à présenter ton travail. Je précise aussi que vous m'avez invitée en tant qu'intervenante sur deux après-midis pour parler et enregistrer des paroles sur des spectacles vus ensemble à La Commune. Les présentations étant succinctement faites, je vous propose que l'on commence par le cadre de départ avec lequel vous avez composé.

Lydia Amarouche – On ne se connaissait pas tellement avant d'être en binôme sur ce projet. Au départ, c'est Émilie [Hériteau, médiatrice de La Commune IMAGINE #1 et #2] qui est venue vers les Laboratoires d'Aubervilliers et qui a confié à Margot [Videcoq, codirectrice des

Laboratoires d'Aubervilliers] qu'elle ne pouvait pas reprendre la troisième édition d'IMAGINE. Elle nous a mis en relation avec le CN D. Margot a très vite pensé à Pauline, parce qu'elle sentait qu'on allait bien s'entendre. Elle a eu une bonne intuition. Avec Pauline, on a commencé plusieurs réunions de taf autour d'IMAGINE. On s'est rapidement dit que ce serait bien d'avoir une lecture politique de ce programme, car la question du soin ne résonne pas de la même manière selon ta position sociale et politique. On a commencé à travailler en réfléchissant à des personnes surtout. On s'était dit qu'on aimerait bien travailler avec des artistes qui habitent dans le coin comme Cherry B [Diamond] ou Josèfa [Ntjam]. Je ne sais pas, Pauline, si tu peux alimenter ça ?

Pauline Le Boulba – La distinction médiatrice/artiste n'a pas été nommée entre nous. Je savais que Lydia avait une pratique artistique. Quand on a commencé à réfléchir à ce programme et à décliner ces notions de sororité et de soin, je sentais que Lydia avait plein de propositions à faire. Au-delà de cette distinction de rôle, Lydia a fait beaucoup plus de travail en amont

dans la constitution du groupe. Même s'il y avait un désir de ma part d'y participer, ce ne sont pas des temps qui sont pensés pour le binôme dans le programme. C'est Lydia qui a fait tout le travail d'aller sur la ville d'Aubervilliers, de rencontrer possiblement de futures participantes. Elle avait déjà un regard et un positionnement qui étaient très ancrés sur Aubervilliers. Moi, de fait, je n'y vis pas, je connais surtout Aubervilliers à travers Les Labos. La particularité de notre binôme, s'il y en avait une à nommer, c'est qu'en effet, Lydia s'est posée en tant qu'artiste dans ce projet. C'était un projet entre artistes, finalement.

CI – Quand tu as reçu le projet, Lydia, as-tu pris un positionnement clair, de te dire que tu le recevais en tant qu'artiste ?

LA – Je me suis dit que ça allait mixer plusieurs pratiques : que ce soit celles de la médiation ou de la curation. Je ne sais pas si je peux dire que j'ai reçu le projet en tant qu'artiste. En tout cas, je savais que j'allais puiser dans mes références artistiques et théoriques, et je savais que nous avions beaucoup de

références communes avec Pauline, la connaissant un peu et connaissant son travail.

CI – Pour venir clarifier le cadre de départ : vous a-t-on demandé que le matin soit réservé à la pratique de l'artiste et que l'après-midi soit réservé à la venue d'une intervenante ? Aviez-vous une répartition claire entre vous de qui prenait en charge quel moment ?

PLB – Il y avait cette contrainte qui était cette séparation de la journée en deux temps, et même en trois temps, si tu ajoutes le déjeuner au milieu. Le matin, on nous demandait de prendre en charge les ateliers et l'après-midi de solliciter des intervenant-es extérieur-es. On l'a suivie. On avait aussi une autre donnée qui était d'aller voir deux spectacles à La Commune. Le matin s'est beaucoup modulé au fur et à mesure. Parfois, je proposais des choses dont j'avais discuté avec Lydia et certaines matinées, c'est toi Lydia qui les a prises en charge. C'était selon les envies. On se reposait un peu toutes les semaines cette question : de quoi a-t-on envie ? On était aussi à l'écoute des autres participantes. Le programme était ajustable. Il n'y avait pas un programme jour par jour. D'ailleurs, Claire [Buisson] et Fanny [Delmas] avaient beaucoup insisté quand on avait commencé à concevoir le programme sur le fait de laisser des moments vides.

LA – On modulait pas mal les matinées. Parfois, on axait sur des exercices d'écriture ou des moments de paroles, de discussion ou de débat. Puis, dans la semaine, certaines participantes voulaient plus de moments chorégraphiques qui engagent le corps, alors on adaptait. Pour le premier jour, et ça a bien

soudé le groupe, Pauline avait eu l'idée de faire une danse de manif.

PLB – J'ai l'impression que si ça avait duré plus longtemps, on aurait pu, à un moment donné, ouvrir les matinées à des propositions de participantes. On avait un noyau dur dans le groupe, très déterminé, qui avait envie de faire plein de choses et qui était force de propositions. Ça aurait pu déborder là-dessus, mais il aurait fallu les rémunérer. Peut-être aussi que la particularité de notre binôme, c'est qu'avec Lydia, on est de la même génération. On a des questions communes sur lesquelles on peut partager. Le groupe était plutôt aussi de notre génération. Au bout d'un moment, on est devenues une bande de copines. Aujourd'hui, on est un peu moins en contact, on attend de se voir dans la vraie vie.

On était toujours dans un lieu de partage et de transmission.

CI – Je voudrais revenir sur les ateliers du matin : étaient-ils reliés à vos pratiques artistiques ou étaient-ils un terrain commun entre vous de partage d'idées ? Autrement dit, étaient-ils liés à l'idée de partager un univers ou plutôt un endroit de réflexion ?

PLB – Je n'ai pas eu l'impression de partager ma pratique au sens explicite du terme. Je n'ai pas proposé des matériaux de mon travail à proprement parler, mais au moins des appuis ou des outils, somatiques ou littéraires, liés à ma vie de femme ou à ma vie d'artiste. Le premier jour, j'ai commencé une lecture des *Guérillères* de Wittig qui est clairement un ouvrage lesbien, féministe qui parle d'une communauté de

femmes, sans faire pour autant un travail autour des *Guérillères*, ce qui aurait pu être un choix. Lydia, j'ai l'impression qu'elle a aussi apporté ses références ou des questions relatives à son travail du moment. Les matinées étaient un lieu pour partager des outils, qu'ils soient théoriques ou corporels. Tout le programme des interventions croisait des pratiques très militantes ou des approches poétiques, ce qu'a pu nous faire Cherry avec des choses relatives au cosmos, liées au chamanisme et à la sorcellerie. Ariane [Leblanc] (*lire pp. 111-112*) est venue partager tout son savoir autour des plantes. J'ai l'impression que l'on était toujours dans un lieu de partage et de transmission et en même temps d'émancipation, même si ce n'était pas posé comme un but à atteindre.

LA – On avait des références qui revenaient sans que ce soit voulu. Plusieurs intervenantes ont parlé de bell hooks. L'une des bibliothèques des Laboratoires d'Aubervilliers était alimentée au fil des interventions pendant les semaines IMAGINE. On avait aussi un corpus de référence IMAGINE alimenté par les participantes qui m'envoyaient des articles.

PLB – Avec Lydia, on était poreuses à ce qu'il se passait, même à ce qu'il pouvait se passer dans nos vies. On arrivait avec nos humeurs, nos affects. On a toujours essayé de respecter l'humeur dans laquelle chacune était prise ou les humeurs du groupe, des choses heureuses ou moins heureuses. J'ai l'impression que pendant la journée, on pouvait prendre la température à plusieurs reprises et réajuster si besoin.

CI – Sur la question du militantisme et au sujet de vos questionne-

ments du début sur les notions de soin, y avait-il des écueils dans lesquels vous ne vouliez pas tomber ?

LA – Oui, on ne voulait pas tomber dans l’essentialisme, l’essence femme, être dans une représentation figée de ce que c’est que d’être femme. Dans la recherche du public, malheureusement, je n’ai pas eu les moyens de déployer du temps parce que j’avais tous les autres projets à côté aux Labos. On avait contacté des asso de femmes trans, des travailleuses du sexe, on avait contacté le Strass [Syndicat du travail sexuel en France]. J’aurais aimé que ce soit un groupe beaucoup plus diversifié en terme de mixité sociale. Mais tu ne peux pas débarquer au Strass et dire : « On va être sœurs. » Il faut installer la confiance. J’avais fait un travail autour des maisons de quartier et de Pôle emploi. C’était vraiment un gros travail de rencontrer chaque personne, de passer au moins une heure avec elle, de lui présenter le projet. De l’autre côté, s’engager quatre semaines dans un programme, il faut avoir le temps, ce n’est pas donné à tout le monde. On n’a pas eu beaucoup de mères de famille : il y avait Fanny, Sabrina. On avait un groupe aussi qui nous ressemblait sociologiquement : des meufs universitaires, dans le domaine de l’art, qui ont fait des études.

PLB – Qui peut vraiment faire ce type d’ateliers ? Cela prend du temps. Si tu cherches du taf par exemple et que tu as des enfants, ça me paraît ambitieux. Le noyau dur effectif était des personnes qui étaient au chômage et qui avaient du temps devant elles parce que leur chômage leur permettait de vivre et qu’elles avaient envie de s’accorder ce moment-là. Finalement, les personnes qui étaient

dans une forme de précarité, ce sont des personnes que l’on a vu passer mais qui n’ont pas pu s’investir davantage. Et l’on n’a pas non plus réussi à toucher des personnes retraitées. Il y en avait beaucoup plus dans d’autres groupes. Il y en a eu une qui est passée à un moment donné, mais elle avait son propre rythme qui faisait que ce n’était pas simple de participer. Pour revenir sur la question de l’essentialisme, il y a un amalgame très courant dans les institutions entre féminin et féminisme. Construire un projet autour du féminin ne veut pas dire que ton projet va être féministe. Avec Lydia, on avait envie d’infuser quelque chose de beaucoup plus féministe et radical même si on aurait aimé que le groupe ne soit pas constitué que de femmes cis.

CI – Comment, Lydia, présentais-tu le projet aux futures participantes : parlais-tu du soin, de féminisme ?

LA – Je parlais du projet en disant qu’on avait envie d’élargir cette notion de soin, d’évoquer la question des violences policières, surtout à Aubervilliers et dans le 93, c’est aussi une forme de soin. Qui a droit au soin ? Qui en est privé ? Qui est en danger dans la rue, au quotidien ? Ces questions sont des questions féministes. D’avoir une dimension politique, c’est un peu ce qui a réuni les participantes. Dès notre réflexion sur ce programme, on avait à cœur d’avoir une approche intersectionnelle. Il était aussi important de ne pas envisager la question du soin seulement sous l’angle de la douceur, ce qui aurait été un peu stéréotypé. Par exemple, on a pensé à des ateliers de combat, qui ont été menés par Louise Buléon Kayser, qui nous a transmis des techniques de BMC (Body-Mind Centering) et de Systema,

un art martial russe. La question de la santé mentale était également importante à aborder avec Stella Tiendrebeogo. On avait aussi un axe chant avec Mélissa Laveaux. Les intervenantes avaient toutes leur propre approche du féminisme.

PLB – On a aussi profité de ce cadre-là pour inviter des personnes qui ne seraient pas forcément programmées dans des institutions. Je pense à Cases Rebelles, qui est toujours dans des circuits militants, je trouve ça fort qu’elle soit rémunérée par le CN D. C’était la possibilité de faire se croiser des sphères artistiques instituées et des sphères militantes.

LA – On a vraiment eu la liberté d’inviter qui on voulait.

PLB – Le projet a également permis de créer des espaces en non-mixité alors qu’habituellement, les institutions sont super frileuses avec ces mots. Finalement, sous couvert de ces ateliers entre femmes, on crée des espaces communautaires sans que ce soit un problème.

LA – Le terme de non-mixité n’est jamais employé, mais c’est la situation. C’est intéressant de voir comment, dans certains contextes, c’est réprimé et interdit.

PLB – C’était une des choses les plus appréciées par les meufs du groupe, d’avoir un espace relativement *safe*. Il y a des choses qui ont été dites dans ces espaces. Il y a eu des moments hyper intenses. On s’est retrouvées à révéler des choses de nos vies hyper perso. C’était très fort, ça nous a beaucoup soudées. C’était un espace pour elles, pour nous.



Atelier «Soul Stretching #2 : Chrysalide» par Cherry B Diamond, le 27.02.2020 <3 <3



PRATIQUEZ LE SOUL STRETCHING, OU LES 4 CHEMINS VERS VOTRE BIEN ÊTRE QUAND VOUS EN RESSENTEZ LE BESOIN, ET SACHEZ QU'AU MOMENT OÙ VOUS LE PRATIQUEREZ, VOUS NE SEREZ JAMAIS SEULES, CAR NOUS SERONT TOUJOURS ENSEMBLE À IMAGINER, À RÊVER ET À NOUS ENVOYER NOS PLUS BELLES ÉNERGIES.

**CHERRY B DIAMOND
SOUL STRETCHING
LE 19 DÉCEMBRE 2019**

Atelier de Cherry B Diamond le 27 février 2020 proposé au sein d'IMAGINE #3 Aubervilliers, extrait du fanzine concocté par Laura Boullic qui compile poèmes, dessins, fragments d'ateliers, coupures de presse, textes politiques, recettes des cheffes cuisinières d'IMAGINE...

Récit d'un parcours au sein d'IMAGINE #1 : le premier module – Aubervilliers

par Violeta Salvatierra

janvier 2018, assemblage d'extraits juin 2020'

Quand **Violeta Salvatierra**, chercheuse en danse, danseuse et praticienne d'éducation somatique, se rend à **La Commune** pour observer et participer au premier module d'**IMAGINE #1** à **Aubervilliers**, elle rencontre la puissance d'un groupe. Son récit et sa présence sont alors liés à la demande faite par le CN D au laboratoire de recherche « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8 d'accompagner la première édition d'**IMAGINE**. Le groupe de femmes que Violeta Salvatierra rencontre est mis en place par **Émilie Hériveau**. Dramaturge à La Commune et médiatrice pour le projet, celle-ci a invité la chorégraphe **Nadia Beugré** à travailler avec le groupe sur sa pièce *Legacy* (2015).

Ce n'est que le deuxième jour du module, mais en les voyant interagir, j'ai l'impression qu'il s'est déjà passé plus d'une semaine. Je les rencontre en tant que groupe, quelque chose d'un collectif qui m'accueille et me donne du temps pour y trouver une place. Mais, plutôt que de la trouver, j'ai surtout le temps d'éprouver mon rapport à une place qui restera fluctuante, complexe, riche. Elle le sera d'autant plus que dès l'après-midi de cette première journée, je conduis moi-même un atelier, après avoir participé à celui de **Nadia**, le matin.

L'atelier de **Nadia** commence avec le son d'une musique festive et les bras de **Q.** s'ouvrant à moi, m'invitant à danser en duo, en même temps que les autres. La musique, l'espace du studio, les participantes qui dansent, qui habitent l'espace, l'emplissant de leur désir d'y être. **Nadia** est là mais l'atelier semble avoir été lancé par le groupe, l'espace, plutôt que par la chorégraphe qui serait censée « l'organiser ». J'observe chez elle, dès ce début, une manière singulière et souvent imprévisible de moduler sa présence en résonance avec le groupe. Un panel large et irrégulier de modalités d'intensités, d'écoute et d'intentionnalités qui vont jusqu'à produire des formes de retrait apparent, pour mieux travailler en silence et prendre le temps de se laisser affecter avant de prévoir la suite. Elle « donne » l'espace, d'abord, et elle le prend aussi, comme les autres, avec elles.

Avant ce premier atelier avec **Nadia**, dans l'espace contigu, on a déjà passé un long moment autour de la table. Le regard, la parole ont bien circulé, défait des barrières. Le thème des violences conjugales, du viol dans le mariage en particulier est évoqué. Les plus anciennes et les plus jeunes échangent sur leurs expériences. **Nadia** a longuement parlé de danse et de révolte, de génocides en Afrique, de la puissance de femmes et de leurs gestes de protestation dans l'histoire. Une histoire méconnue, aussi, pour ce groupe de participantes, dont la grande majorité a des origines africaines et dont certaines ont déjà des liens avec l'École des Actes². La voix de **Nadia** devient facilement fleuve, le silence se fait tout autour, l'enveloppant, rassemblant le groupe. Il y aura souvent des

moments comme celui-là. Dans la première semaine, les conversations en groupe, spontanées, profondes, prennent beaucoup de place et provoquent des déplacements vis-à-vis du programme, des horaires prévus. Les rapports au temps se transforment au gré d'un désir d'échange qui crée des accélérations à des moments imprévus.

Les pratiques qu'on traverse sont assez hétérogènes, mais quelque chose dans ce groupe semble assurer une continuité de sens, de présence à ce qui est proposé, à commencer par le fait de prendre part à un espace-temps partagé sur une durée inédite pour chacune. Les gestes en cercle, en contact ou pas, et les temps où l'on bouge ensemble sont récurrents dans la pratique. Le « guidage » se fait principalement par imprégnation, et le verbal s'associe au kinesthésique pour ajouter de l'imaginaire aux qualités de présence, plus que pour décrire la manière de faire en termes cinétiques. On suit Nadia à travers des explorations où l'on sent qu'elle se laisse porter elle-même par quelque chose de moins volontaire que ce que les exercices de « gym », comme les appelle O., par lesquels on passe souvent en début d'atelier, pourraient laisser croire. « Il faut être des femmes fortes », l'entend-on dire. La « force » qu'elle semble vouloir transmettre, ou qu'elle devine présente déjà chez ces « femmes », viendrait peut-être surtout d'un état de porosité et de disponibilité à ce qui advient dans une spatialité/subjectivité collective en train d'émerger. Ça oscille souvent, ça se contredit. Entre la droite et la gauche, entre le temps fort et le temps faible des séquences qui échouent à se « caler » sur le tempo et mettent à mal l'idée classique d'unisson ; entre les moments où l'énergie baisse et où elle est prête à la laisser suivre son cours, quitte à laisser tomber sa proposition, et ceux où c'est l'une des participantes qui la relance, inaugurant en quelques secondes comme « un cercle de battle »... qui se dissoudra de lui-même, aussi. Mais aussi, tous ces moments où Nadia s'accroche à sa proposition, insiste, nous rassemble autour de celle-ci : autour de sa croyance dans l'imaginaire qu'elle défend à cet instant-là. L'intensité de l'« adresse » dans un regard, dans le moindre geste, importe plus que la précision du trajet ou de la spatialisation d'un geste à « imiter ». Petit à petit, on va vers cette course qui se déplace peu, mais qui nous relie dans une proximité physique, dans une durée, et un certain imaginaire de luttes comme espace de subjectivation... des « femmes ».

Avant cela, nous avons regardé *Legacy* ensemble, questionné, discuté ses enjeux, ses partis-pris esthétiques et politiques, à nouveau très ouvertement. Les participantes n'hésitent pas à exprimer leurs valeurs, leurs émotions et leur désir de comprendre ce qui les bouscule. Nadia s'intéresse à leurs perceptions, leur parle du sens de cette course aujourd'hui, le sens d'un engagement. Elle dialogue avec le même respect dont elles font preuve, malgré leurs positions hétérogènes, et évoque un processus qui s'ouvre pour elles : « Je demande, est-ce que vous êtes capables de le faire ? Il ne s'agit pas de répondre maintenant. »

Nous avons aussi fait deux ateliers somatiques cette première semaine, où je les ai invitées à marcher à l'écoute des dynamiques gravitaires et à explorer différentes qualités de contact, dans une relation de dialogue tonique avec l'environnement et les autres. Dans la partie de toucher en binôme au sol, la deuxième fois, je propose intentionnellement un toucher très attentif mais très minimal en terme d'amplitude de mobilisation : faire sentir l'enveloppe, puis le poids d'une partie du corps (le lâcher, pour celle qui est touchée) nécessite souvent du temps. Mais à l'intérieur de ce cadre minimal, je les invite à remplir de ce que leur imagination, leurs envies et celles de la partenaire pourraient appeler dans l'instant (« faites surtout en fonction de vous et de votre partenaire, qui peut parler à tout moment aussi »). Je vois ainsi certaines utiliser des modalités de toucher plus proches du massage par moments, du froter, pétrir... Ce sont leurs expertises du toucher qui sont également à l'œuvre.

La deuxième semaine, les discussions continuent et s'enrichissent de la visite à l'exposition *Woman House*, qui aura un fort impact chez certaines, puis d'autres temps de pratique avec Claire [Buisson],

et de rencontre avec Françoise Bonardel et Claude Sorin, dont j'entends quelques échos. L'atelier de Nadia se poursuit avec de plus en plus de temps consacré à la reprise de la course en groupe dans *Legacy*. Le dernier jour du module est particulièrement intense. Pour la première fois, l'une d'entre nous fait deux crises d'épilepsie qui marquent fortement l'ambiance. La première a lieu le matin, quelques minutes après son arrivée. Elle dure une bonne demi-heure pendant laquelle elle perd son sourire permanent, et ne nous reconnaît plus. Nadia, assise à ses côtés, ne cesse de lui parler, la toucher chaleureusement. Les autres, arrivant au fur et à mesure, se montrent toutes inquiètes, lui parlent, restent attentives. L'atelier démarre après cela dans une atmosphère encore plus flottante que d'habitude. Lorsqu'on arrive à la course, à peine quelques minutes engagées dans celle-ci, O. s'effondre à nouveau. En descendant pour s'allonger sur un matelas, elle enlève ses t-shirts, reste torse nu. Le geste de *Legacy*, que Nadia n'a pas demandé explicitement mais qu'elle attend, ce geste qu'elle associe à un engagement dans le collectif, dans la lutte et l'alliance entre « femmes », arrive là, de manière si inattendue et paradoxale. Il permet une autre forme d'alliance et d'engagement du groupe. Cette forme-là se construit dans l'expérience collective de la vulnérabilité, qui à son tour engendre des forces : celles du soin qu'un collectif peut y porter.

Émilie avait demandé aux participantes de préparer un retour sous forme de mots, de gestes ou de chansons pour le dernier après-midi du module. Ces retours s'avèrent extrêmement généreux, avec des chansons adressées au groupe, à Nadia, des textes écrits et des dessins (O.), des petites danses improvisées, des traces de gestes traversés au cours des deux semaines, et des paroles chargées d'émotion, évoquant les souvenirs des pratiques, des rencontres, des expériences de soin, des expériences de vie en collectif, des découvertes de possibles libérateurs, de la résurgence des vécus corporels oubliés, de la gratitude, de la créativité, de la bienveillance, de la chaleur... Nadia répond avec une danse (extrait de *Quartiers libres*, 2012) où le geste d'introduire un énorme sac poubelle dans la bouche impacte certaines. Elle livre aussi un fragment de récit de son histoire familiale, autour de sa naissance, de son enfance en Côte d'Ivoire, et des traces de ce passé dans le présent. Ce moment de confiance répond à tant d'autres, où les participantes se sont livrées au cours des deux semaines et avec une intensité singulière dans ce moment de fin de module.

1 Version intégrale des récits de Violeta Salvatierra : <https://www.cnd.fr/fr/page/2163-imagine>

2 L'École des Actes est un lieu culturel et militant, une micro-institution expérimentale qui a ouvert ses portes dans le quartier de Fort d'Aubervilliers début 2017 à l'initiative de La Commune. Des groupes issus de différents milieux et contextes se constituent pour travailler sur les langues (le français, mais aussi le soninké, le bambara, le peul, l'arabe, le bengali, etc.), la philosophie et le droit ainsi que la pratique et la production artistique.

Les agendas multiples d'IMAGINE #1

*Essai par Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra
mai 2019*

C'est en qualité de chercheuses et membres du laboratoire MUSIDANSE, équipe « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8 qu'**Isabelle Ginot** et **Violeta Salvatierra** apportent leur vision réflexive à la première édition d'IMAGINE. Tout au long d'IMAGINE #1, elles ont été observatrices et intervenantes. Ceci est un extrait de leur rapport de recherche commandé par le CN D en 2017.

Projet nouveau, d'une envergure rare, créé par une équipe majoritairement nouvelle au sein du CN D, la première édition d'IMAGINE a inclus dès sa conception un accompagnement par la recherche, et s'est adressé au laboratoire « Danse, geste et corporéité », de l'université Paris-8, dont nous faisons partie. Durant cette enquête au sein de IMAGINE #1, participant aux ateliers, aux réunions d'équipes, et via des entretiens avec les médiatrices, nous avons suivi la préoccupation de

Un tissu complexe et en partie hétérogène.

l'équipe du CN D commanditaire de la recherche : considérer IMAGINE non comme un programme « pour les participantes », mais pour l'ensemble de ses actrices : participantes, artistes, médiatrices, intervenantes, structures partenaires. Au fil de la recherche, enquêtant sur les intentions de chacune, les attentes, les représentations, IMAGINE #1 nous est apparu bien moins comme un dispositif centré autour d'un objectif unique, partagé par toutes, que comme un tissu complexe et en partie hétérogène « adressé à toutes » ses actrices, mais de façon différenciée, de même que l'ensemble des actrices y projetaient des intentions et des attentes très diverses. C'est ce que nous avons appelé « les agendas multiples » d'IMAGINE #1, et ce qui nous a conduites à penser l'ensemble du dispositif comme une « partition », c'est-à-dire, une architecture, un cadre qui spécifie la nature du projet, son organisation, et les fonctions et les places nécessaires au déroulement du projet. Mais aussi, une partition au sens musical ou performatif, c'est-à-dire sujette à interprétation, appropriation et

variation ; autrement dit encore, comme à la fois assujettissement potentiel, et instrument de pouvoirs d'agir. Autrement dit encore, une partition composée et orchestrée par l'équipe du CN D, et destinée à être « interprétée », au gré d'usages divers, et pas nécessairement homogènes, par les diverses actrices, depuis leurs positions différentes de participantes, chorégraphes, médiatrices, intervenantes. C'est cette diversité de projections ou d'« agendas » que nous tenterons de décrire ici.

Réfléchir sur les pratiques professionnelles

Le premier axe d'attentes qui apparaît concerne la réflexion sur les pratiques professionnelles de médiation. Le CN D a une double mission de « Pôle national » et d'action territoriale, et IMAGINE #1 incarne ce double enjeu : c'est un laboratoire expérimental quant à la médiation, et aussi, l'engagement de modes nouveaux de collaboration avec des structures partenaires, d'envergures inégales, et qui partagent néanmoins des missions comparables sur un même département. L'équipe pilote du CN D met au premier plan une première sphère d'attentes concernant la dimension de réflexion professionnelle et, tout particulièrement, celle de partage des pratiques de médiation entre structures. De fait, dans les entretiens que nous avons conduits avec les médiatrices et les chorégraphes juste avant, ou juste après le début du projet, l'activité de médiation, très conséquente dans les quatre structures, semble perçue comme isolée (les structures culturelles ont peu d'occasions d'échanger entre elles sur leurs pratiques de médiation) et prise dans des rythmes d'activité qui ne laissent pas de temps au recul réflexif. Elles attendent d'IMAGINE #1 une occasion de prendre ce recul (notre présence en tant que chercheuses s'inscrit d'ailleurs

pour elles dans cette attente). Les places relatives et inégales des quatre structures, dans ces entretiens, sont à peine mentionnées (notamment entre le CN D, établissement d'envergure nationale, et les trois structures partenaires), et uniquement pour signaler la nouveauté de ces partenariats. Le statut double du CN D, à la fois initiateur, pilote du projet, et un de ses quatre sites, est évoqué à quelques reprises : par l'équipe du CN D, qui s'interroge sur cette double position, et exprime aussi ses attentes vis-à-vis des structures partenaires ; par celles-ci, essentiellement pour signaler la nouveauté de cette ouverture du CN D vers elles, et l'apport financier supplémentaire qu'il amène. Le possible impact de ces relations asymétriques sur la collégialité professionnelle, le partage de pratiques et la réflexivité n'est pas évoqué dans les entretiens au moment précoce où nous les conduisons.

Publics et enjeux sociaux

Un deuxième axe serait celui de l'éthique du projet ; dans le texte d'intention, les enjeux sociaux de l'art, en particulier de la danse et de ses savoirs corporels, figurent au premier plan, non pas comme un des thèmes à explorer ou questionner, mais bien plutôt comme le socle indiscuté du programme. Repris par les médiatrices, ce registre fait apparaître les variations de représentations à la fois du métier de la médiation, et du sens des termes de « publics », usagers, qui sont au cœur de ces fonctions. Ces variations concernent, tout particulièrement, la pensée des rapports entre art et société : « Par rapport à la notion de médiation artistique, l'idée, ce serait de combler un manque, d'apporter la culture à ceux à qui elle manque... Notre position est différente : comment l'art gagnerait à rencontrer la vie et pas l'inverse¹. » D'autre part, ce sont les représentations *a priori* du « public » des participantes qui diffèrent : au moment où nous réalisons des entretiens avec les médiatrices et les chorégraphes, pour certaines des professionnelles, le groupe des femmes participant à IMAGINE #1 est au premier plan de leur représentation du projet, en ce début de programme, et leur description d'IMAGINE s'attache à nommer les femmes, la composition du groupe, les pratiques de recrutement qu'elles développent et les difficultés éventuelles. Enfin, elles *imaginent*, déjà, ce que ce groupe va faire, et comment il va le faire, dans leur lieu, avec l'artiste invitée en particulier. Pour d'autres, c'est la remise en question des pratiques professionnelles, la réflexion sur le métier et les pratiques qui semblent être au premier plan ; la place du groupe de participantes fait partie du paysage, en

quelque sorte, mais ne constitue pas le trait le plus remarquable du programme.

Actrices et participantes ? Individu(e)s et institutions

Le texte d'intention définit des objectifs différenciés qui précisent, et complexifient, les enjeux du programme :

- « pour les participantes », les objectifs sont essentiellement personnels : « prendre le temps de prendre soin de soi, s'autoriser à se percevoir autrement... »
- « pour les artistes et intervenants » : « *avoir le temps d'expérimenter une pratique sur une longue durée..., partager ses recherches artistiques et sociétales, enrichir ses pratiques dans un projet commun...* »
- « pour les partenaires » : « les objectifs sont plutôt politiques... »
- « pour le CN D » : « expérimenter sur un territoire un projet de recherche artistique et sociétal permettant ainsi d'enrichir une réflexion nationale sur l'EAC et la médiation... »

On voit ainsi apparaître quatre groupes de natures différentes : deux groupes de personnes (les participantes, d'une part, et les artistes et intervenantes, d'autre part), un groupe de structures (les trois sites partenaires), et le CN D. Ce découpage ne rend pas compte d'autres dimensions de ces réseaux : d'une part, certaines des participantes arrivent dans le projet à titre individuel, souvent en tant que familières de la structure culturelle, alors que d'autres, dans les quatre groupes, sont *aussi* liées à des structures (foyers pour des femmes en difficulté, dispositifs de réinsertion, services sociaux de la ville, centre de soins psychiatriques, etc.). De même, les artistes et intervenantes sont sollicitées en partie, aussi, via leur inscription dans le réseau culturel. Ainsi, la catégorisation de ces quatre groupes invisibilise une partie du tissu institutionnel qui sous-tend leur participation. Enfin, la présentation des « partenaires » et du « CN D » dans ce texte d'intention ne permet de voir, à ce stade précoce du projet, ni la diversité des projets institutionnels des quatre structures, ni la place également hétérogène des « médiatrices » au sein de ces structures. En effet, chaque structure doit s'engager à assurer la présence permanente et participante d'une « médiatrice » auprès du groupe d'IMAGINE #1, ainsi que lors des divers rendez-vous de régulation et co-construction entre les quatre partenaires. Ces quatre médiatrices ont une présence très structurante tout au long du projet, et si elles semblent « représenter » leur structure au sein d'IMAGINE, elles forment aussi un ensemble distinct -

Ces quatre médiatrices ont une présence très structurante tout au long du projet.

et crucial - tout comme les chorégraphes, et en binômes avec celles-ci.

Choisi et employé par toutes au sein d'IMAGINE, inscrivant aussi ces quatre professionnelles dans la sphère institutionnelle de la « médiation culturelle », ce terme de médiatrice recouvre cependant des contrastes importants dans les parcours individuels comme dans le statut des médiatrices au sein de leur établissement : Émilie Hériteau (La Commune) est dramaturge et metteuse en scène ; dans l'entretien du début, elle se détache explicitement du terme de médiatrice, mais le reprendra pourtant à son compte dans la fin du programme. Claire Buisson (CN D) se définit comme chorégraphe et chercheuse ; Alice Mançon (Espace 1789) et Émilie Desilvestri (Théâtre Louis Aragon) sont toutes deux en service civique auprès des structures, qui les affectent à IMAGINE #1. Sous ce terme, il faut donc bien entendre une fonction, dessinée par la partition d'IMAGINE #1, plus qu'une identité des professionnelles concernées. Par ailleurs, cette fonction est diversement étayée au sein de chaque structure, et tandis qu'Émilie Hériteau porte quasiment seule le programme au sein du TLC, les trois autres médiatrices sont étayées par les équipes de leurs structures, avec une intensité et des formes d'interventions très variées.

Cette présence des « médiatrices » est une des singularités d'IMAGINE : d'une part, elles forment sur chaque site un binôme singulier avec la chorégraphe, étant les deux seules intervenantes à être présentes en continu auprès des groupes. D'autre part, outre la diversité des parcours et des places au sein de leur structure, il faut aussi considérer qu'elles s'inscrivent dans des équipes de médiation qui sont également diverses. Cette place structurante des médiatrices dans le programme, incarnée par le temps que les équipes y consacrent, fait de cette fonction de médiation un des objets du travail d'IMAGINE #1, et notamment, il s'agira d'inventer un travail collectif (entre les structures) assez rare dans ces métiers. Par ailleurs, chaque structure inscrit les enjeux de « son » IMAGINE au sein de ses propres objectifs, culture d'établissement et territoire. Les objectifs annoncés pour le CN D rappellent la double inscription d'IMAGINE dans l'établissement : d'une part, comme projet d'intervention sur le territoire (au même titre,

donc, que les autres structures partenaires) et, d'autre part, au titre de sa mission nationale.

La fonction structurante du CN D (que nous nommerons « fonction pilote »), sa place de commanditaire, de concepteur et de financeur, vis-à-vis des autres structures culturelles et de nous-mêmes, les chercheuses, autrement dit, la façon dont le CN D incarne dans le projet sa mission nationale, est un objectif interne mais n'apparaît pas dans les objectifs annoncés au départ. Pourtant, si l'on voit clairement, durant les entretiens, une convergence de toutes quant à l'intérêt très innovant d'un projet de médiation *collectif*, impliquant plusieurs partenaires et faisant une part importante à la réflexion commune, les trois structures impliquées inscrivent IMAGINE dans le prolongement de leurs pratiques de médiation existantes : malgré certaines différences, le programme ne présente pas d'écart de fond par rapport à leurs valeurs dans ce domaine. Le CN D, de son côté, valorise IMAGINE comme laboratoire pour sa mission de Pôle national de ressources, et insiste sur son intention de « déplacer » les pratiques. La façon dont le CN D entend interpréter sa position de « pilote » au sein du programme, le rôle que joue au plan interne d'IMAGINE, son statut de « Pôle national de ressource », ne fait pas l'objet d'explicitations collectives, mais une convention lie le CN D à chacune des structures partenaires qui précise succinctement l'esprit du projet, ainsi que les données financières, juridiques et calendaires.

Penser ou effacer les différences de places ?

Cette dimension implicite de la relation de pilotage, au sein des objectifs initiaux, se confirme dans les entretiens avec les médiatrices. Les axes forts du texte programmatique rédigé par le CN D y sont confirmés, repris, consolidés, mais on voit aussi apparaître des notions supplémentaires - de nouveaux éléments de langage - qui prendront une place conséquente, précisément, à propos de la relation entre les structures. Ces éléments « supplémentaires » ou complémentaires enrichissent la sphère des objectifs mais tendent aussi à dé-différencier, à les re-globaliser ou effacer les différences d'enjeux pour les différents groupes, que le texte d'intention différenciait très clairement. Dans les discours de toutes, la médiation, en général, et le projet IMAGINE, en particulier, apparaissent dans des contours assez imprécis comme une relation entre « art et autre chose » : si l'expression « médiation à l'art et par l'art » est plusieurs fois reprise, elle est aussi nuancée ou complétée par chaque intervenante. Sur cet axe fort, qui condense toute l'histoire de la médiation et de

Les médiatrices partagent une constellation de termes communs.

l'action culturelle, les médiatrices partagent une constellation de termes communs : rencontre, partage, altérité, en sont les motifs à la fois abstraits, très généraux (on pourrait s'attendre à des motifs plus concrets sur la pratique dansée), mais ces termes sont aussi, nous semble-t-il, parfois teintés d'enjeux individuels, encore renforcés par la thématique du bien-être et du soin. Tous les enjeux des contenus, de la rencontre avec des pratiques et des œuvres chorégraphiques, des artistes, des personnes « d'autres milieux et générations », se condensent dans cet idéal général : « la rencontre et le partage », sans que soit formulé plus précisément pour quoi rencontre et partage incarnent tant de valeur. Nous voyons ainsi comme une tension dynamique entre une tendance à l'individualisation, sous-jacente, et l'attention au collectif et le soin accordé au groupe.

Déplacer, se déplacer, être déplacé, et participer

Dans l'équipe du CN D, deux termes s'ajoutent à cette constellation commune, déjà présents dans l'entretien initial et souvent repris dans les réunions de co-construction ou de recherche : *déplacement* et *participation*. Le premier attire notre attention de chercheuses dès le début du projet, pour sa récurrence doublée d'une certaine opacité : qui ou quoi doit *se déplacer*, ou *être déplacé*, quels sont les « objectifs » condensés dans ce terme ? Ici se trouve une première nuance entre la position du CN D et celle des trois autres structures : le CN D insiste sur un objectif de transformation des pratiques de médiation, qui ne semble pas partagé par les autres structures. Et c'est précisément autour de cette notion de déplacement qu'il nous semble voir un autre glissement : l'enjeu de la transformation des pratiques professionnelles, porté par le CN D, passe par des remises en questions individuelles ; on attend du dispositif d'IMAGINE qu'il produise des effets sur les professionnelles comme sur les participantes.

Le terme de *participation* soutient, nous semble-t-il, cette ambivalence entre objectif institutionnel et objectif personnel. IMAGINE demande aux structures qu'une médiatrice participe à la totalité des ateliers et conférences, rompant ainsi avec les usages courants où les médiateurs « montent » les projets, puis accompagnent certains publics jusqu'à la porte du lieu de l'atelier, du spectacle, de la pratique, mais les laissent ensuite aux mains des intervenants. Et ceux où le médiateur assiste

à la pratique sans y participer. Cet engagement obligatoire - qui fait partie des *prescriptions* de la partition IMAGINE #1 - a un double effet. Le premier est économique ou de charge de travail : les structures doivent dédier ce temps de travail à IMAGINE #1 (et deux d'entre elles font appel pour cela à des personnes en service civique) ; le second est individuel : il s'agit d'être engagée à titre personnel et de chercher à *égaler* la diversité des positions entre intervenantes, médiatrices et participantes.

Quels enjeux pour les participantes ?

D'autres forces encore travaillent IMAGINE #1, au-delà de ces nombreux « agendas » initiaux ou ayant émergé en cours de route. Les enjeux pour les participantes semblent particulièrement implicites, et dès le début du projet, avant même leur arrivée, nous nous interrogeons : le peu de développement à leur propos témoigne-t-il d'un intérêt plus faible ? Les objectifs définis pour les structures et le CN D sont-ils prioritaires sur ceux des participantes ? Celles-ci sont-elles finalement les instruments de cette réflexion, plus que la cible du projet ? Un de nos efforts sera de comprendre quel est ce qu'on pourrait appeler « l'objet commun du travail » d'IMAGINE #1. Ce qui nous apparaîtra, c'est que les « participantes » d'IMAGINE ne sont pas des fantômes, des instruments, d'un projet qui serait ailleurs, mais que leur place est d'autant moins visible *dans les débats*, qu'elle fonde, finalement, toute activité de médiation, et qu'à ce titre elle tend à se fondre dans l'implicite.

IMAGINE #1 nous apparaît ainsi comme une partition qui aurait plusieurs centres (ainsi que le confirmera Fanny Delmas dans une réunion de recherche), certains étant plus visibles que d'autres, bénéficiant de plus d'attention explicite, tandis que d'autres sont plus souterrains, ce qui ne signifie pas qu'ils ont moins d'importance, ou engagent moins de force dans le projet. Le motif du « déplacement », qui semble importer surtout à l'équipe pilote, incarne la mission propre au CN D de « Pôle ressources pour la médiation et l'éducation artistique et culturelle en danse ». Derrière ce terme évoquant un registre personnel, se tient plutôt la façon dont le CN D entend assumer cette mission nationale, et, au sein d'IMAGINE #1, son rôle de pilote : une critique des pratiques professionnelles de médiation. « Se déplacer », donc, comme une exhortation adressée aux structures et/ou aux médiatrices et dans laquelle les pilotes s'incluent elles-mêmes. *Être déplacé*, comme l'attente d'être, au même titre que les participantes,

L'ensemble du projet, de sa conception, de son organisation, est un projet de médiation « à l'art et par l'art ».

bénéficiaires du dispositif IMAGINE. Enfin *déplacer*, où se joue la dissymétrie des relations entre les structures, et où le CN D a autorité : à la fois par son statut et ses missions, et par sa position de commanditaire et financeur. Ce que l'équipe pilote - et les structures partenaires - s'efforcent de nommer, au départ du projet, ce serait finalement la part de *déplacement* d'IMAGINE #1 par rapport aux pratiques de médiation dominantes. Mais IMAGINE #1 ne cherche pas à s'extraire ou à rompre avec le champ de la médiation : l'ensemble du projet, de sa conception, de son organisation, est un projet de médiation « à l'art et par l'art », selon la formule consacrée. À ce titre, les participantes (ou « les publics ») sont pleinement inscrites dans les implicites, puisque, précisément, le champ de la médiation est défini par son activité *en direction des publics*.

La suite de la recherche s'attachera à ces deux énigmes : d'une part, pour comprendre cet idéal quelque peu flottant du « déplacement », y compris dans l'interprétation de critique des normes dominantes de la médiation que nous croyons pouvoir lui prêter, il s'agira de comprendre *de quoi il s'agit de s'écarter*. Autrement dit, penser le substrat professionnel, imaginaire et pratique du champ de la médiation dont IMAGINE #1 fait partie, tout en cherchant à le transformer². La deuxième énigme est celle de l'utopie sociale qui semble former le soubassement de tout le dispositif, sans être jamais tout à fait explicitée ; c'est à celle-ci qu'est consacré notre prochain essai, « IMAGINE #1, quelle utopie sociale ? » (*lire pp. 73-77*).

1 Entretien avec Émilie Hériteau, médiatrice pour La Commune.

2 Tel est l'objet de l'essai « Partitions, auctorialités, autorités, émancipations », publié sur le site du CN D : www.cnd.fr/fr/page/310-champ-social-et-territoire

inventer
expérimenter
improviser

Jeudi 26 avril						
	Studio 1	Studio 3	Studio 6	Studio 9	Studio 12	CND
9h30					Exposition des traces	RDC – Accueil Café thé Bento
10h		Rencontre globale 1 pratique collective menée par Emilie H + pratique des noms par Paula				
11h	Aubervilliers	Saint-Ouen	Tremblay	Pantin		
11h30	½ groupes Aubervilliers 1 + St-Ouen 2	½ groupes St-Ouen 1 + Pantin 2	½ groupes Tremblay 1 + Aubervilliers 2	½ groupes Pantin 1 + Tremblay 2		
13h						4 ^{ème} –Réception Déjeuner Buffet Bento
14h						Forum sur l'expérience IMAGINE
15h10					Visite des traces	
15h30	FIN	FIN	FIN	FIN	FIN	FIN

Vendredi 27 avril						
	Studio 1	Studio 3	Studio 6	Studio 9	Studio 12	CND
9h30					Exposition des traces	RDC – Accueil Café thé Bento
10h		Tour des noms + rencontre globale 1 pratique collective menée par Alice + Anne et Emilie Saint-Ouen				
11h	Aubervilliers	Saint-Ouen	Tremblay	Pantin		
11h30	Rencontre par ½ Aubervilliers 2 + Pantin 1	Rencontre par ½ groupe St-Ouen 2+Tremblay 1	Rencontre par ½ groupe Tremblay 2 + St-Ouen 1	Rencontre par ½ groupe Pantin 2 + Aubervilliers 1		
13h						4 ^{ème} –Réception Déjeuner Buffet Bento
14h						4 ^{ème} étage - Cuisine – don audio de témoignage individuel
14h30	Bal collectif ouvert à des invités					Redescente en 2 groupes croisés sous forme de visite du CND
15h30	FIN	FIN	FIN	FIN	FIN	FIN

26 et 27 avril 2018

♡ ♡ ♡ ♡

9H30

P'TIT DÉJ
Participatif
SIS


9H30

CAFÉ

10 H

s'échauffer
en
CERCLE
(4 groupes)

9H45

ON S'ÉCHAUFFE

10H30

STUDIO 1
DUO
Mouvement
automatique
+
marches

STUDIO 3
DUO
mouvement
automatique
+
marches

10H30

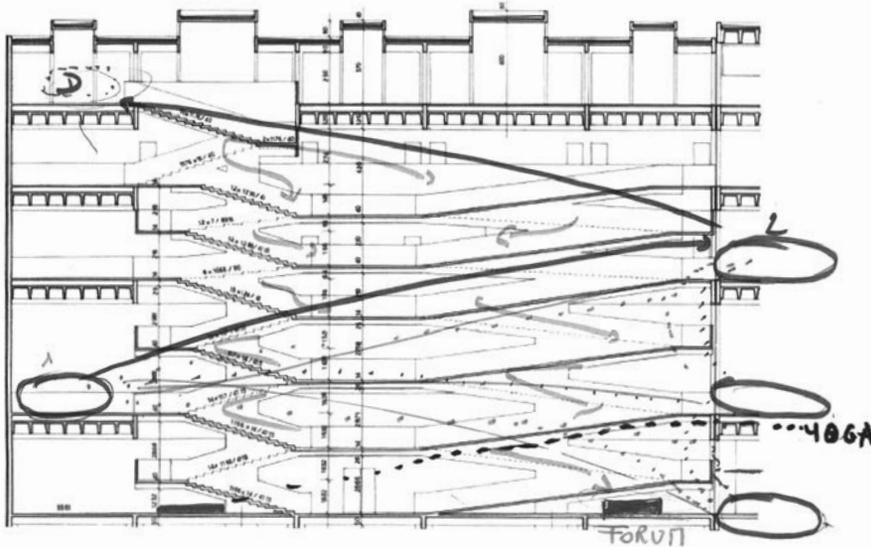
PRÉSEN
TATION +
RESTITUTION

12H30

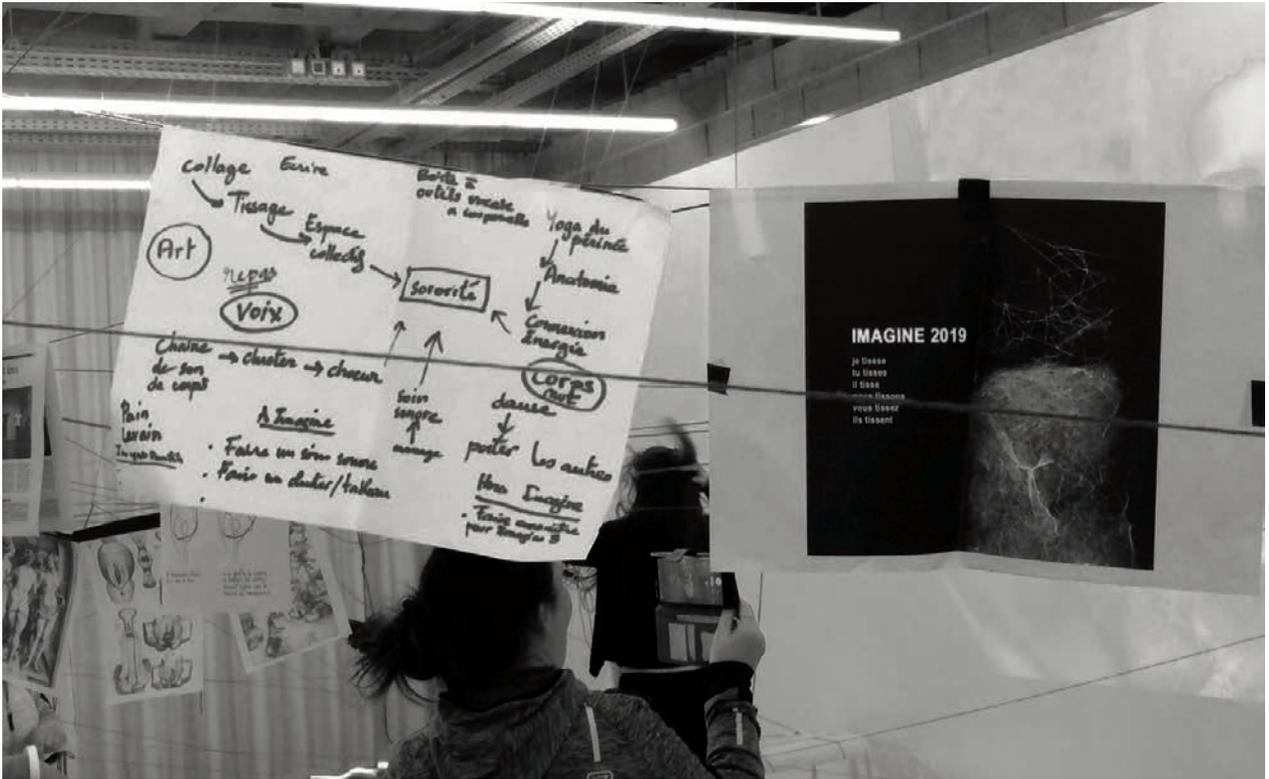
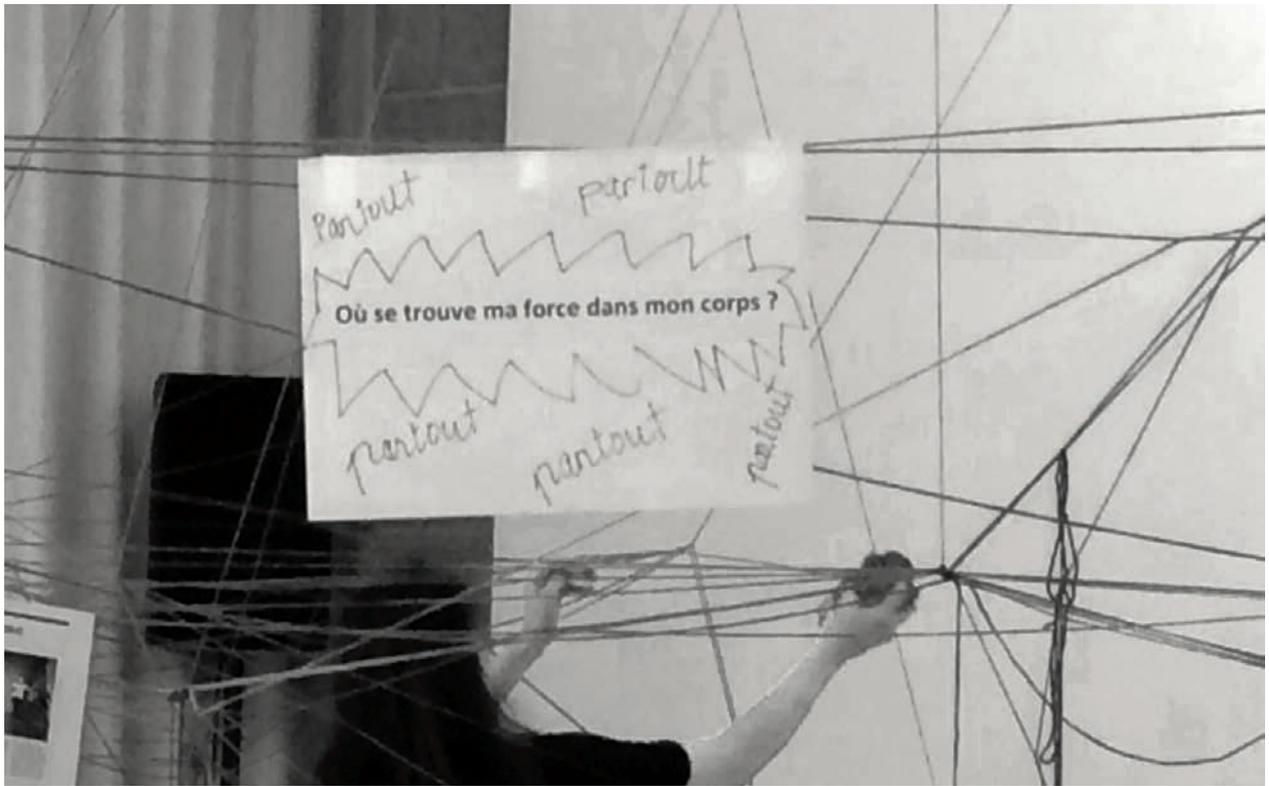
Déjeuner
+ visite du CND

14 H

ECHANGES



26/27 AVRIL





Nourrir une relation

Entretien réalisé par Charlotte Imbault
mai 2020

En visioconférence, huit médiatrices de six structures différentes ont pu échanger ensemble sur les outils et les pratiques de médiation expérimentées pendant les trois éditions IMAGINE. Pour IMAGINE #1 : **Claire Buisson** (CN D), **Anne Muffang** (Théâtre Louis Aragon), **Alice Mançon** (Espace 1789) et **Émilie Hériveau** (La Commune). Pour IMAGINE #2 : de nouveau Claire (CN D), Anne avec **Fabienne Leroy** (TLA), **Émilie** (La Commune), et une nouvelle venue : **Angélique Lo** (service Arts et Cultures de la Ville de Bondy). Pour IMAGINE #3 : **Anaïs Garcia** (CN D), Fabienne (TLA), Angélique (Bondy) et **Lydia Amarouche** (Laboratoires d'Aubervilliers).

Charlotte Imbault – En réponse à l'un des points de la charte d'IMAGINE qui est « Inventer, expérimenter, improviser » (*lire p. 16*), l'idée de cet entretien collectif est de faire apparaître vos récits d'expérimentations dans vos pratiques de médiation, en soulevant cette question de la particularité de la médiation au sein du projet. J'aimerais que nous commençons par parler d'exemples de pratiques de médiation que vous avez pu expérimenter. Aucune d'entre vous n'ayant suivi les trois éditions en totalité, c'est l'idée que chacune puisse partager l'édition ou les deux éditions qu'elle a traversées, indépendamment de la chronologie.

Lydia Amarouche – Ce qui me vient tout de suite, c'est l'aspect un peu mouvant de notre position. On est médiatrice mais aussi participante. On joue le jeu de faire partie du groupe.

Anaïs Garcia – Le fait de participer

permet de mieux comprendre ce que vit le groupe. De pouvoir vivre les pratiques de l'intérieur.

Angélique Lo – Tu as un retour direct des participantes. Le groupe te voit d'une autre manière. On peut nous prendre pour la bonne copine, la distance tombe.

Fabienne Leroy – Le fait d'être participante laisse de la place aux réactions du groupe.

CI – Tu veux dire que tu es moins perçue comme une personne qui encadre ?

FL – Oui, tu vis avec ce qu'il se passe.

CI – Si vous deviez définir les différents endroits de la médiation, quels seraient-ils ?

Claire Buisson – La médiation ne se situe pas uniquement pendant le temps de l'atelier. Elle touche à l'ensemble de la journée. La première

année, j'avais été très attentive à tous ces temps « entre », ces temps informels : que ce soit l'accueil du matin avec le café ou le déjeuner. Ce n'était jamais des moments off. J'étais participante avec cette distance qui tombe, comme le dit Angélique, mais en même temps, j'étais constamment en train de saisir des choses que j'allais élaborer pour continuer de nourrir le projet.

CI – Quels mots, Claire, emploierais-tu pour traduire cette médiation qui est active au café ?

CB – C'est cette chose organique de nourrir une relation avant toute chose. Nourrir la relation pour que le groupe se fasse, le sens se tisse, c'est un point commun à toutes les pratiques, qu'elles soient corporelles ou chorégraphiques, ou plus informelles.

CI – C'est l'idée de faire lien et de créer plusieurs tissages au sein d'un même tissage ?

CB – Ou d'un patchwork peut-être !

Émilie Hériveau – Pour rebondir, je dirais que la médiation, c'était d'abord d'être une participante enthousiaste, d'accompagner le projet en faisant que mon enthousiasme puisse être contagieux. Pour la première édition d'IMAGINE à La Commune, c'était la chorégraphe Nadia Beugré qui intervenait : il y avait quelque chose de très souple dans ses propositions qui pouvaient être compliquées à saisir. Pour s'approcher de l'imaginaire qu'elle déployait, des temps de discussion s'installaient pendant tous ces temps informels. Il y a eu comme une ritualisation douce de ces temps-là. Être médiatrice, c'était aussi comment continuer à être gardienne du cadre, notamment horaire, parce que Nadia pouvait être encline à de longues discussions quand certaines participantes demandaient à danser.

On est garante d'un espace de confiance et de bienveillance.

CB – La première année était pour moi une alternance entre suivre le flux du projet, s'en nourrir, l'impulser et également injecter de temps en temps des propositions très concrètes. Par exemple, j'avais proposé sur les premiers trois mois l'idée de dons. Qui le voulait arrivait un jour en disant : « Je fais ce don-là au groupe », ça pouvait être une musique, un poème, des gâteaux...

CI – Cette pratique du don est-elle venue en cours de route ?

CB – Elle est venue après que le projet a commencé, en réponse aux échanges qui se passaient. La première année, c'était la première fois

que je faisais de la médiation : je ne suis pas arrivée en ayant en tête des outils à appliquer *ad hoc*.

CI – Émilie, ces discussions informelles, pourrais-tu les décrire comme un outil ?

ÉH – Oui quelque part, même si elles n'ont jamais été pensées comme ça. Pour moi aussi, il y avait une part assez empirique parce que je n'ai pas non plus d'expérience de médiatrice en tant que telle auparavant. La question de la « distance », le mot que tu as employé Angélique, je n'en avais pas fait l'expérience. Donc je ne cherchais pas à la défaire. Un autre rôle que je donnerais à la médiatrice – tout ça, c'est rétrospectif – tourne autour de comment, malgré tout, on est garante d'un espace de confiance et de bienveillance. Dans les temps d'ateliers comme sur les temps informels, on est constamment attentive.

CI – Avez-vous procédé à des partages d'outils entre vous ?

CB – J'ai l'impression que l'on s'est nourries les unes des autres au fur et à mesure de l'année dans les différents temps d'échanges, de rencontres et de travail. On avait évidemment chacune notre manière de faire mais les temps d'échanges de la première année ont permis de conscientiser des outils pour la deuxième année.

Anne Muffang – Ces temps de réflexion ont jalonné chaque édition. C'était très important de pouvoir se retrouver pour échanger sur nos expériences, nos difficultés et trouver des réponses collectivement.

CI – Anne, aurais-tu des exemples concrets d'outils échangés, de conversations qui t'ont nourrie ?

AM – En deuxième année, toutes les médiatrices ont pu expérimenter quelque chose de nouveau, parce qu'on était accompagnées par La Belle Ouvrage [structure d'appui aux professionnels du secteur culturel qui donne des outils pour mieux comprendre sa relation au travail], ce qui a formalisé nos temps d'échanges devenus des outils pour prendre du recul sur nos pratiques (*lire pp. 144-147*).

ÉH – Il me semble qu'à La Belle Ouvrage, on échangeait moins des outils qu'une prise de conscience sur nos pratiques, plutôt de l'ordre du savoir-être. Le savoir-faire était plutôt sur les temps de bilan ou sur les préparations pour les deux journées finales. Dans les échanges entre nous, il y avait ces cartes postales (*lire pp. 48-59*). Elles sont nées de l'idée que nous tenions à Aubervilliers un carnet de bord de chaque journée que j'exposais au fur et à mesure de la semaine dans le hall de la salle des 4 chemins. Il se composait d'un résumé de ce qui s'était joué les matins et lors des interventions, des déclarations marquantes de certaines séances et de photos. C'était l'idée de laisser une trace qui soit manifeste à toutes. Et on s'est dit qu'il fallait que l'on puisse exposer sur chaque lieu IMAGINE un aperçu de ce qui se jouait ailleurs, pour rendre plus concrète cette dimension multipolaire du projet...

CI – Pour venir préciser : à qui sont envoyées les cartes postales et par qui ?

ÉH – Entre chaque groupe.

CB – Les cartes postales étaient envoyées par mail. Ce pouvait être du son, une image, un texte ou des notes.

Belle qui tiens ma vie
Captive dans tes yeux
Qui m'as l'âme ravie
D'un sourire gracieux
Viens t'en me secourir
Ou me faudra mourir.

Pourquoi fuis-tu mignarde
Si je suis près de toi
Quand tes yeux je regarde
Je me perds dedans moi
Car tes perfections
Changent mes actions.

Tes beautés et ta grâce
Et tes divins propos
Ont échauffé la glace
Qui me gelait les os
Et ont rempli mon cœur
D'une amoureuse ardeur.

Mon âme voulait être
Libre de passions
Mais amour s'est fait maître
De mes affections
Et a mis sous sa loi
Et mon cœur et ma foi.

Approche donc ma belle
Approche-toi mon bien
Ne me sois plus rebelle
Puisque mon cœur est tien
Pour mon mal apaiser
Donne-moi un baiser.

Je meurs mon angelette
Je meurs en te baisant
Ta bouche tant douce
Va mon bien ravissant
À ce coup mes esprits
Sont tous d'amour épris.

Plutôt on verra l'onde
Contre mont reculer
Et plutôt l'œil du monde
Cessera de brûler
Que l'amour qui m'époint
Décroisse d'un seul point, celui sur le dessin.

Désir

Jour de neige,

Un flocon t'a embrassé -

Tempête de cœur

Anaëlle Southiphong, 10 ans, Vitry-sur-Seine

13⁴⁰
le plaisir d'être ensemble d'avoir
fait connaissance d'être à l'aise -
et prête pour participer - découvrir -
des sensations - de bouger - de s'amuser -
d'être LA - d'être reconnaissante -
porter le calme - s'écouter - respirer -
tranquillement - attendre -

1959-1963 Sylvia PLATH

Lettre d'amour

Pas facile de formuler ce que tu as changé pour moi.
Si je suis en vie maintenant, j'étais morte alors,
Bien que, comme une pierre, sans que cela ne m'inquiète,
Et je restais là sans bouger selon mon habitude.
Tu ne m'as pas simplement un peu poussée du pied, non —
Ni même laissé régler mon petit œil nu
À nouveau vers le ciel, sans espoir, évidemment,
De pouvoir appréhender le bleu, ou les étoiles.

Ce n'était pas ça. Je dormais, disons : un serpent
Masqué parmi les roches noires telle une roche noire
Se trouvant au milieu du hiatus blanc de l'hiver —
Tout comme mes voisines, ne prenant aucun plaisir
À ce million de joues parfaitement ciselées
Qui se posaient à tout moment afin d'attendrir
Ma joue de basalte. Et elles se transformaient en larmes,
AnGES versant des pleurs sur des natures sans relief,
Mais je n'étais pas convaincue. Ces larmes gelaient.
Chaque tête morte avait une visière de glace.

Et je continuais de dormir, repliée sur moi-même.
La première chose que j'ai vue n'était que de l'air
Et ces gouttes prisonnières qui montaient en rosée,
Limpides comme des esprits. Il y avait alentour
Beaucoup de pierres compactes et sans aucune expression.
Je ne savais pas du tout quoi penser de cela.
Je brillais, recouverte d'écailles de mica,
Me déroulais pour me déverser tel un fluide
Parmi les pattes d'oiseaux et les tiges des plantes.
Je ne m'y suis pas trompée. Je t'ai reconnu aussitôt.

L'arbre et la pierre scintillaient, ils n'avaient plus d'ombres.
Je me suis déployée, étincelante comme du verre.
J'ai commencé de bourgeonner tel un rameau de mars :
Un bras et puis une jambe, un bras et encore une jambe.
De la pierre au nuage, ainsi je me suis élevée.
Maintenant je ressemble à une sorte de dieu
Je flotte à travers l'air, mon âme pour vêtement,
Aussi pure qu'un pain de glace. C'est un don.

La pratique du don a été proposée par Claire Buisson pour IMAGINE #1 Pantin.

Chaque jour, les participantes pouvaient faire un don au groupe : chant a capella, gâteaux, histoires, poésies,
écoute de musiques, recettes, dessins...

La question de l'inconnu était un outil.

ÉH – Ce sont des idées apparues au fur et à mesure.

FL – J'ai l'impression que les outils sont liés à cette idée de trace et de retrouvailles lors des rencontres finales. Je trouve aussi que le cadre de la formation La Belle Ouvrage était davantage un recul sur les pratiques qu'une proposition d'outils.

CB – Pour moi, ce n'est pas dissocié et ça me renvoie à cette idée de la médiation élargie. J'y inclurais ces temps à La Belle Ouvrage qui portaient sur l'analyse de la question du groupe et de son accompagnement. Ces rendez-vous me permettaient des prises de conscience à travers les récits des unes et des autres et venaient nourrir ma manière d'être médiatrice.

AL – Les temps à La Belle Ouvrage permettaient d'avoir les points de vue de chacune dans les différentes situations vécues. La médiation est une question de personne et qui touche à ce que tu as en toi, ce que tu veux donner, transmettre ou pas. Personne n'a la science infuse pour gérer de l'humain.

CI – Dans le projet IMAGINE, quelle était la place de l'inconnu et du hasard ?

CB – La question de l'inconnu était un outil.

CI – Comment apparaissait cet inconnu ? À quel moment et de quelle manière ?

FL – Avec un chapeau, grand et pointu ! (*rires*)

CB – Concrètement, tout le long du projet, on ne savait pas comment allait se passer la rencontre de tous les groupes, lors des deux dernières journées, ni en quoi elle allait consister ni quelle forme elle allait prendre.

AG – Je pense aussi au temps libre dans le programme. Le fait de laisser des inconnues dans le projet permet qu'elles puissent être investies petit à petit par le projet lui-même, par toutes les participantes, par ce que l'on va vivre et ce qu'il se passe.

FL – Comme inconnues, il y a aussi l'humeur et l'énergie du jour.

LA – Il y avait un truc qui se jouait dans la relation avec les intervenantes de l'après-midi. La plupart du temps, c'était assez fluide, mais parfois il y avait plus de retenue, donc il fallait composer avec les états.

AL – Cette année, face à des tensions qui commençaient, pour les libérer, j'ai appelé la chorégraphe pour qu'on décide ensemble de quelle stratégie adopter dans le groupe. J'étais sans cesse à discuter avec les unes et les autres, ce qui demande beaucoup de temps.

CB – S'appeler, c'était un outil, clairement.

CI – En tant que médiatrices, aviez-vous ce rôle de coordinatrices entre les artistes, les intervenantes et les participantes ? Pourrait-on dire que la médiatrice portait la charge mentale du binôme créé avec l'artiste ?

AL – La charge mentale est différente, forcément, mais la chorégraphe a aussi une charge mentale.

ÉH – Chaque chorégraphe a aussi un rapport très différent. La première

année, Nadia Beugré se laissait entièrement porter les après-midis, alors que la deuxième année, Marcela [Santander Corvalán] et Bettina [Blanc-Penther] étaient force de propositions. Elles étaient davantage à la coordination. En tant que médiatrice, je me suis repositionnée par rapport à chaque situation qui ne demandait pas le même accompagnement. Qu'est-ce que ça veut dire un projet de médiation ? On n'a pas fini de trancher cette question.

AL – Pour les chorégraphes, ce n'est pas facile non plus d'avoir en face quelqu'un qui va être force de propositions, car je vois bien que la chorégraphe a une écriture du parcours IMAGINE dans sa tête. Mon point de vue en tant que médiatrice coordinatrice n'est pas autant artistique que celui de la chorégraphe.

ÉH – On n'a jamais défini ce que serait *a priori* la médiation, ni son éthique ni ses limites. Je me suis toujours interdit par exemple d'intervenir sur la proposition artistique.

AL – Moi aussi.

AM – Je repense à un outil qui était fondamental dans le partage de ce qu'était le projet IMAGINE, c'était la charte (*lire p.16*) qui a été rédigée à la fin de la première année et qui s'est enrichie d'année en année.

CI – Vous l'alimentiez lors de vos réunions ?

CB – On ne modifiait pas la charte au fil d'une édition, mais d'une année à l'autre.

FL – Mais c'était le point de repère, l'horizon, de chaque réunion.

CI – Est-ce que vous auriez un exemple d'enrichissement ?

FL – Il y a un point qu'on a pas mal modifié, c'est celui qui concerne « Rencontre avec l'extérieur ». On réfléchissait à quel type de traces IMAGINE pouvait laisser pour que le projet soit visible sur le territoire. C'est à ce moment-là que l'on s'est dit que le groupe pouvait investir les espaces de la ville.

Je pense à des récits intimes qui arrivaient parfois à la fin d'un repas.

ÉH – Ça me refait penser au hasard, à l'inconnu, aux accidents. Suite à un spectacle annulé, on s'est retrouvées à faire une séance en extérieur complètement improvisée dans le parc devant le théâtre. On n'avait pas eu le temps de penser le rapport au regard extérieur et on s'est retrouvées à faire des exercices physiques étranges sous le regard de tous les mecs assis sur les bancs alentour. Ça s'est fait très spontanément et très heureusement. Le fait de poser comme principe de laisser de la place et du temps vacant dans le programme permet de produire de l'inattendu qui déroute. Je pense à des récits intimes qui arrivaient parfois à la fin d'un repas, le récit d'une excision notamment. Par la force et la disponibilité du collectif, on accueillait la vulnérabilité de l'une des nôtres.

CI – Ces accidents permettent de tisser des liens plus forts ?

ÉH – Je ne dis pas ça, je dis plutôt comment il fallait être là, accepter que le temps se dilate parfois pour accueillir et permettre que quelque

chose puisse se déposer sans que ce soit traumatique.

AG – Dans les imprévus qui retissent des liens, ça me fait penser... On en a vécu deux ensemble avec Fabienne cette année. Une première fois quand le groupe de Tremblay est venu rendre visite au groupe des femmes de Pantin. Peu de temps avant, j'apprends que la chorégraphe est malade et ne peut pas être là, on a dû improviser toutes ensemble et ce sont les femmes de Pantin qui ont pris en charge la transmission des pratiques de la chorégraphe au reste du groupe de Tremblay. Et inversement, quand les femmes de Pantin sont venues rendre visite au groupe de Tremblay, une intervenante devait être présente l'après-midi et a annulé au dernier moment. On a improvisé ensemble avec les ressources présentes en chacune. Les deux fois, avec Fabienne et Clarisse [Chanel], la chorégraphe de Tremblay, on s'est concertées pour savoir ce que l'on allait faire. Quelle femme peut proposer quoi ? On a toutes reparcouru la mémoire des pratiques. On était toutes en cercle et chacune se rappelait ou prenait le relais dans la mémoire de l'une quand l'autre ne s'en souvenait plus. C'était assez joyeux et particulièrement grisant d'avoir cette organisation horizontale. Les savoirs étaient partagés et transmis par toutes.

CI – On a déjà parlé de beaucoup de choses. Voulez-vous ajouter quelque chose ?

CB – J'étais curieuse de demander à Alice quels souvenirs elle avait de la première édition.

Alice Mançon – Ça commence à être loin maintenant, mais ce qui est impressionnant quand je vous écoute, c'est que j'entends à quel

De pouvoir expérimenter sur le long terme, c'est unique.

point les outils de la médiation d'IMAGINE ont pu être formalisés au fur et à mesure des éditions. J'ai l'impression qu'il y a eu des choses très abouties, que vous avez systématisées ou reprises, adaptées selon les territoires. Mais je sens aussi que si quelque chose a pu se décanter sur notre posture de médiatrice, c'est grâce à la mise en place du projet sur trois éditions.

AMu – Oui, c'est un grand luxe et une des particularités du projet, de pouvoir expérimenter sur le long terme, c'est unique.

CI – Pour conclure, quelles seraient les traces du projet ? Qu'est-ce qui vous accompagne encore, même si certaines ne travaillent plus dans la médiation ? Et peut-être que les traces ne se situent pas au niveau de la médiation, mais à un autre endroit.

AL – J'ai perçu IMAGINE comme une formation professionnalisante continue. D'une année sur l'autre, j'ai pu améliorer les outils.

FL – Ce qui reste, c'est l'envie de laisser volontairement plus de place à l'imprévu et à l'expérimentation, d'installer quelque chose d'assez mouvant dès le départ.

AG – Je rejoins Fabienne, laisser de la place à cet inconnu, c'est faire confiance à la force du projet et du collectif.

AMu – Je garderais comme définition de la médiation cet endroit où l'on vient prendre soin du groupe, c'est le

sens de ce mot que l'on a pu expé-
rienter dans IMAGINE et qui n'est
pas le sens induit habituellement.

ÉH – Je trouve assez juste l'idée de
continuer à s'efforcer de laisser de
l'espace libre, même si pour moi,
c'est toujours une gageure. Au-delà
de la médiation, ce qui me reste sur-
tout, c'est l'amitié. Il y a encore plein
de femmes avec qui je reste en
contact un an après et avec qui l'on
espère pouvoir se retrouver pour
danser au parc de la Villette quand
il fera beau.

LA – Pour ma part, j'ai beaucoup
apprécié le fait de se retrouver régu-
lièrement, de passer beaucoup de
temps ensemble et d'apprendre petit
à petit à se connaître avec le groupe.
Ça donne envie de développer des
projets sur un temps long.

AMa – La force pour moi de ce pro-
jet, c'est sa dimension collective.
Qu'ensemble, à plusieurs structures,
on consacre du temps sur un travail
réflexif. Tout le travail universitaire
mené sur la première année a été in-
croyable. Quand je me suis replongée
dans le Rapport de recherche au mo-
ment où le CND l'a édité (*en lire des
extraits pp. 29-33 et pp. 73-77*), j'ai pu
revivre l'expérience de manière com-
plètement différente. Ce sont des
choses qui restent et qui sont très
précieuses.

CB – Ce qui me reste de manière gé-
nérale, c'est une manière de penser,
une manière d'aborder un projet et
des relations. Toute cette dynamique
du tissage avec cette articulation
entre formel et informel, avec les
pleins et les vides, toute cette dyna-
mique vivante et mouvante. Comme
une méthode. Comme une anecdote,
pour illustrer ce que je dis : je suis en
ce moment dans le petit village où

j'ai grandi et, ce matin, je travaillais
avec la maire du village par rapport
à un projet que je veux mener ici.
Quand je lui demandais ce que c'est
que d'être maire, elle m'a répondu :
« On fait de la médiation. On est là
pour recevoir et en même temps re-
déployer. » Tout de suite, ça m'a fait
penser à l'expérience de médiation
d'IMAGINE : organiser, à une échelle
locale, du vivant et du collectif.

Cartes postales

Liens entre les groupes des quatre villes, des cartes postales se sont échangées tout au long d'**IMAGINE #2**. Par mail, médiatrices et chorégraphes s'écrivent et décrivent leurs pratiques, les sorties et l'ambiance du groupe. Des photos, montages sonores ou vidéos sont envoyés et partagés avec les groupes lors des ateliers.

De : Fabienne LEROY

Date : vendredi 16 novembre 2018 09:37

À : Claire Buisson, Anne Muffang, "Sandrine Lescourant, Cie Kilaï", Marcela Santander, Bettina Blanc Penther, mac mini, A LO, Liz Santoro, Nina Santes

Cc : fanny delmas, helene joly

Objet : Re: tisser la toile

Bonjour à toutes,
Merci Claire pour l'info de cette expo qui a l'air très intéressante.

Voici nos notes et impressions pour SAndrine, Anne et moi sur ces deux 1ères journées :

J 1

Nous démarrons le projet avec 25 participantes. Le groupe est plutôt inter générationnel et mixte socialement, il comprend notamment quelques participantes de l'an dernier, des personnes qui connaissent déjà le TLA mais une majorité qui découvre complètement !

Ce que nous avons constaté au sein du groupe de participantes : des liens se sont tissés très rapidement, des échanges et cela dès l'accueil du matin. Bienveillance dans le groupe

Atelier chorégraphique du matin :

Petit rituel pour se délester de ce qui doit rester à l'extérieur .

Échauffement et réveil du corps avec un travail d'imagination et de sensation. Travail en duo main contre main pour un jeu de "pousse pousse" où l'on explore l'espace à deux en donnant et recevant le poids de l'autre par les mains.

Introduction à la danse hip hop en cercle (cypher) : apprivoiser le rythme sur le bounce, travailler sur des isolations de parties du corps...

Traversée individuelle : une marche très difficile au démarrage et qui évolue vers une marche légère.

2è traversée en version XXL de soit même, la plus extravertie possible.

Sandrine a poussé les participantes à se lâcher, un 1er atelier plutôt physique, pas trop d'inhibition et amusement !

Intervention après-midi :

Atelier sur l'estime et la confiance en soi. L'intervention n'était pas très construite et surtout mal calibrée pour un groupe aussi nombreux. Chacune s'est présentée rapidement en indiquant ce qu'elle cherchait dans le projet. Ces présentations nous ont permis parfois d'en savoir plus sur les motivations et attentes des participantes et de mesurer les échanges qui ont déjà eu lieu au cours de cette 1ère

journée, plutôt positifs donc. Puis 5 femmes ont fait l'exercice de présentation devant la caméra et il y a eu un debriefing ensemble sur la façon de se présenter, les gestes du corps qui peuvent être en accord ou non avec le discours...

Ensuite la conversation a dévié vers des discussions peu approfondies sur l'apparence, le vêtement... cette conversation n'a pas impliqué tout le groupe car certaines maîtrisent mal la langue française notamment.

J 2

Toutes les participantes reviennent avec plaisir (et quelques courbatures...). Le soir, les participantes sont conviées au spectacle "Inoah" au TLA, une petite moitié d'entre elles sont venues (12). Ce spectacle intervient tôt, en tout début de projet, et certaines n'ont pas encore de pratique de spectateur.

Ateliers chorégraphiques du matin

Ce 2ème atelier a été plus axé sur le soin (notamment pour ménager les courbatures) automassages, réchauffement et réveil du corps, marche, présence

Sandrine leur a fait expérimenter l'écriture chorégraphique par l'accumulation de mouvements

Fin de la séance avec un temps de relaxation-méditation (bodyscann)

Intervention après-midi :

Atelier du Regard par Nathalie Yokel, histoire de la danse et focus sur le hip hop notamment en vue de la pratique de Sandrine et du spectacle du soir. Une partie du groupe toujours plus actif dans les échanges et la prise de parole. Vigilance à avoir pour faire circuler la parole pendant ces temps.

Pour Sandrine particulièrement, ces deux journées ont été très riches humainement. Ça lui a permis de voir combien leurs corps sont disponibles, il y a un bel enthousiasme, et une curiosité pour la danse hip hop. Hâte de les retrouver. Sandrine pense garder ce rythme assez physique sur la première matinée et plus détente sur la deuxième.

J'ai aussi vu leur petit carnet qui se remplit doucement, pour pouvoir partager leur traces avec tous.

Le 1er jour nous avons distribué un petit carnet à chacune afin qu'elles notent leurs impressions - pour elles-mêmes ou à partager plus tard. Quelques-unes ont déjà commencé à les remplir.

Nous souhaitons un bon démarrage Imagine à chaque groupe !

A très vite

Sandrine, Anne et Fabienne

Fabienne Leroy

Chargée des actions artistiques et du développement territorial

Le Théâtre Louis Aragon est soutenu par la Ville de Tremblay-en-France, le Département de la Seine-Saint-Denis, la Région Île-de-France et le Ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France.

e: e.heriteau

Objet: Quelques nouvelles d'IMAGINE d'Aubervilliers

Date: 30 novembre 2018 à 19:55:08 UTC+1

À: Claire Buisson, Fabienne LEROY, Anne Muffang, Marcela Santander, Liz Santoro, Cie Kilaï, Bettina Blanc Penther, "fanny.delmas", Hélène Joly, Nina Santes

Bonjour,

quelques nouvelles d'IMAGINE Aubervilliers après la première semaine de cette seconde édition...

Une très belle semaine, avec un très beau groupe.

Pour l'heure, 17 femmes de 22 à 63 ans, 10 nationalités (ivoirienne, malienne, marocaine, tunisienne, serbe, colombienne, nepalaise, chilienne et française... > traduction assez régulière en anglais) et des repas brésiliens !

Plusieurs femmes avec des têtes lourdes ou des corps fatigués (dépression, sclérose en plaque, cancer du sein, plusieurs enfants à élever seule) mais un moral et un courage très haut, que la danse recharge encore...

Lundi matin

rencontre avec Marcela et Bettina -

jeux autour des prénoms / jeux d'enfant (pierre feuille ciseaux / le loup et la brebis en cercle / poignées de main les yeux dans les yeux se croisant dans deux directions opposées > vers une ronde, une danse à partir de ces jeux - élaboration d'une danse collective (sur de la cumbia)

jeux de présentation : présenter une autre participante. (beaucoup de choses intimes se livrent sur la maladie, l'état psychique des unes et des autres, avec d'emblée une grande confiance et un plaisir évident à se retrouver sur un temps gratuit pour soi, entre femmes)

un mot retenu de la matinée.

Lundi après-midi

Qi qong avec Marion Bottelier (Les 8 pièces de Brocart + initiation au Qi Qong féminin, que nous approfondirons en mars)

La séance a été très appréciée. Marion a participé à tout le reste de la semaine et a continué à amener des enchaînements de qi qong spécifique aux douleurs, problèmes de chacune... Impression d'une matérialité de la circulation des énergies et de sensations fortes et insoupçonnées levées par ces mouvements.

Mardi matin

reprise de l'enchaînement de Qi qong de la veille - réveil très doux

Dessin de notre squelette - le plus précis possible à partir d'un toucher de soi-même puis mise en évidence des points auxquels on pense toujours et des parties auxquelles on ne pense jamais

Jeu de prise de poids du corps de l'autre - massage - bouteilles - jeux d'équilibre...

Danse par le toucher de l'autre

Finalement retour aux carnets de bord :

une question que tu te poses sur ton corps. Qu'est-ce que tu aimerais que ton corps soigne ?

Soigner le manque de confiance / Que se passe-t-il entre mon fémur et mon péroné ? / est-ce que mon corps peut se retrouver après la maladie ? / comment me réapproprier mon corps ?

Discussion sur les formes, la question du regard...

Mardi après-midi

Sortie au CND

Arrivée - 12 min de sieste en compagnie du groupe de Pantin dans le Studio 9

Puis représentation de Plateau - suivi d'un échange avec Ana Rita Teodoro et Marcela

Jeudi matin

20 min en silence

discussions muettes et physiques
course et danse à l'extérieur dans la cour
- météo du corps
- 20 min d'endurance de traversées dansées, à l'initiative de chacune tour à tour à l'écoute.
- danse les yeux fermés avec une "ange-gardiennne" > retours
- paysages sonores et dansés composés par groupe à l'écoute

Jeudi après-midi

Projection du film "L'eau sacrée" -

Je recommande.

j'avais crainte que ce soit un peu tôt par rapport à la connaissance mutuelle au sein du groupe, mais l'échange a été très beau et assez poussé, autour du plaisir féminin, de l'éducation sexuelle, du bio-pouvoir... On a largement dépassé l'horaire de fin.

Vendredi matin

- Rituel de soin par groupe de 3. 2 prennent soin de la 3ème (massage, musique, chant, respiration et également à partir d'une collection d'objets affectivement précieux pour chacune mise à la disposition de toutes. Au terme de ces 12 min de ce rituel (d'inspiration chamanique), une création d'une sculpture vivante par le soin

- Elaboration d'une danse collective, à partir des mouvements de chacune, combinés de différentes manières et sur différents rythmes à partir d'une musique de cumbia.

Vendredi après-midi

- Elena Konopka – conscience corporelle et méthode Grimberg - un travail sur la respiration assez précieux qui a laissé tout le monde détendu et complètement stone pour commencer le week end...

Voici les premiers retours, Marcela a fait une première carte postale sonore des impressions de la première matinée, avec l'idée de pouvoir l'envoyer pour la partager dans les autres groupes. Il faut que je pense également à faire une photo de groupe pour vous l'envoyer à Pantin, Bondy et Tremblay...
Bon week end et à très bientôt,

Emilie HERITEAU

De: Claire Buisson

Objet: IMAGINE Pantin - carte postale

Date: 3 décembre 2018 à 17:18:29 UTC+1

À: e heriteau, Marcela Santander, Bettina Blanc Penther, fanny delmas, helene joly, A LO, Liz Santoro, Sandrine Lescourant, Cie Kilai, Fabienne LEROY, Anne Muffang, Nathalie YOKEL, Nina Santes, Alice Rodelet, Mathilde Monnier

Bonjour à toutes,

Voici un premier petit récit des débuts d'IMAGINE Pantin. Et une première carte postale de Pantin. La première journée a commencé par un temps de café et de thé dans l'espace enfants. C'est l'espace IMAGINE, pour le début de chaque journée et les déjeuners. Pendant cet accueil, nous prenons le café et le thé. Nous nous présentons. Je souhaite la bienvenue. Je dis à nouveau ce qu'est IMAGINE. Etre entre femmes. Un espace privilégié précieux. Le soin et la société. Je dis aussi que je ressens comme un privilège d'être entre nous toutes. Je fais une parenthèse sur la bienveillance dans le groupe. De prendre soin de soi et du groupe, de l'écoute et de la parole. Nous sommes 14 ce jour là. Nous montons dans le studio 9. C'est le studio IMAGINE pour les deux premières semaines. Il est au 2ème étage, tout en fenêtre, d'où l'on voit le ciel et le canal. L'atelier de Nina commence. Des rituels. Le

nom, le nom et le geste. Le souhait du jour formulé en deux parties, ce que je souhaite laisser partir et ce que je souhaite devenir. La voix, comme une énergie et une vibration. Où est-elle dans le corps? La bouche, le diaphragme, le bassin. Les sopranos sont très ancrées depuis le centre de la terre et de leur sexe. Nous finissons par un temps de parole libre. Nina offre à chacune d'entre nous un cahier qui nous suivra tout le long d'IMAGINE. Au fur et à mesure des ateliers, nous prenons du temps pour écrire dessus. Le temps de parole se poursuit dans le temps du déjeuner. Nous descendons à nouveau à l'espace Enfants. Joanne - La Petite Nomade nous attend. Elle nous livre tous les jours avec son vélo. C'est une femme auto-entrepreneuse avec un parcours riche qui a commencé il y a deux ans la Petite Nomade. Cuisine locale, végétarienne et écologique. Elle aussi travaille sur le territoire de Pantin et de la Seine Saint-Denis avec son vélo toujours. Elle dédie aussi une partie de son temps à récolter les invendus alimentaires pour les redistribuer dans des maraudes.

Pendant le déjeuner, et toute la semaine, la thématique du TERRITOIRE surgit. Quel est le maillage? Où est le centre de Pantin? Qui vit là et depuis combien de temps? Comment le territoire s'est transformé? Les ruptures du territoire dans la ville? Comment l'habiter? Le sentiment d'une impossibilité de boire un café dans un café rempli uniquement d'hommes.

On plante des graines et nous verrons ce qui va surgir de la terre.

Nous poursuivons la journée avec Virginie. Elle est artiste, femme, maman, ancienne IMAGINE, entre autres choses. Elle va suivre IMAGINE Pantin à travers 3 rencontres afin de nous faire réaliser des cartes postales de nos représentations à un instant T du projet. Chaque fois nous produisons un document à partager avec les autres IMAGINE, à partir duquel observer des transformations. Je vous joins la première carte donc.

La semaine se poursuit, avec un fil latent : la "sphère génitale".

Elle s'achève de manière dynamique. Grâce à l'invitation de Liz et Angy, 4 participantes de Bondy nous ont rejoint vendredi toute la journée. Au programme soins sonores et magie le matin. Nous performons une "danse des vénus". L'après-midi tire le fil féminin et génitale à partir des pratiques abortives des MLAC développées dans les années 70. Faire une santé autrement. Lucile l'intervenante nous partage un travail d'histoire sur une pratique d'engagement de femmes autour du corps. Engagement, pratiques corporelles, pratiques collectives, savoirs par soi-même sur soi-même, sur le corps, politique de l'urgence des corps. Nous reprenons le 10 décembre avec la visite de ON AIR au Palais de Tokyo.

A très bientôt chacune,

Bises

Claire

De: Marcela Santander

Objet: Carte sonore imagine Aubervilliers

Date: 4 décembre 2018 à 19:35:07 UTC+1

À: Bettina Blanc Penther, Claire Buisson, Emilie Heriteau, Liz Santoro, Nina Santes, Sandrine 0907, A.LO, Anne Muffang, Cie Kilai, Fabienne LEROY, Hélène Joly, "fanny.delmas"

Bonsoir à toutes,

Je me joins au mail d'Emilie pour vous faire écouter et présenter le groupe d'Aubervilliers.

Nous sommes ravies de cette intense et riche première semaine.

J'espère nous retrouver bientôt pour mieux échanger.

à très bientôt

Marcela

De: A.LO

Objet: 1ère Journée **IMAGINE** à **BDY**

Date: 5 décembre 2018 à 16:36:39 UTC+1

À: claire.buisson, liz, f.leroy, a.muffang, fanny.delmas, helene.joly, amancay9, annemarieflorent, marion.bottollier, corinne.labyllle, santandermarcela84 , e.heriteau

Cc: C.Pineau, E.Augendre

BONJOUR à TOUTES, comme convenu veuillez trouver ci-dessous un petit récit de notre première journée '**Imagine ton bien être**' à **Bondy** ...

9H ... A mon grand regret, je reçois un message de Claire pour m'informer que Liz SANTORO sera absente pour cette 1ère journée.

Mais **Claire**, étant **WONDER WOMAN**, s'est arrangée pour être présente sur l'ensemble de la journée. Elle a ainsi assuré le remplacement de Liz le matin et fait son atelier autour de la respiration l'après-midi.

9H30 ... L'ensemble de l'équipe de Bondy (moi-même, Elise ma partenaire de projet coordinatrice insertion à la maison de quartier et de la citoyenneté Balavoine, et Cyril responsable pédagogique des pratiques artistiques au service arts et cultures) et Claire accueillons tout sourire l'ensemble des participantes qui étaient au nombre de 14 au lieu de 22

Une fois cet accueil formalisé, Claire s'apprête à enfiler sa casquette d'intervenante et démarre l'atelier avec un concept original de présentation collective qui a permis à chacune de mémoriser l'ensemble des prénoms des participantes ...

S'en suit, un atelier autour de la marche avec une petite pose conviviale autour d'une petite collation.

Elise en profite pour faire visiter la vaste et chaleureuse maison de quartier avec des explications très pointilleuses sur les missions de cet équipement.

Place ensuite à l'atelier, où les participantes se prennent au jeu, une véritable relaxation avant le repas préparé par l'association 'Oumma et Rahmma'

Association choisi pour ce projet, car elle rassemble des femmes de tous horizons et a pour but d'aider les plus démunis sur notre territoire. Ce partenariat est donc l'occasion de contribuer à leur objet associatif.

12H30/14h ... Repas (voir carte postale ci-jointe)

14h00 ... Une fois le repas terminé, place au second atelier tout aussi relaxant et déstressant que celui du matin, quoiqu'un peu plus original.

15h30 ... Avant de partir, nous nous octroyons un moment d'échange et constatons que cette première journée a permis à chacune de relâcher les tensions et éventuels nœuds du corps causés par le stress et les tensions du quotidien.

Une fois la séance terminée, le groupe de participantes est plus qu'opérationnel pour retourner à ses obligations familiales

NOUS RETROUVONS LE 10/12/2018 POUR DE NOUVELLES AVENTURES

Dans cette attente bonne continuation à TOUTES J

Cordialement

SE REUNIR EST UN DEBUT ! RESTER, ENSEMBLE EST UN PROGRES ! TRAVAILER, ENSEMBLE EST LA REUSSITE





**BON AP
LES FILLES**

Angélique LO

Coordinatrice culturelle
Service Arts et Cultures
Et

AUGENDRE Elise

Coordinatrice chargée des secteurs Insertion Adultes et Santé
Maison de quartier et de la citoyenneté Daniel Balavoine
18 avenue Léon Blum
93140 Bondy

De: Liz Santoro

Objet: Rép : 1ère Journée IMAGINE à BDY

Date: 6 décembre 2018 à 09:06:45 UTC+1

À: A.LO

Cc: Claire Buisson, e.heriteau, santandermarcela, bettina.blanc.penther, fanny.delmas, helene.joly, cie.kilai, n.yokel, f.leroy, a.muffang, amancay9 Marion Bottollier, corinne.labyille, C.Pineau, E.Augendre

Hello everyone !

Je fais suite au mail d'Angy pour partager mon expérience du reste de la semaine #1 d'Imagine à Bondy et pour partager aussi une trace auditive.

mardi, 20.11

- vu que j'ai raté les introductions de la première journée grâce à la grippe, on a (re)fait un tour de prénoms et je me suis présentée (en me mouchant)
- exercice d'improvisation en trio de l'appuie et du contact par les mains pour inviter/solliciter des mouvements d'une partenaire (yeux fermés) puis laissant le move-eur continue sans cette information externe de la touche. Une discussion sur le rôle vital du fascia et les tissus adipeux est arrivée pendant pour parler de l'importance de toucher et d'être touchée.
- une pratique fondamentale de mon travail perso qui s'appelle le "triangle" a été tenté, et a créé une sorte de mini-spectacle entre nous, (qui a reçu "mixed reviews") et qui a lancé une discussion sur ce qu'on croit qu'on permet aux autres de voir de soi-même..
- lunch
- sortie à l'expo "Sport et Corps" à la Cité des Sciences

jeudi 22.11

- pendant le jour de pause, une envie forte m'a arrivé de mieux connaître le groupe au niveau de leur préoccupations somatiques donc on a fait un tour du groupe sur ce thème aussi en se rendant compte de ce qui nous arrive physiologiquement quand on prend la parole dans un groupe et ce que cette attention crée chez soit.
- pratique "Cortices" de la technique BodyTalk qui aide à re-calibrer le système nerveux
- méditation marchant en cercle pour prendre conscience de ce qui est derrière et autour autant que ce qu'il y a devant, ainsi pour faire du "tuning" avec tout le groupe et le rythme créé par le collectif
- échauffement par l'exploration des articulations
- lunch
- super workshop sur la respiration avec Claire. Tout le monde en a beaucoup parlé le lendemain.

vendredi 23.11

- échauffement par les articulations encore mais le groupe avançait plus rapidement donc c'était plus élaborer que la veille
- un jeux chorégraphique où chacune a crée leur propre pattern alternant droite/gauche, généré par leur propre prénom, pour créer des chorégraphies ainsi qu'un système d'improvisation. On les a montré puis on les a entraîné ensemble pour trouver d'automatisme corporelle qui arrive par la répétition. C'était impressionnant. Le système son a été en panne donc ça finissait par un effort collectif pour garder le rhythm ensemble et qui a fait augmenté l'énergie de la salle :-)
- lunch
- super workshop de Qi Gong avec Marion Bottelier, qui aussi a été avec nous la veille et effectivement, par sa belle presence depuis 2 jours, permettait le groupe d'être tout de suite en connection et confiance avec elle et le pratique.

Voici une carte sonore qui est un collage des interviews courts avec le moitié du groupe pendant la pause vendredi. Le fichier est trop grand pour vous envoyer par mail donc voici un lien (privé) où on peut l'écouter :

<https://soundcloud.com/user-453618719/week-1-je-finis-ta-phrase/s-nm5Xy>

Looking forward to week #2 next week.

Warm regards,

Liz

PS Question pour Emilie si je me permets (donc tu peux me répondre en directe si tu veux) : je suis ravie de découvrir ce film et le fait que ça a crée de la discussion dans votre groupe. Il y avait une discussion avant ainsi qu'après pour introduire le film ou pas vraiment ? Et vous avez eu le DVD ou vous l'avez regardé "on-demande" ?

Liz Santoro + Pierre Godard

Le principe d'incertitude

De: Compagnie

Objet: Rép : IMAGINE - réunion 19 décembre

Date: 18 décembre 2018 à 12:28:51 UTC+1

À: Claire Buisson

Cc: Nina Santes, "fanny.delmas", Hélène Joly, Alice Rodelet, Mathilde Monnier, Marcela Santander, Bettina Blanc Penther, e heriteau, A.LO, Liz Santoro, E.Augendre, C.Pineau, Anne Muffang, Fabienne LEROY, Nathalie YOKEL

Bonjour à toutes,

Nous avons eu notre deuxième session de 2 jours Imagine qui a été riche en partage et en émotion. Le mot d'ordre a été le plaisir - auto massages, massages à deux, barre au sol assez dynamique, écoute de groupe, discussion deux par deux qui conduisait ensuite à retranscrire par le corps l'emprunte de la discussion.

L'après-midi Feldenkrais, qui a laissé tout le monde extrêmement détendus.

Deuxième jour , même rituels du matin, puis nous avons démarré une chorégraphie sur un morceau de bossa nova en douceur comme si on entrait dans un petit paradis. Petit frisson de les voir à l'unisson.

Puis on a terminé la matinée par un soul train assez explosif pendant lequel j'ai été impressionnée de les voir se lâcher, toutes sans exceptions même les plus réservées.

L'après-midi nous avons eu une conversation de mi parcours riche en émotion dont Fabienne vous parlera sûrement. Le soutien qu'elles s'apportent mutuellement et les liens qui se sont créés sont forts.

Nous avons aussi pris des photos que nous vous enverrons des la prochaine session.
Je n'ai pas vraiment de questions en vue de la réunion, j'attends de lire vos échanges avec plaisir.
Je vous souhaite à toutes une très belle fin d'année 2018

Sandrine Lescourant - Cie Kilai

De: Liz Santoro

Objet: Rép : IMAGINE - réunion 19 décembre

Date: 18 décembre 2018 à 15:07:20 UTC+1

À: Compagnie

Cc: Claire Buisson, Nina Santes, "fanny.delmas", Hélène Joly, Alice Rodelet, Mathilde Monnier, Marcela Santander, Bettina Blanc Penther, e heriteau, A.LO, E.Augendre, C.Pineau, Anne Muffang, Fabienne LEROY, Nathalie YOKEL

Hello from China!

Voici quelques notes de notre 2ème semaine à Bondy. Je ne vais pas arriver à vous envoyer le 2ème collage des voix avant jeudi vu les restrictions sur l'Internet en Chine mais je le ferai à mon retour.

J'ai envoyé à Claire déjà mes questions à partager avec vous jeudi.

Bonnes fêtes à tous,
Liz

10.12

- méditation autour de la respiration pour tirer le fil de l'atelier de Claire (bien apprécié) de la première semaine
- pratique de « taper » le cortex de la technique BodyTalk
- des conversations non-verbale en duo pour bouger, pour s'exprimer, raconter, échanger, poser des questions, etc. Des limites des paroles ont été vu en contraste d'un « limitless-ness » d'expression du corps a été découvert
- suivi par une conversation (verbale) en groupe avec les yeux fermés sur ce qui s'est passé et qui a fait lâcher des timidités pour certaines et aussi a fait se rendre compte des « cues » visuels on utilise pour se parler.
- Atelier de pilates dans l'après-midi très bien passé

11.12

- taper le cortex
- exercices sur un tapis pour rappeler ce qu'on a fait la veille avec le pilates (je suis aussi prof de pilates

depuis longtemps) et l'amener cette nouvelle connaissance somatique au mouvement quotidien
- Atelier de naturopathy qui a abordé un sujet extrêmement nécessaire et parfois obscurci : comment manger et quoi et pourquoi.

13.12

- taper le cortex, encore et toujours
- petit discours sur l'anatomie et le mouvement (merci Blandine Calais-Germain) pour encore solidifier les informations et expériences des ateliers somatiques depuis la première semaine
- par l'intérêt du groupe, un rappel et continuation des exercices qu'on a fait depuis lundi surtout ce qui font améliorer l'équilibre et la disponibilité du corps
- discussion « libérer la parole » s'est bien passée dans l'aprem et je laisse Angy la raconter en live.

De: Nina Santes

Objet: Rép : IMAGINE - réunion 19 décembre

Date: 19 décembre 2018 à 14:07:58 UTC+1

À: Marcela Santander

Cc: Liz Santoro, Compagnie, Claire Buisson, "fanny.delmas", Hélène Joly, Alice Rodelet, Mathilde Monnier, Bettina Blanc Penther, e heriteau, A.LO, E.Augendre, C.Pineau, Anne Muffang, Fabienne LEROY, Nathalie YOKEL

Bonjour à toutes, depuis Montréal pour moi !

Je tiens à m'excuser de vous envoyer mes notes si tard durant votre réunion, j'ai voyagé hier et en arrivant j'ai complètement émis le décalage horaire. J'espère qu'elles arriveront tout de même à bon port et pourront alimenter les échanges. Hâte d'entendre le fruit de cette journée.

Ces deux premières semaines confirment pour moi super fort combien il est nécessaire d'ouvrir des espaces « sacrés », protégés et bienveillants entre femmes, spécialement entre femmes issues de différents milieux socio-culturels. Je suis très touchée de voir comment jour après l'autre nous nous ouvrons, nous engageons dans les pratiques, nous laissons traverser, émouvoir, comment nous prenons soin les unes des autres, à travers l'écoute, nos voix qui vibrent, nos corps qui dansent, touchent, massent, secouent. Petit à petit les corps se libèrent, les visages se transforment, les voix sortent, les esprits s'ouvrent.

C'est un projet pas comme les autres. Il y a le désir de faire communauté. Dès la première semaine des femmes parlent de la chance d'avoir accès à une expérience comme celle là, et de l'envie de la prolonger au delà du studio 9 du CND, de la partager avec celles qui n'y auraient pas accès, de la pérenniser. Cela vient d'elles et je trouve ça beau. Une première façon de s'emparer de leur Imagine. Cette question est au travail en souterrain, on trouvera les réponses au fur et à mesure.

Une petite liste non-exhaustive de moments, éléments, questions, forts pour moi après ces deux semaines :

- Les rituels du matin : méditation, formuler un souhait pour soi.
- Se regarder longtemps dans les yeux
- Se raconter nos cicatrices physiques, comme une autre façon de se présenter
- Parler de notre impuissance, nommer nos pouvoirs, les mettre en action. Questionner ensemble la notion de pouvoir
- Donner de l'attention à nos bassins et nos parties génitales, à travers la pratique du yoga, les

explorations chorégraphiques et vocales, à travers l'anatomie, mais aussi l'histoire (les MLAC...)

- Les soins sonores
- Aller se faire coiffer toutes ensemble
- Les temps de conversation même informels comme partie du processus
- Le déjeuner préparé avec amour par Joanne
- Les célébrations (le groupe chante pour une personne, et cette personne célèbre à travers une danseur un élément d'Imagine)
- La procession de clusters (cluster : colonne de sons multiples et continus)
- Se voir comme des déesses

- La visite de 4 femmes de Bondy : donne beaucoup de joie et d'énergie, et crée de la circulation et du lien entre les groupes. Comment reproduire cette expérience, en faire un principe d'échange entre les groupes, et qu'ils soient connectés d'ici mai ?

- L'idée d'harmonie et de dissonance : à l'intérieur de la vie d'un groupe comme à l'intérieur d'un chant collectif. Comment accueillir la dissonance autant que l'harmonie, la considérer comme fertile, ne pas en avoir peur, ne pas chercher à tout prix le consensus. Ça me paraît super nécessaire à l'expérience d'Imagine.

- L'horizontalité : L'idée que les intervenantes deviennent les participantes est forte pour moi dans ce sens. Je me demande comment on pourrait rendre les participantes plus intervenantes, garantes de leur propre savoir, contributrices des expériences d'Imagine. J'aimerais beaucoup leur proposer d'amener à leur tour des pratiques.

- Le groupe est à dimension variable : Cela pose une question d'engagement de chacune. Comment fédérer notre groupe, créer et nourrir un lien qui va rester assez solide et faire que chacune poursuit cette expérience jusqu'au bout. Je me remets beaucoup en question dans ma capacité à fédérer un groupe. Je sens que Claire se questionne aussi. Je sens que la 2e semaine ça nous fragilise l'une et l'autre. Cela pose aussi la question de comment garder une structure de projet forte, qui ne s'ébranle pas les jours où il y a beaucoup d'absentes. Et qu'avant tout nous artistes et intervenantes gardions confiance en ce qui est là, celles qui sont là. Comment ne pas vivre l'absence comme un échec! Aussi comment ne pas prendre le Imagine 1 comme point de référence de manière générale, et accepter que chaque édition ait sa propre énergie, dynamique, forme.

- La relation entre médiatrice et artiste : c'est vraiment un endroit de collaboration très riche, nouveau et expérimental. Une co-écriture. Nous cheminons ensemble, dialoguons et faisons des points régulièrement sur l'ensemble de l'expérience, nous nous racontons le récit qui émerge au fur et à mesure pour nous. Il y a beaucoup d'inconnu dans ce qu'on tisse et dans cette façon de collaborer, et je sens que pour l'une et l'autre cela demande que nous lâchions prise sur ce qu'on connaît d'expériences antérieures, qu'on ne plaque pas nos attentes, qu'on se laisse bouger et transformer par la réalité de ce groupe, et comment cela vient modifier nos plans et conceptions, moi pour les interventions du matin, et Claire pour l'ensemble du projet.

Voilà j'arrête là mon roman et je vous souhaite une belle fin d'année !

Nina

De: "Claire Buisson"

À: "Alice Rodelet", "Mathilde Monnier", "fanny delmas", "Nina Santes", "Liz Santoro", "A LO", "Marcela Santander", "Bettina Blanc Penther", "e heriteau", "Sandrine Lescourant, Cie Kilai", "Fabienne LEROY", "Anne Muffang"

Envoyé: Vendredi 18 Janvier 2019 15:37:50

Objet: IMAGINE - suite de la toile

Bonjour chacune

Je reprends le fil de notre échanges de cartes postales entre IMAGINE.

Dans celle-ci, je croise des paroles de chacune d'entre nous à Pantin surgies à différents moments, dans les ateliers du matin, de l'après-midi, les déjeuners ou les cafés. Je croise le récit de pratiques traversées, de commentaires et de ressentis. C'est à la fois un patchwork de toutes nos voix et en même temps cela reste le récit que je fais moi de cette expérience collective à partir des mots de chacune.

Bonne lecture. Claire

IMAGINE Pantin a fait sa troisième semaine. Il a commencé avec des mots et une image. Un article dans Canal Pantin. Et des personnes hors IMAGINE qui nous envoient des messages en découvrant le projet, ce que nous faisons et qui nous célèbrent. La célébration. C'est ce que nous propose cette semaine Nina. Célébrer la nouvelle année, une nouvelle semaine IMAGINE, un nouveau cycle. Rituel chaque matin: enterrer quelque chose, se débarrasser de quelque chose et célébrer une nouvelle chose, un devenir et une transformation. Au troisième jour, nous nous transformons en homme. Mardi nous avions au préalable fait une exploration d'anthropologue dans la rue par petits groupes. Comment les hommes existent dans l'espace public? Quels postures et quels gestes? Quels ressentis? A notre tour, nous les intégrons et les incorporons. Nos corps, nos regards, nos voix se transforment. Au quatrième jour, nous arrivons toutes plus apprêtées que d'habitude, en jupe et maquillées.

Histoire du sexe de la femme. Quels mots pour le dire? Clyde nous accompagne dans différentes histoires. La sienne et son prénom. Clyde. Dont ses parents ont longtemps raconté qu'il était à la fois masculin et féminin jusqu'à ce qu'elle découvre qu'il est entièrement et uniquement masculin. Puis des histoires de l'anatomie du sexe. A l'Antiquité, le sexe de la femme et le sexe de l'homme étaient considérés comme provenant de la même membrane, l'un tourné vers l'intérieur, l'autre tourné vers l'extérieur. Dans cette palette, les différentes sexualités - homo, hétéro, bi...- sont une déclinaison d'une même chose. L'histoire de la maternité qui est en réalité des histoires des maternités. Rachida - Algérie - cultures matriarcales. Dans la culture berbère, la femme choisit l'homme qui sera le père de son enfant. La maternité est une histoire de portage et pour pouvoir porter, la femme est soutenue par d'autres femmes. "Pendant 40 jours après l'accouchement, la tombe de la femme est encore ouverte". Pendant 40 jours, d'autres femmes s'occupent de l'enfant et de la femme. Le temps de devenir mère. Le père sera invité à trouver sa place à partir de ce moment là. L'histoire de la maternité est aussi politique. Ilona - République Tchèque - les pays de l'est - les anciens pays communistes. Le congés de maternité est de 3 ans, dont 1 an à salaire plein.

La danse des objets. Chacune avec un objet personnel. Nous improvisons différentes manières d'attraper l'objet. C'est gracieux comme un spectacle. Ils sont précieux et nous en prenons soin. L'histoire est faite de flux et de reflux. Décortiquer les histoires permet de mesurer la complexité du réel et ouvre une porte pour la liberté. Dans l'histoire, il y a des transmissions de solidarité entre femmes qui ne se sont pas faites. Nous ressentons IMAGINE comme un espace où se reconstitue des maillons de cette solidarité. La maison des femmes de Saint-Denis. C'est un endroit de soin, d'accueil des femmes violentées et de réparation. A la fin de la semaine apparaît un autre article dans le Parisien. Et un temps d'échange plus polémique sur une citation récupérée par la journaliste. Cela nous conduit à souligner qu'IMAGINE est pour nous un espace d'affirmation de la parole des femmes. La semaine se finit par la création de notre propre installation ON AIR - une toile de fils de couleurs tissée dans le studio 8.

Les attentes

*Réponses par le groupe IMAGINE #2 d'Aubervilliers
automne 2018*

Pour préparer à l'entrée dans **IMAGINE #2**, Émilie Hériteau, médiatrice de **La Commune**, a proposé à chaque participante un temps d'entretien en amont du premier module pour échanger sur leurs attentes et projections du projet. Ces paroles retranscrites et assemblées ensemble en trois parties donnent à lire une pratique de médiation.

QU'IMAGINES-TU ET QU'ATTENDS-TU DE CE PROJET IMAGINE ?

- J'imagine que ça va beaucoup m'aider pour me sentir bien dans ma peau et surtout, je vais sortir de chez moi.
- Bouger. J'en ai marre de rester comme ça. J'aime la musique. J'aime danser bien sûr.
- Je vois ce projet comme un moment de partage et de reconnexion à mon corps. J'aimerais qu'il me promette de relancer des choses sur le long terme quant à ma relation corps-esprit.
- J'imagine une écoute de musiques qui mobilise l'ensemble du corps et j'en attends... le plaisir d'être entière !
- Ça peut nous aider à connaître ce qu'on ne connaît pas. Ça aide beaucoup de ne pas rester à la maison, la tête fermée.
- Danser. Me vider la tête. Oublier pour passer un bon moment. Se rappeler quand on était jeune, qu'on dansait, qu'on sortait...
- Beaucoup de femmes. Beaucoup d'expériences nouvelles, de nouvelles amies. Je ne sais pas...
- J'imagine qu'on pourra avancer, que ça va nous apporter des informations sur notre vie.
- Un temps pour souffler et délasser son corps. Des rencontres, des frottements de pensée, un nouveau regard un peu plus ouvert sur les corps, les femmes, la vie...

LA DANSE, POUR TOI, C'EST...

- Un désir. Du sport. Du bonheur.
- Pour moi, c'est la danse orientale. Avant, je dansais arabe pendant les fêtes pour les baptêmes et les mariages.
- Un mode d'expression corporelle. Un moyen de libérer des émotions par le corps, de se réapproprier celui-ci tout en lâchant prise. Pour moi, c'est également un rêve d'enfant jamais réalisé.
- La danse, c'est pour moi la conscience de son corps et le plaisir de son utilisation...
- La danse, ça aide à vivre, dans ton cœur, tu sais que ça va. Ça aide à oublier. Ça aide à penser à faire de bonnes choses plus tard. Ça motive.
- C'est la vie ! Elle donne l'énergie. Ça donne l'esprit. Ça réveille. On se sent là.
- La danse, c'est une expérience de la liberté, de la joie. Quand je danse, je suis si heureuse, je souris ! J'adore danser. Avant, en discothèque... Maintenant, je suis malade, mais avant oh là là, j'adorais ça !
- C'est un plaisir qui fait partie du sport physique.
- Un autre accès à soi. Une jouissance forte.

QU'EST-CE QUE PRENDRE SOIN DE SOI ?
PENSES-TU PRENDRE (ASSEZ) SOIN DE TOI ?

- Prendre soin de soi, c'est essayer de se sentir bien, mieux...
- Je me fais des massages sur le ventre, sur les bras, la tête. Et j'aime recevoir des massages aussi.
- Je pense que c'est se donner l'attention et l'amour dont on a besoin, nécessaires à notre épanouissement. Cela passe par la façon dont on traite notre corps et notre tête. Je pense avoir quelques clés pour y arriver mais l'application est plus compliquée et irrégulière.
- Je ne sais pas, en tout cas, ce stage est l'occasion bienvenue parce que je sors d'un mois et demi de radiothérapie du sein et que c'est exactement ce dont j'avais envie !
- Je prends ma douche comme il faut. Je me pommade. Parfois, je boucle et peigne mes cheveux. J'essaie de faire du sport à la maison avec les enfants.
- À cause des courses, j'ai mal aux épaules de monter au 4^e étage, après il faut un bon massage. Un peu d'huile d'amande et un bon massage. Quand j'ai le moral. Je prends soin de moi. Je vais au hammam et je fais un savonnage, un gommage. -
- Après, je vais chez moi et je fais un masque. Je me sens neuve – propre – libérée des angoisses. Parfois, je fais une teinture. Se voir dans le miroir – que ça fasse du bien.
- Non, je ne prends pas assez soin de moi, parce que j'ai beaucoup de soucis. Je pense beaucoup à mon fils, ma fille, mon mari. Je ne pense jamais à moi, même si j'ai des problèmes avec ma santé. Mais j'essaie de ne pas y penser parce que je veux vivre normalement.
- Prendre soin de moi, c'est faire ce qui me plaît. Mais non, je ne pense pas trop à moi, parce que je n'ai pas assez de temps. Je suis auxiliaire de vie sociale et je m'occupe plus des autres personnes que de moi-même.
- Argh !!! Je fais toujours passer mon corps et mon repos après toutes les autres nécessités et projets. Je ne prends pas soin de moi. Je ne suis pas si vieille, mais j'ai le corps d'une vieille. C'est une discipline à trouver que de prendre du temps pour prendre soin de moi.

Récit d'un parcours au sein d'IMAGINE #1 : le premier module – Pantin

par *Violeta Salvatierra*

janvier 2018, assemblage extraits juin 2020'

Quand **Violeta Salvatierra** arrive au **CN D** à **Pantin** pour rendre visite au binôme constitué par Claire Buisson, chargée d'EAC au CN D, et le chorégraphe Pol Pi², elle rentre au cœur de diverses pratiques qui s'expérimentent autour de *La Table verte* (1932), pièce chorégraphique de Kurt Jooss. Le récit et la présence de Violeta Salvatierra sont liés à la demande faite par le CN D au laboratoire de recherche « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8 d'accompagner **IMAGINE #1**. Écritures, rituels, massages articulés à la parole poétique... les pratiques nourrissent et réjouissent.

Assez rapidement, les participantes, Claire, Pol, se rassemblent dans le foyer. Les présentations des professionnelles sont faites par Claire, et l'atelier démarre sur le plateau. Nous sommes plus de vingt-cinq, disposées en cercle, sauf une qui reste assise sur les gradins. Le cercle est ici aussi une figure de groupe qui structure les rapports (et la temporalité) dans la pratique. Pol explicite les principes d'organisation et de travail en collectif concernant son atelier. Il le précise la liberté des participantes à tout moment de ne pas suivre une proposition qui ne leur conviendrait pas, en restant à l'extérieur sans quitter le groupe. La diversité des capacités fonctionnelles, comme dans les autres groupes, semble relative ; il y a néanmoins des participantes avec un parcours de santé marqué par des maladies graves, souffrant de douleurs chroniques plus ou moins présentes, ou associées au réseau d'accompagnement médico-social psychiatrique.

Le premier atelier avec Pol contient les bases du travail qui suivra. Il le y annonce les axes principaux dès sa présentation : le massage, le Mouvement authentique, l'écriture automatique, la reprise d'une œuvre de 1932 : *La Table verte* de Kurt Jooss. Ces approches reviendront dans chaque atelier, tout en s'enrichissant de variations, d'approfondissements, d'articulations progressives. Certaines pratiques, comme les rondes de prénoms, qu'il le propose le premier jour d'associer à un travail rythmique, deviendront presque rituelles : on y revient chaque fois, jusqu'au dernier jour, avec des consignes légèrement différentes, de plus en plus complexes bien que toujours ludiques, mettant en jeu la mémoire, la musicalité, le soutien mutuel, la construction d'une spatialité partagée (en même temps que le tissage du groupe lui-même, dont les individualités associées aux prénoms commencent à apparaître, et à bousculer l'ethnocentrage de la langue, pour mieux devenir matière au jeu collectif).

Une pratique d'écriture, sur des temps toujours très courts, me semble ainsi préserver et cultiver un mode précieux de rapport à soi et au temps présent, qui viendra scander les matinées d'atelier, poser des temps de suspension entre une pratique et une autre, voire s'immiscer au sein de pratiques comme celle du Mouvement authentique. Un binôme y échange les rôles de témoin et de danseuse, celle-ci disposant d'un temps chronométré pour évoluer les yeux fermés à partir de ses envies et

imaginaires gestuels du moment (dans son explication, Pol ne propose pas de modèle de geste, bien qu'il le montre quelques possibilités de mouvement émergeant dans l'instant). Le témoin a un rôle de protection physique et une responsabilité éthique : Pol insiste sur la nécessité de ne regarder que sa partenaire, et pas les autres binômes évoluant dans l'espace partagé du studio, de « se laisser embarquer par son univers ». L'échange verbal, après la danse et le temps d'écriture, est ensuite initié par celle qui vient de danser.

L'échange en grand groupe à la fin de cette première danse révèle des rapports divers au défi proposé et laisse aussi transparaître des cultures et des expertises en danse très diverses dans le groupe. Le thème du jugement, la tension entre contrôle et lâcher-prise, la censure de soi dans la danse, malgré l'outil de l'isolation perceptive (les yeux fermés pouvant potentiellement autoriser un détachement de la dominance du visuel dans le rapport au geste) sont évoqués par plusieurs participantes. Le thème de la spatialité vécue pendant la danse est aussi nommé, par celles qui ont senti un manque d'espace comme par d'autres qui, au contraire, ont senti « comme si j'avais tout l'espace pour moi », malgré la présence de tout le groupe remplissant le plateau.

La dernière partie de l'atelier ouvre à une première approche, indirecte, de la reprise de *La Table verte*, tout en poursuivant le travail d'outillage proprioceptif entamé, sous un autre angle. On est invitées à observer, des pieds à la tête, le comportement spontané des différentes régions du corps (pieds, genoux, bassin, torse, bras, épaules, tête) à partir des repères proposés par Pol, souvent sur deux modèles de tendances opposées (bord externe ou interne du pied, flexion ou extension, position antérieure ou postérieure d'une masse en relation aux autres masses du corps...). Il s'agit ensuite d'accentuer la tendance entrevue, de l'exagérer jusqu'à la caricature. Cette marche comme caricature de soi devient ensuite l'objet d'imitations par tout le groupe, sur des traversées en diagonale où l'une d'entre nous guide chaque fois l'ensemble du groupe, qui la suit derrière en essayant d'adopter sa démarche.

Dans cette toute première étape du travail de reprise de *La Table verte*, tel que Pol l'aborde, il y a donc déjà des éléments fondamentaux qui seront développés et enrichis par la suite : l'exploration de mon organisation kinesthésique dans la marche en tant qu'« attitude », colorée et colorant l'espace d'un style, d'une expressivité et d'une affectivité particulière ; l'observation et l'imprégnation, par empathie kinesthésique, de la marche de chacune dans le groupe (dont Pol), et par là même l'expérimentation de plus d'une vingtaine de manières de marcher différentes, recueillies grâce à l'inventivité de chacune. La marche, c'est l'une des composantes gestuelles que Pol prélève dans l'extrait de trois minutes de la scène du prologue de la pièce sur laquelle il le proposera de travailler. Des visionnages vidéo sont proposés dès la fin de la première semaine, où l'attention est sollicitée sur des aspects précis à « retenir » (« une marche, une pose, un geste »). Il s'agit ensuite de « se remettre dans l'espace » et d'activer, individuellement d'abord, la mémoire de ce qu'on a retenu par la mise en mouvement.

Le travail du sensible se décline ainsi au fur et à mesure à travers différentes pratiques : des dispositifs de massage par groupes de trois articulant le toucher à une parole poétique ou à la voix chantée ; la mobilisation des espaces intracorporels à partir d'un imaginaire anatomique viscéral (danser à partir de la sensation des poumons ou des intestins, avec le support tactile d'une partenaire-témoin) ; ou l'exploration d'un dialogue tonique où le toucher organise un rapport d'adossement et de portage au sein du binôme, comme préalable à une danse solitaire de « marionnette » faisant jouer la mémoire sensorielle.

D'autres éléments viendront s'ajouter encore les jours suivants, jusqu'à devenir des rituels : le rituel du « don », que Claire propose d'instaurer à la suite d'une proposition spontanée d'une participante, T., qui offre une chanson à la fin d'un atelier (et qui résonne, pour moi, avec les chansons, textes et paroles

mises en espace qui avaient proliféré à La Commune lors du dernier après-midi du module). Lors de la deuxième semaine, il y aura ainsi à la fin de chaque atelier des « dons » des participantes, sous la forme de chansons (adressées ou données à apprendre au groupe pour les chanter ensemble), de biscuits au chocolat, de poèmes lus, de desserts maison, de phrases à piocher dans un sac, etc. (*lire p. 42*).

Les moments de repas ont lieu dans le grand hall, et nous nous dispersons en plusieurs tables, pas toujours rassemblées. C'est pendant un de ces temps de déjeuner, la deuxième semaine, que trois participantes, Y., K. et R. font des propositions de projets artistiques personnels qu'elles souhaitent développer au sein d'IMAGINE, avec le groupe ; ces propositions ont besoin de temps pour mûrir, mais déjà, le dernier jour du module, certaines commencent à réaliser des portraits photo individuels.

L'après-midi, je participe aux deux interventions de Claude Sorin (les deux lundis du module), avec le dispositif « La danse par ouï-dire » dont la partie d'échange après l'écoute est transformée considérablement d'une semaine à l'autre. Lors de la deuxième intervention de Claude, Claire et Pol ont anticipé une modalité de partage à partir de l'expérience d'écoute incitant cette fois à la participation active de chacune, mais aussi s'appuyant sur la transformation et la récupération immédiate de ces partages par la technologie de l'enregistrement sonore et de sa reproduction.

L'après-midi du mardi, l'intervention d'Isabelle Ginot sur le thème « Qu'est-ce que le corps ? » soulève d'autres questions. Elle introduit la notion de « corps » comme fondamentalement problématique et non universelle. Elle propose un dispositif en petits groupes avec des cartes pré-écrites, que chacune aborde en décrivant son contenu (lié à une catégorie de corps) et la manière d'en prendre soin, face au reste des participantes qui doivent l'identifier. On y retrouve, entre autres : « le corps féminin », « un corps intelligent », « corps différent »... La discussion s'oriente assez rapidement vers la catégorie de « corps migrant » et ses implications politiques. Puis, Isabelle aborde sur les dernières minutes d'autres notions, en tissant le lien avec certaines pratiques proposées par Pol le matin : le corps vécu à la première personne, le savoir qui émerge de l'expérience sensible, par opposition au corps objectivable des savoirs médicaux, par exemple.

La dernière journée du module est pleine de moments émouvants, de gestes de générosité et de cristallisations aussi d'une certaine traversée au cours des ateliers et notamment dans le travail sur *La Table verte*, qu'on restitue devant une caméra. L'après-midi, Claire et Pol ont construit toute une spatialisation des traces fabriquées au cours des deux semaines, à laquelle Claire invite le groupe à contribuer sur une partition assez serrée et réfléchie d'actions et de modalités d'échanges. La richesse de la proposition, qu'elle présente en l'associant à la fois à l'idée d'une exposition (« notre exposition ») et d'une « maison » (en écho à la visite de l'exposition *Woman House*, qui avait déjà résonné dans l'atelier de Milena Gilabert, toujours par l'initiative de Claire), m'apparaît dans sa singularité par rapport aux autres formes de bilans traversés dans les structures précédentes ; je suis frappée par son aspect très orchestré, « composé » (au sens partitionnel) et performatif. Claire a prévu le temps de chaque étape, la composition des petits groupes (censée reprendre celle des échanges à la fin de l'exposition), la modalité de partage aussi au grand groupe, par une « rapporteuse » qui utiliserait le sujet d'énonciation « nous ». J'ai l'impression que chaque participante trouve une place au sein de la partition qui leur est offerte, chacune a un/des gestes à partager, et les retours abondent dans l'expression d'émotions, d'appréciations positives, de réjouissance de l'expérience de rencontre avec le groupe et de « centrage sur soi-même ».

1 Version intégrale des récits de Violeta Salvatierra : <https://www.cnd.fr/fr/page/2163-imagine>

2 Pol Pi est un artiste transmasculin qui s'identifiait en tant que femme à l'époque où il est intervenu dans IMAGINE #1, quand il portait le prénom Paula. Il a souhaité garder le prénom et le genre qu'il portait au moment où chaque texte ci-présent a été écrit.



Cartographies des voix de la danse, pratique de médiation
 après l'intervention de Claude Sorin, danseuse, chercheuse et enseignante
 en histoire de la danse, IMAGINE #1 Pantin, décembre 2017.

Groupe A : Virginie, Catherine, Nuchide, Chamsa

Groupe B : Nadira, Daniele, Clara

① - les 2 groupes se font face.

- Ils se toisent et font quelques gestes d'intimidation. (tape, coup de poing, regards, pistolet)
- Puis ils se tournent vers le public et prennent une pose un peu espiègle pour créer un décalage.

les groupes se séparent :

- ② - Un des personnages du groupe A s'éloigne et s'assoit sur la chaise en prenant une pose avachie.
- les autres danseurs lui tournent autour, et lui chuchotent des mots à l'oreille. C'est la conspiration. Ils se tapent dans les mains : ils sont d'accord - ils se lèvent.

- Pendant ce temps le groupe B se montre fier. les danseurs font "les coqs", ~~se~~ se tapent dans les mains et se congratulent.

③ les groupes A et B marchent et se croisent en se cognant les épaules, (les danseurs se provoquent - on ne sait pas s'il s'agit de toisent ou de courtoisie -

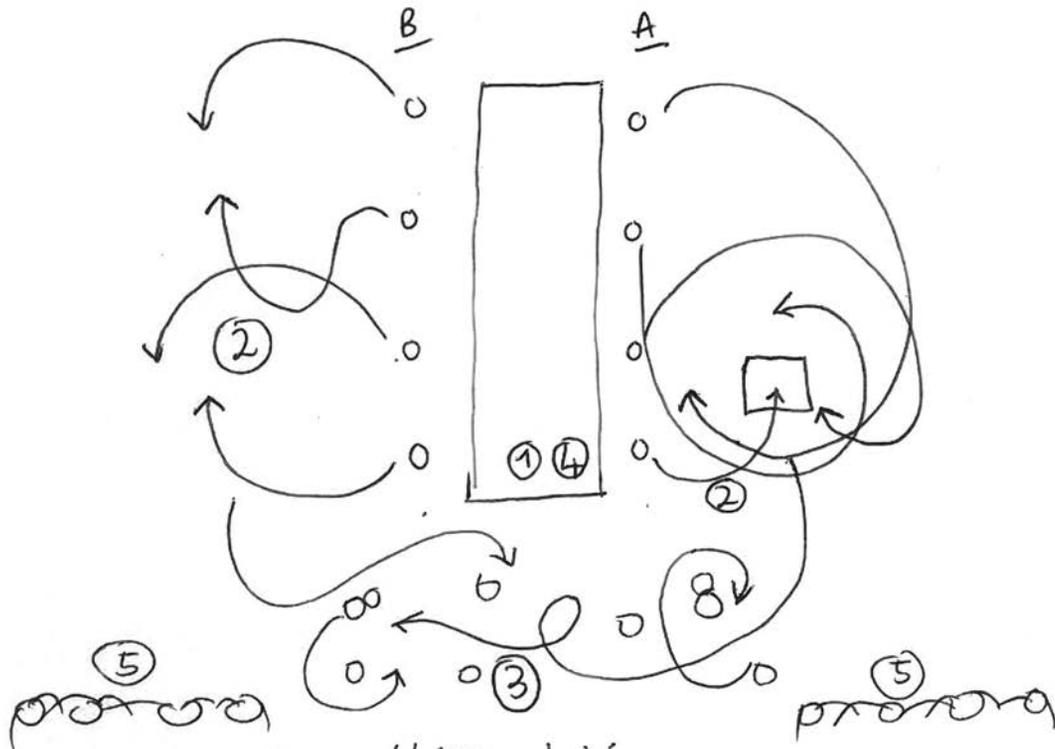
④ Retour à la table. Échange de gestes guerriers en tac-o-tac.

- front contre front face public
- coups de poing
- fume
- coupe la gorge ...

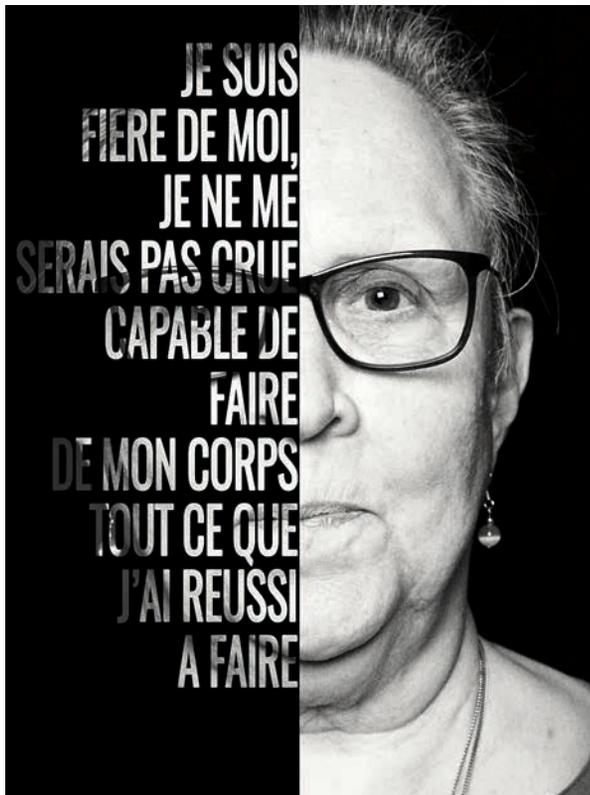
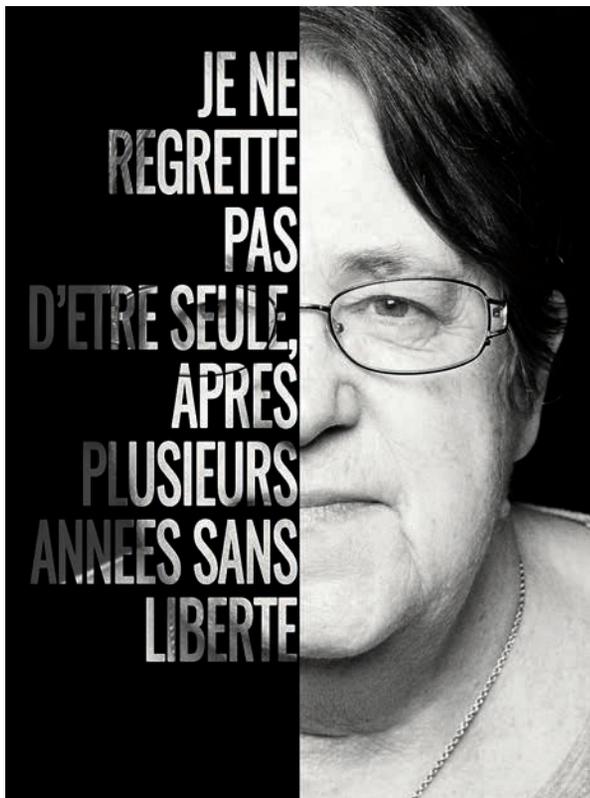
Partitions de *La Table verte*

par les participantes d'IMAGINE #1 Pantin, printemps 2018.

- ⑤ Après la "guerre" des gestes,
 ⑤ Chaque groupe s'éloigne de la table
 et face au public se regroupe en se
 tenant proche en toute amitié.



- ① gestes d'intimidation.
- ② Groupe A : autour de la chaise
Groupe B : s'éloigne de la table
- ③ les groupes A et B se croisent
- ④ Retour à la table - Gestes TAC ou TAE !
- ⑤ les groupes s'éloignent et face au public
 se tiennent les bras.





**Valérie Frossard, photographe,
a proposé un atelier aux participantes d'IMAGINE #1
Tremblay, le 15 mars 2018,
autour de la fabrication d'un portrait composé
d'un texte et d'une photographie.**

Photos © Valérie Frossard

Qu'est-ce qu'IMAGINE a mis en mouvement?

avril 2018

Cette question a été posée lors des **rencontres finales d'IMAGINE #1** en avril 2018. Un bilan du projet, sous forme de « world café », a été proposé à l'ensemble des participantes et intervenantes. Les tables pour discuter sont installées, des feutres pour écrire mis à disposition : les réponses s'élaborent et se complètent.

Le corps.

Le plaisir.

Confiance en l'autre.

Investissement.

Les tensions font partie du mouvement, inclus le bon et le moins bon.

Ouverture d'espace de soi ignoré jusque-là.

Surprise par elle-même : surprise d'être capable de.

Confrontation aux difficultés.

Palette de propositions suffisamment large pour trouver satisfaction.

Oser aller vers l'inconnu. Déplacement du regard sur soi et sur l'autre. Découvrir d'autres visages de Pantin.

L'envie de travailler avec d'autres publics.

Prise de conscience.

Ça a mis pas mal de choses en mouvement, ça m'écartait pas mal du théâtre. Des rencontres que ce soit du milieu du spectacle ou pas, une diversité de personnes de différents âges et cultures. Ça me permet de me poser beaucoup de questions sur mon travail personnel pour aller vers l'essentiel (en tant qu'artiste). C'est une ouverture.

Comment je prends soin de moi ? Ça a réactivé des connaissances. « Je sais que c'est bien pour moi. »

Redonne de l'importance au soin de soi, un vrai sujet, que l'on travaille ou pas.

Être vue et reconnue, surtout quand tu n'es plus dans le monde du travail. Le groupe.

Ça déplace un peu les priorités. Il faut trouver des solutions, il faut adapter. Il y avait le volet soi, création et soin.

IMAGINE a mis en mouvement de l'amitié, de la connaissance (sur le soin de soi, sur la danse, l'écoute de l'autre, par la respiration et par le toucher), du courage (de danser devant les autres, de s'exprimer, de se libérer, favorisé par de grands espaces).

L'aspect thérapeutique du projet (facilité pour se mouvoir).

Sortir de l'anonymat.

La bienveillance, l'écoute.

Des mises en mouvement différentes selon les modules.

Capacité à recevoir.

Se laisser aller.

Se dévoiler.

C'est quoi la suite ?

Le besoin de rechercher autre chose, un autre lieu pour danser et pour faire des choses.

La liberté.

Mon corps a le vertige

Récit par Lisa Truchassout, participante IMAGINE #3 Aubervilliers
juin 2020

De décembre 2019 à mars 2020, j'ai suivi un groupe de femmes aux confins d'un dessin à la fois politique, ésotérique et chorégraphique. De la peau et du feu. Les flammes convoquées ont léché nos plaies, avalé nos maux. Un rituel qui a pansé nos corps et nos langues.

J'ai découvert IMAGINE en septembre 2019 lors des Journées du patrimoine au CN D. La dimension militante du programme associée à l'univers de Pauline [Le Boulba] (*lire pp. 22-24*) que j'avais déjà vue danser m'a immédiatement séduite. Je souhaitais mêler l'art à la parole, intégrer un espace d'hybridation sociale, aux côtés d'identités hétéroclites, qui deviendrait à terme un outil de formation. La déconstruction et la redéfinition d'une notion comme le « féminin » m'intéressaient tout particulièrement.

Je me souviens de notre premier jour, des grèves intenses et des rassemblements. Selon moi, initier cet atelier dans ce contexte n'a rien d'anodin, c'est l'essence même du projet, qui deviendra un rendez-vous indispensable. Après avoir fait connaissance et discuté du climat social, nous improvisons individuellement une danse, les yeux fermés, sur un texte de Monique Wittig. Je suis littéralement désorientée. Ses mots me percutent, mon corps a le vertige comme si je devais choisir entre l'écoute et la motricité. Ce premier exercice d'expression corporelle marque pour moi l'identité du groupe. J'aime ce déséquilibre qui fait trembler mes membres et m'enivre. Je sens ici, parmi « elles », la possibilité de m'aventurer vers une nouvelle cognition. Cette expérience sensitive est poussée à son paroxysme lors d'un atelier de BMC (Body-Mind Centering) et Systema [art martial russe] où la mémoire somatique est au cœur du mouvement et nous engage à vivre notre corps de l'intérieur, à explorer un autre système sensoriel, celui de la somesthésie. Nous étudions nos articulations, leur mouvement, les positions que nous prenons, la stimulation de notre peau, à l'écoute des vibrations des tissus, organes, viscères, dans la recherche de l'amorce du mouvement. IMAGINE a changé mon rapport au corps. Passionnée de danse, j'ai toujours été réfractaire au contact, dominée par un besoin irrépressible d'évoluer dans une bulle solitaire, consciente du mouvement des autres mais sans se toucher. Je percevais le contact comme une perte d'énergie.

La danse, c'est l'apprentissage de l'abandon. Je ne parvenais pas à partager ce moment, j'en faisais ma propriété. Le temps me manquait pour composer avec l'intimité des autres danseuses.

La rencontre avec le groupe a fait éclater cette bulle. Je ne voyais plus les autres comme des entités à part mais comme une prolongation de mon propre corps. La temporalité est un autre facteur très important au sein du projet. Tout d'un coup, nous nous retrouvions en non-mixité avec des rendez-vous réguliers étendus sur la semaine, sans hiérarchie ni angoisse de devoir « rentabiliser » un temps ridiculement imparti.

L'un des premiers exercices consistait à se projeter dans la peau des autres en imaginant ce qu'elles pouvaient ressentir. Le second reposait sur la confiance et la direction de notre binôme, yeux clos, à l'aide d'une pression et d'un code au niveau du dos, c'est par ailleurs une technique de *street medic* issue des pratiques manifestantes. De duo, nous passions à trio pour finalement circuler en collectif, les femmes « aveugles » orientées par une « cheffe d'orchestre » attentive. C'est un véritable exercice d'écoute et de lâcher-prise. J'avais la sensation d'alimenter une veine, nous étions toutes connectées et interdépendantes. Je ne voyais plus les autres comme intrusives mais davantage comme une passerelle vers une résilience corporelle.

J'ai commencé à vouloir filmer ces femmes, ces échanges, capturer la trace. Lorsque j'en avais les moyens j'installais une caméra dans la salle afin de saisir l'intégralité du groupe en plan large. C'était la première fois que j'utilisais une caméra, j'ai donc rapidement pris conscience qu'un choix s'imposait entre filmer, ce qui nécessitait un glissement du rôle de « participante » vers celui d'observatrice, et vivre réellement le projet. J'ai choisi la seconde option en faisant le pari de capter ces moments dans une optique mémorielle, la construction d'une archive sans valeur de plan. Il y a une matière, à nous de voir ce que nous pouvons y sculpter.

IMAGINE m'a appris à m'apaiser sans nier la rage en transcendant la colère, en détournant l'injonction féminine à « se contrôler » ou à « travestir » ses émotions via l'invention et la mise en réseau. J'en retiens à la fois un dispositif de création, d'entraide mais aussi une formation politique. On s'incarnait par le toucher, on s'incorporait par les déplacements et les mots des autres, on a composé une toile à danser. D'un point de vue plus personnel, j'en conserve aussi la découverte d'un lieu, au carrefour des arts : les Labos, et l'envie de créer et de transmettre avec cette conscience issue du projet qu'une œuvre n'est jamais figée dans une forme préétablie.

Nous, la vague

*Récit par Clémence Delbart, participante IMAGINE #3 Aubervilliers
mai 2020*

Il y a eu les premiers jours. Tâtonnantes, à s'approprier. Déjà, on pouvait voir celles qui mettaient le pied devant l'autre et affichaient le sourire amical pour entamer la conversation. Et celles qui faisaient des petits cercles sur le sol avec le bout du pied, jetant en biais des regards pour imprimer le déplacement des corps et les énergies s'en dégageant. Tâtonnante, moi pleine d'appréhension, m'interrogeant sur la raison qui m'avait menée là, parmi ces femmes que je ne connaissais pas. Des petits nœuds dans le corps pour la retenue et la mesure. Puis, la semaine suivante, séparée d'un mois s'étant échappé comme une seule journée, les rires ont commencé à s'élever, les conversations se sont allongées, les retenues atténuées. De nos corps immergés dans la pénombre d'une salle de théâtre, des vibrations ont commencé à se faire sentir. De toutes petites secousses pour commencer, tout en pudeur, le bruit des bras battant l'air que l'on pouvait voir à travers nos yeux clos. Des grandes montées de sérénité après les cours de danse du matin. Et la distance de moins en moins, les vibrations de plus en plus, de la pudeur toujours, tout en franchise, des mots secrets ont transpercé nos lèvres pour dire : moi ici, moi là, moi autre ou autrement, moi peur et moi nous. Nous la vague, le corps liquide hétérogène, en bataille vibrante, le corps de femme, les voix qui s'élèvent. Des danses à deux, dans lesquelles chaque main posée sur le corps de l'autre a pu dire le respect, l'attention, le soutien. Et puis les lettres écrites à nous-mêmes, les connexions de notre corps offrant des danses, à l'espace entre celui des autres, à la société par débat, témoignage et au Tout méditante. Je crois qu'on a franchi des obstacles, des petites barrières ou des grands fossés. Ensemble, liées par la présence, le simple fait d'être là, chacune, pour soi. Heureuse de s'être donné ce temps, hors de tout. Hors de la vie et pourtant vivante ici comme nulle part ailleurs. De pouvoir puiser dans un réservoir incroyable de puissance, de bienveillance et d'idées. De mains mots mains mots, fait de failles, révoltes, vigueurs, peine, peur et amour. Et. Des confessions accueillies, l'irrégularité de nos pétales en toute beauté. Des voix tremblantes encouragées. Nous, amas de mains dans le dos qui poussent à peine, aide à la marche, rassure, réconcilie. La peur échappée, la hâte du prochain jour à partager, la hâte du repas, la hâte des échanges d'idées et des débats, la hâte de la reconnexion avec le corps, du corps avec l'environnement, de l'environnement avec l'univers. Franchissante. IMAGINE comme un shot de gingembre au réveil, comme le vent doux balayant le visage un jour de canicule, comme le livre qu'on ouvre le soir, bien installée, après avoir attendu toute la journée. Magique moment qui reste en tête comme un rêve révélateur. On ne sait pas vraiment le raconter, et les autres ne comprennent pas vraiment ce qui s'y est passé, mais il en reste d'incroyables sensations qui resteront à l'intérieur, nous liées à jamais. Ensemble pour nos luttes avec nous-mêmes, pour nos batailles avec le monde. Pour moi, une réconciliation au mot. Femme. Et le féminisme s'est revêtu d'un sens que je ne lui connaissais pas. En merveille, une corde à laquelle m'accrocher quand le vent bat fort. L'ouverture d'un œil clos. Se sentir faire partie d'un cercle. Un cercle qui creuse un trou pour y brûler des pensées amères. Un cercle clos se connectant à plus grand que lui-même. Un cercle de femmes, qui ces jours-ci ont vécu pour elles-mêmes et pour les milliards d'autres, comme les étoiles éparées ne cherchant pas à briller davantage pour elles seules, mais formant un chemin lumineux pour qu'aucune ne puisse se perdre.

IMAGINE #1, quelle utopie sociale ?

Essai par *Isabelle Ginot et Violeta Salvatierra*
mai 2019

C'est en qualité de chercheuses et membres du laboratoire MUSIDANSE, équipe « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8, qu'**Isabelle Ginot** et **Violeta Salvatierra** interrogent les divers aspects de la partition d'IMAGINE et son devenir utopique en tant que projet social. Tout au long d'IMAGINE #1, elles ont été observatrices et intervenantes. Ceci est un extrait de leur rapport de recherche commandé par le CN D en 2017.

Mixités sociales

La partition générale d'IMAGINE prescrit à chaque site de former des groupes composés de femmes uniquement, mais mixtes du point de vue social, culturel, générationnel. De tels groupes sont inhabituels en médiation à plusieurs titres : tout d'abord parce qu'ils « mixent » non seulement origines sociales et générationnelles, mais aussi appartenances institutionnelles, avec des femmes venues via un relais social ou territorial, et d'autres venues à titre individuel. Ensuite, parce que cette différence redouble souvent une différence de familiarité avec l'art : les groupes captifs, ou captés via une institution sociale, soignante, scolaire, relèvent le plus souvent des « publics éloignés », ceux qui ne viendraient pas spontanément à la rencontre des œuvres ou des pratiques artistiques institutionnalisées. À l'inverse, les démarches individuelles sont souvent celles d'utilisateurs des équipements culturels, artistes, abonnés, pédagogues, personnes-relais, etc.

Enfin, et c'est important, IMAGINE #1 organise une forme d'anonymat de cette mixité : si celle-ci est fortement explicitée et revendiquée dans les intentions du projet, elle ne fait pas l'objet d'un partage *avec les participantes*. Par exemple, lors du début du premier module, les tours de présentation, d'introduction, ne mettent pas l'accent sur les différences entre participantes. Intervenantes et médiatrices se présentent personnellement et dans leurs missions au sein d'IMAGINE #1, mais les participantes ne sont pas incitées à décliner une origine, un âge, un état (de santé...). Cela ne signifie pas qu'il règne une contrainte au secret : au contraire, des espaces-temps informels (notamment les larges plages de déjeuners pris en commun sur les quatre sites), qui font explicitement partie du programme, accueillent les

IMAGINE est un espace hors du temps général, qui ouvre son propre temps social.

circulations et partages d'un en-dehors d'IMAGINE #1, et sont nourris des aléas des rencontres. Mais IMAGINE #1 ne s'appuie pas sur le repérage des identités sociales, professionnelles, culturelles des participantes, et surtout n'incite aucunement à des contenus d'ateliers qui mobiliseraient explicitement les différences culturelles, motrices, sociales, ou autres.

Partages du temps

IMAGINE #1 serait donc une forme d'expérimentation pour un collectif de femmes qui ne se rencontreraient pas dans d'autres espaces sociaux, mais pourraient le faire au sein d'IMAGINE, délestées, en quelque sorte, de leurs assignations sociales. Explicité dès les intentions initiales comme objectif central, l'enjeu de « la rencontre, du partage, de l'altérité » se formule donc à nos yeux comme une utopie sociale, d'abord par cet idéal de dés-assignation sociale ou d'effacement des variations sociales et culturelles, sur lequel nous reviendrons plus longuement. Mais, aussi, par la temporalité extra-quotidienne du programme. Sa durée longue, ainsi que ses horaires en journée, suspend la vie ordinaire et ses socialités ; parallèlement, à l'intérieur de son propre temps, IMAGINE #1 recrée des espaces de socialité propres aux pratiques proposées par les artistes, les médiatrices et les intervenantes de l'après-midi, ainsi que des espaces-temps ouverts au sein même de la partition générale, renversant ainsi les rapports d'inclusions : IMAGINE est un espace hors du temps général, qui

« IMAGINE s'adresse à toutes. »

ouvre son propre temps social, autrement programmé, à l'intérieur du temps artistique. Peu évoquée dans les débuts du programme, cette dimension « prescrite » de l'informel est soulignée par l'équipe conceptrice, à la fin du programme, comme faisant partie intégrante du projet : le maintien des repas pris en commun a été prioritaire lorsque des contraintes budgétaires ont imposé des ajustements, et cette place de la convivialité est un axe principal des activités du Pôle EAC, au-delà d'IMAGINE¹.

Désir d'horizontalité

La question sociale, donc, n'est pas pensée comme un simple « effet périphérique » d'un IMAGINE conçu comme projet artistique mais bien comme part intégrante du projet. Sa construction ressemblerait dès lors à une forme d'expérimentation qui pourrait se formuler ainsi : si on rassemble des femmes dans un espace-temps bienveillant, nourri de pratiques artistiques et corporelles intenses, pendant une durée suffisamment longue, quel monde en émerge ? Cette utopie sociale semble étayée, dans le projet, par un autre aspect de plus en plus insistant au fil du programme, peut-être parce qu'elle fait achoppement : l'égalité de toutes les participantes, y compris les participantes professionnelles (médiatrices et artistes, la présence des intervenantes de l'après-midi étant trop intermittente).

Plusieurs thèmes reviennent dans les réunions de régulation : le fait qu'« IMAGINE s'adresse à toutes », désignant par là ce qui nous apparaît comme un idéal où toutes (participantes *et professionnelles*) seraient *égale-ment* participantes : bénéficiaires, ou usagères, d'IMAGINE. Nous serions toutes transformées par IMAGINE quoique de façon différente pour chacune. « L'appropriation » du dispositif par les structures partenaires est régulièrement discutée ; les termes d'horizontalité (recherchée), puis de centralisation du dispositif (à repenser) font débat, particulièrement pour Claire Buisson, que sa fonction de coordinatrice place au cœur des échanges avec les trois structures partenaires².

C'est cet ensemble (la volonté d'effacer les marquages sociaux et les différences de statut au sein d'IMAGINE, la suspension des temporalités dominantes, la place faite à la convivialité, le désir d'horizontalité institutionnelle et individuelle) qui nous semble faire d'IMAGINE #1 la partition d'un projet social utopique, une des dimensions de cette utopie étant la place qu'y prendraient l'art

et des pratiques corporelles bienveillantes *comme modalités de lien social*, associées à la suspension des rythmes dominants et des assignations sociales. Cette architecture d'une utopie sociale (l'échelle « macro » du projet, ou sa partition générale) est nourrie par les contenus qu'elle accueille, notamment les pratiques chorégraphiques contemporaines, infléchies en danse par la divulgation de techniques corporelles « accessibles » et « anti-formelles »³.

Mais d'autres aspects de la partition nous semblent en tension avec ce projet social ; il s'agit d'aspects demeurés très implicites dans les débats, et qui nous semblent en quelque sorte retenir une partie de l'élan d'IMAGINE #1, introduire une tension entre la dynamique de « transformer un peu les choses » et la stabilisation d'IMAGINE #1 au sein des usages d'une institution culturelle qu'il s'agit pourtant, dans le projet lui-même, d'interroger et de repenser. Trois dimensions nous apparaissent comme des freins aux innovations qu'IMAGINE #1 cherche à construire : la prise en compte des enjeux de l'accessibilité au sein des contenus, les inégalités dans l'auctorialité telle que distribuée par la partition générale et le modèle économique sous-jacent du programme.

Les enjeux de l'accessibilité

Comme pour la collégialité entre structures, qui est un objectif explicite du projet, mais qui ne fait pas l'objet de contenus spécifiques dans le programme, la volonté d'une mixité générationnelle et sociale ne s'accompagne pas d'une orientation spécifique des contenus : rien n'est prescrit par la partition, qui ciblerait spécifiquement cette diversité sociale et générationnelle. Cependant, cette « mixité » implique nécessairement d'autres genres de diversités : motrice, non seulement pour des femmes âgées, mais aussi pour toutes celles dont la santé est fragilisée par les conditions d'existence précaires ; émotionnelle, non seulement parce que certaines femmes sont usagères de soins psychiatriques, mais parce que le projet est construit pour susciter des partages d'affects, des changements moteurs et sensibles - à plusieurs reprises, d'ailleurs, sera évoqué par les médiatrices le souci de n'être pas débordées, de contenir le projet à l'intérieur du cadre de leurs compétences. Diversité culturelle et linguistique, enfin, puisque certaines participantes ne sont pas ou peu francophones, et que leur maîtrise des pratiques dépendantes de l'écrit est très inégale. On peut donc voir un paradoxe dans la prescription du programme d'IMAGINE #1 - composer un groupe socialement mixte - et l'absence de recommandation ou

d'incitation quant à la construction des contenus. Ainsi, une partie de l'utopie sociale inscrite dans le projet est confiée aux savoir-faire des artistes, des médiatrices et des intervenantes - dont quelques-unes seulement ont une longue expérience dans le champ des fragilités sociales ou motrices. Deux raisons peuvent expliquer cette confiance ; la première, sans aucun doute, vient du fait que la plupart des danseurs et chorégraphes, même ceux qui ne revendiquent pas un travail participatif, pédagogique, ou « socialement engagé », ont l'expérience de situations pédagogiques auprès de publics non experts. La deuxième raison nous semble être la prégnance de la valeur du travail artistique en tant que tel : le contact avec l'art, sous forme d'œuvre, ou sous forme de pratique, a une valeur en soi. C'est en elle, en quelque sorte, qu'est contenue toute la puissance transformative attendue pour les publics qui la rencontrent.

Autorités et pouvoirs d'agir

Dès le début de cette étude, nous remarquons que la définition d'objectifs différenciés avait partie liée avec la définition de « groupes » différenciés au sein d'IMAGINE : participantes, artistes et intervenantes, structures partenaires, CN D ; dans la mise en œuvre, il est certain qu'un autre groupe s'est détaché : celui des médiatrices, à la fois individuelles impliquées personnellement dans le projet, avec les singularités de chacune et la diversité de leurs parcours antérieurs, et représentantes des « structures partenaires » durant le programme. D'autres « individuelles » représentent les structures sans être présentes dans les ateliers (Johanne Poulet à l'Espace 1789, Nathalie Yokel à Tremblay, Fanny Delmas et Hélène Joly au CN D) ; moins visibles que les médiatrices, leur rôle n'en est pas moindre dans le dispositif. Ces diverses « fonctions » occupent des positions différentes vis-à-vis de la grande partition d'IMAGINE #1, et varient encore selon la singularité de la structure, de l'artiste, du groupe et de la médiatrice. Mais la partition prescrit aussi, pour une part importante, la capacité d'action de chacune sur le dispositif lui-même ; autrement dit, chaque fonction (participante, intervenante-chorégraphe, intervenante de l'après-midi, médiatrice, autres représentantes des structures partenaires, CN D) est associée aussi à une capacité relative d'intervenir sur le dispositif. Le CN D est à la fois le concepteur et l'initiateur du projet ; il en est aussi le financeur, tant par les moyens financiers que par la mise à disposition de forces de travail, en particulier sur la coordination de l'ensemble des sites, énorme tâche qui s'ajoute à l'animation d'IMAGINE sur le site du CN D lui-même. Le CN D

dessine le cadre qui assigne des fonctions à chacune, dans une architecture plus « gigogne » qu'horizontale ; les structures ont une part de pouvoir d'action bien définie ; les chorégraphes également, à l'intérieur du cadre qui leur est destiné ; de même, pour les intervenantes de l'après-midi - probablement celles qui ont le moins de capacité d'action sur ce cadre, ayant très peu de visibilité sur l'ensemble du projet et de temps de présence. Si les structures sont les premières « interprètes » du cadre conçu par le CN D, dans la façon de le mettre en œuvre localement, les médiatrices - comme leur nom l'indique - se situent comme à la bordure de ces différents cadres, en assurant le maintien et la cohérence, mais aussi les ajustements, les variations, et la circulation entre l'ensemble des actrices (CN D, chorégraphes, participantes, intervenantes de l'après-midi). Ainsi, bien plus que les chorégraphes, elles ont une sorte de double incarnation : à la fois représentantes de la structure, garantes des choix opérés quant aux orientations de l'IMAGINE « local », et individuelles, activant leur propre imaginaire et agissant, en quelque sorte, en leur propre nom. Ici, on observe d'importantes variations sur l'autorité de chaque médiatrice sur le dispositif. Il y a ainsi un écart notable entre Émilie Hériteau, à La Commune, qui porte l'ensemble du programme presque strictement seule, et les médiatrices des trois autres structures, qui sont accompagnées, soutenues, encadrées, par une équipe. Deux d'entre elles sont artistes (Émilie Hériteau, dramaturge et metteuse en scène, Claire Buisson, chorégraphe et chercheuse), une autre appartient au service des relations publiques (Anne Muffang, « Chargée des actions artistiques et des relations avec les publics »), tandis que les deux autres participent à IMAGINE #1 au titre de leur service civique dans la structure. Claire Buisson, par ailleurs, en tant que membre de l'équipe pilote, bénéficie d'une « double autorité » en quelque sorte, puisqu'elle incarne deux cadres en même temps : celui du CN D pour l'ensemble d'IMAGINE, et celui de l'IMAGINE « local » pour le CN D en tant que structure. Cette diversité des positions des médiatrices au sein de chaque structure, et vis-à-vis du dispositif IMAGINE, amène la diversité de l'interprétation de leur fonction, allant de « simple » support et accompagnement, jusqu'à des propositions que nous qualifierons de plus « actoriales » agissant sur le dispositif lui-même durant les modules. Les quatre « binômes » chorégraphe-médiatrice prennent ainsi des formes également très différentes, d'une relation classique « artiste/soutien de médiation » jusqu'à une position de co-construction d'une partie des contenus.

Ainsi, le pouvoir d'agir *sur le dispositif* d'IMAGINE #1 est distribué d'une façon différenciée selon les fonctions, et cette distribution est largement prescrite par la partition générale d'IMAGINE, mais aussi par les cadres locaux conçus par les structures, et par la position de chaque médiatrice au sein de la structure. Les intervenantes de l'après-midi ont une très faible visibilité sur la globalité du projet ; leur périmètre d'action est circonscrit par le temps et le lieu de leur intervention. Pour les chorégraphes, il en va paradoxalement de même (leur intervention s'inscrit à l'intérieur du cadre prescrit par la partition générale), mais la très longue durée qui leur est impartie, et la diversification de leurs positions, prescrite par IMAGINE (intervenantes le matin, participantes l'après-midi, co-constructrices dans les réunions de régulation), ainsi que le dialogue continu avec la médiatrice, leur permet de faire évoluer leur projet à l'intérieur du programme. La distribution des pouvoirs d'agir sur le dispositif lui-même varie donc à la fois selon des paramètres « locaux », et selon la partition générale ; le fait d'être membre des réunions de co-construction et de régulation est un paramètre crucial, qui inscrit une différence de statut entre les médiatrices et les autres professionnelles, et qui exclut les participantes, ainsi que les intervenantes de l'après-midi. L'enjeu « d'appropriation » par toutes est donc inégalement soutenu, d'autant que la participation à ces réunions est inégalement suivie (bien qu'elles y soient conviées, la plupart des chorégraphes en sont presque systématiquement absentes).

Les valeurs inégales du temps ?

Cette distribution différenciée des fonctions par la partition d'IMAGINE #1 est aussi (surtout ?) soutenue par une économie dont l'organisation est invisible tant dans la partition d'IMAGINE que dans les temps de discussion collectifs. Il nous semble impossible de penser les *pouvoirs d'agir*, et leur éventuelle égalité, au sein d'IMAGINE #1, sans penser aussi la structuration économique implicite du projet ; comme dans bien des mondes professionnels, et particulièrement celui du spectacle vivant, le projet repose sur des stabilités/précarités diverses et hautement complémentaires. Pour les médiatrices, IMAGINE #1 fait partie de leur emploi à plein temps : il vient *occuper* du temps professionnel ; en tant que médiatrices, le projet est aussi au cœur de leur métier, de leur fonction au sein de la structure. Pourtant, on l'a dit, de multiples différences séparent leurs positions. Pour les chorégraphes, IMAGINE constitue une mission, très conséquente en termes de temps ;

leur participation aux réunions et régulations est prévue dans le budget (outre les ateliers qu'elles animent). On a donc du mal à comprendre leur faible participation à ces temps de réunions intermédiaires et l'absence de certaines au dernier module, si l'on ne prend pas en compte le fait qu'IMAGINE #1 est forcément un projet rémunéré *parmi d'autres* de leurs vies d'artistes chorégraphes intermittentes, souvent très nomades et menant plusieurs projets simultanément. Le temps dédié ne dépend pas seulement du temps rémunéré par le programme, mais aussi, des priorités qu'elles doivent organiser entre IMAGINE et leurs autres projets. Les intervenantes de l'après-midi sont rémunérées « à la tâche », à la commande, sur la base d'une économie minimale qui inclut un temps de préparation et le temps de l'intervention, mais qui ne prévoit pas, contrairement aux contrats des chorégraphes, la participation aux ateliers des autres participantes, le temps du déjeuner ou les réunions de régulation et co-construction. On voit donc, parmi les diverses professionnelles, une hiérarchisation des fonctions organisée par l'économie

On pourrait parler de temporalités aux textures différentes.

du programme. La participation aux réunions collectives, cruciale en termes de pouvoir d'agir sur les contenus et l'organisation, ne peut pas réellement se faire équitablement : ces temps de prise de décision peuvent être perçus comme au centre du projet, en tout cas vitaux pour son déroulement, ou comme périphériques, en fonction de l'économie de chacune des professionnelles et de leurs statuts variés. On pourrait donc parler de temporalités aux textures différentes, au sein d'IMAGINE #1, car aux durées variables pour chacune s'associe, en quelque sorte, un poids symbolique et économique différent.

Mais s'il existe des différences entre les professionnelles au sein d'IMAGINE #1, c'est un écart radical qui les sépare de la position des participantes. Du point de vue de l'économie du projet, celles-ci sont moins *participantes* que *bénéficiaires* : l'ensemble des fonds publics et des forces de travail mobilisées dans IMAGINE #1 sont légitimées par leur adresse aux participantes. On l'a dit, les quatre groupes sont formés de personnes aux statuts sociaux, économiques et professionnels très variés : retraitées, sans emploi, en recherche d'emploi, indépendantes, en formation, en arrêt de travail, etc. : autrement dit, une multiplicité de formes de « temps libre » qui permet de les réunir au sein du temps

Cette utopie demeure aussi assujettie à une économie.

d'IMAGINE #1 ; un temps égal, donc, mais grevé de poids symboliques divers, et qui infiltrent *l'intérieur* d'IMAGINE. En effet, si la précarité économique et sociale des chorégraphes affecte leur participation à une part apparemment périphérique du programme - les réunions de régulation -, celle des participantes fait irruption à l'intérieur du programme, sous forme d'absences programmées, imprévues, exceptionnelles ou fréquentes à une partie des modules. Les multiples raisons à ces absences (problèmes de santé, charges familiales, imprévus divers, convocations administratives, vacances, priorités personnelles...) reflètent la diversité de la vie ordinaire, et plus encore celle des « vies précaires ».

Quelle économie d'une émancipation par l'art ?

Ainsi, l'utopie sociale d'IMAGINE #1 comme suspension des temps et des assignations sociales ordinaires demeure poreuse au « dehors d'IMAGINE », et c'est sur cette porosité que nous nous arrêterons pour conclure. Elle nous semble tendue par un paradoxe : si ses enjeux sont tournés vers le pouvoir d'agir de *toutes*, participantes comme professionnelles, et vers une égalité délestée des assignations sociales et refondée sur un lien social scellé par les pratiques communes, cette utopie demeure aussi assujettie à une économie, des modes de production et une répartition des moyens et des temps qui restent tributaires des hiérarchies sociales et de l'inégalité des statuts et des économies au sein du programme. Cette inégalité des économies impose une dichotomie entre les diverses actrices d'IMAGINE qui n'est pas rendue visible par les textes d'intention, ni par le vocabulaire différencié (médiatrices, intervenantes, chorégraphes, participantes, structures partenaires, CN D), et moins encore par le désir de réunir toutes ces actrices en « participantes ». Cette dichotomie pourrait être nommée par les termes de « professionnelles »

(avec la diversité de statuts et d'économies que nous avons vue) et « amateurs » ; le cadre de la médiation nous inciterait à la nommer plutôt comme « professionnelles » et « publics » ; le cadre du travail social ferait de ce deuxième groupe celui des « bénéficiaires » ou des « usagers » du projet.

Cependant, si IMAGINE #1 est adressé à toutes, alors il nous semble que la figure du *bénévolat* est la plus pertinente. IMAGINE #1 serait alors un projet porté par des groupes de personnes dont certaines sont rémunérées, et d'autres, bénévoles. Cette perspective pourrait conduire à plusieurs prolongements : soit une réflexion sur les modalités de l'échange qui font de la participation bénévole de certaines un échange néanmoins équitable ; soit une réflexion qui remettrait en question les hiérarchies économiques du projet et envisagerait un déplacement non plus des *personnes* vis-à-vis de leurs habitus professionnels et personnels, mais un déplacement *des pouvoirs institutionnels et économiques*, qui transformerait celles qui sont actuellement construites comme des « bénéficiaires » en réelles « participantes » du projet.

1 Fanny Delmas et Hélène Joly, réunion de régulation, 28 juin 2018.

2 Claire Buisson, Fanny Delmas, réunion de régulation du 28 juin 2018.

3 Par « techniques anti-formelles, nous désignons un champ de pratiques de mouvement (dansées ou non) qui ne reposent ni sur la reproduction, ni sur des objectifs de réalisation de formes gestuelles. Ce qui ne signifie pas qu'elles n'ont pas des exigences de technicité, mais que cette technicité s'applique à d'autres dimensions du geste que celle de la réalisation d'une forme précise. Les pratiques somatiques, les pratiques d'improvisation et de composition instantanées sont selon nous des techniques "anti-formelles" ». Voir Isabelle Ginot, « Du piéton ordinaire », in Michel Briand (dir.), *Corps (in)croyables*, CN D, coll. Recherches, Pantin, 2017.

se rencontrer

Lettre du groupe d'IMAGINE #2 Aubervilliers au groupe d'IMAGINE #3

Les participantes d'IMAGINE #2 Aubervilliers se sont retrouvées dans l'été et ont souhaité adresser **un mot de bienvenue**, des conseils et de douces recommandations au groupe de la troisième année.

Bienvenue à la nouvelle génération IMAGINE !
IMAGINE, c'est de l'amour, du partage, des rires, des pleurs, un LIEN INVISIBLE, puissant, qui nous unit toutes. De belles et puissantes femmes, qui puisent force et amour dans les regards des unes, des autres, dans la mer du visage de l'autre.

Un temps rare pour se donner courage, envoyez-nous depuis cette 3^e traversée d'IMAGINE, de bonnes ondes, nouvelle vague... la mer ? On a tous besoin, besoin de quoi ? Comment ? Comme j'aimerais déjà vous entendre ! Bientôt certainement, nous nous croiserons, et j'espère que nous danserons une danse commune !
C'est une très bonne expérience !

Encore une nouvelle année, nous puiserons dans la force de la lignée IMAGINE.

Le soin comme moteur

Entretien réalisé par Charlotte Imbault
mai 2020

En 2016, alors directrice du CN D, **Mathilde Monnier**, en complicité avec Fadela Benrabia, alors préfète déléguée pour l'égalité des chances de la Seine-Saint-Denis, fait naître le projet IMAGINE. La chorégraphe y apporte toute la dimension liée au soin et au social, notions qui l'habitent depuis plus de dix ans, du temps où elle dirigeait le Centre chorégraphique national de Montpellier. C'est en visioconférence que les sources et les enjeux premiers d'IMAGINE ressurgissent.

Charlotte Imbault – Le projet IMAGINE est né en 2016 sous votre impulsion. C'est un projet particulier à deux égards puisqu'il repose sur la notion de soin et qu'il s'adresse aux femmes de la Seine-Saint-Denis. Pour mieux comprendre son émergence et puisque vous en êtes à l'initiative, cet entretien s'intéresse à la pensée qui a nourri IMAGINE. Quelle était la nécessité de créer ce projet ?

Mathilde Monnier – La nécessité du projet reposait sur l'idée de penser le lien social des femmes à leur vie, mais aussi de penser comment l'art peut être davantage relié au social et toucher autant à la représentation, au statut de la femme, à sa place dans la société, qu'à la perception de son corps dans l'espace public et dans son espace intime. Je m'étais beaucoup inspirée de toutes ces questions de *care* aux États-Unis, qui commençaient à émerger en France et qui définissaient le soin comme un ensemble de relations bonnes au sein de la société.

CI – L'idée de dédier ce projet aux femmes était-elle formulée clairement dès le début ?

MM – Il y a eu concordance entre mon souhait et la demande de la préfète Fadela Benrabia [préfète déléguée pour l'égalité des chances auprès du préfet de la Seine-Saint-Denis]. Elle était très soucieuse de toutes ces femmes en Seine-Saint-Denis qui, pour beaucoup, ne travaillent pas. Elles ont un rapport au temps qui n'est pas rythmé par un travail salarié, mais davantage par les horaires de l'école et les enfants pour certaines. Nous souhaitions créer un espace de solidarité entre elles et de reconnaissance sans stigmatiser la femme algérienne ou marocaine, mais plutôt la femme qui habite dans un quartier. Et comment ces femmes, même si elles ont des origines différentes, peuvent dialoguer entre elles.

CI – IMAGINE part d'un croisement de points de vue si je comprends bien : entre un territoire et les difficultés qu'il soulève et votre envie de travailler à partir de cette notion de soin. Pourquoi le soin ?

MM – Le soin est une notion qui m'habite depuis longtemps. J'ai toujours observé ce qui se faisait dans certains secteurs médicaux et com-

ment les personnes qui ont eu de grands traumatismes, quels qu'ils soient, étaient accompagnées. Dans ces cures, il y a bien sûr des psychothérapeutes, mais aussi des esthéticiennes, des coiffeuses et des maquilleuses qui y travaillent. Je me suis inspirée de cette façon dont la médecine aujourd'hui a intégré la capacité de soigner par des actions paramédicales.

Nous souhaitons créer un espace de solidarité entre femmes.

CI – Ce modèle vous inspirait-il en tant que directrice du CN D, en tant qu'artiste ou en tant que femme ?

MM – En tant que chorégraphe. Quand j'étais au CCN de Montpellier, avec l'association via voltaire [association basée à Montpellier qui soutient et accompagne des personnes très isolées et en grande difficulté sociale], on a mis en place pendant deux-trois ans des ateliers en direction de personnes malades ou malades sociales ou marginalisées. À l'époque, on était tout un

En tant qu'artiste, je n'ai jamais dissocié l'artistique du social.

collectif de personnes à travailler ces questions-là. C'était déjà il y a une quinzaine d'années. On avait établi un modèle où la frontière entre les ateliers de danse et les relations aux psychothérapeutes ou aux médecins était poreuse. Ce sont ces années d'expérience qui sont venues nourrir IMAGINE.

CI – Cette notion de *care* habite donc depuis longtemps, et ce, de manière souterraine, votre travail artistique.

MM – Oui, j'ai toujours été intéressée par cette question. J'ai toujours pensé que la danse pouvait apporter des outils sur la question du corps. Que les danseurs et danseuses avaient cette propension à aider au bien-être d'une société. Même si le soin n'apparaît pas directement dans mes pièces – et je ne suis pas non plus spécialiste du soin, comme la chorégraphe Julie Nioche par exemple, qui est aussi ostéopathe –, en tant qu'artiste, je n'ai jamais dissocié l'artistique du social. Il se trouve que j'ai vécu au Maroc pendant toute mon enfance, et j'ai beaucoup été confrontée aux questions d'immigration. J'ai vécu la période sida, qui était une période très impactante pour le monde de l'art, de la danse, où on avait beaucoup de malades autour de nous. J'avais beaucoup d'amis malades. On a vraiment commencé à s'engager sur ces questions très vite, et d'ailleurs un des premiers ateliers que l'on a fait à l'époque était avec des personnes atteintes du sida. Sida, cancer et addiction, j'ai toujours été préoccupée par ces questions parce qu'elles m'ont touchée personnellement.

CI – Pour venir creuser cette notion de soin dans IMAGINE : que comprenait-il ? Impliquait-il autant un programme artistique que des pratiques, comme les méthodes somatiques, par exemple ?

MM – Les deux. Je trouve intéressant de comprendre comment à travers une expérience pratique, on peut avoir une meilleure compréhension d'une expérience esthétique. Comment en comprenant dans son corps une pratique physique, en la vivant, on peut accéder à cette expérience qui peut être un spectacle, une forme artistique ou l'apprentissage d'un répertoire. Les deux pour moi sont liés, c'est ce qu'on faisait à via voltaire. Il ne s'agit pas d'être seulement dans un travail de soin mais d'apporter aussi cette dimension sensible sur l'accès aux œuvres. C'est pour ça d'ailleurs que les personnes référentes sont des artistes dans IMAGINE et non des personnes qui sont pédagogues de somatique. Quand le projet est arrivé, j'ai eu aussi envie de changer cette notion d'éducation artistique, qui me semblait très formatée à l'époque, dans des schémas, du « service rendu », du « one-shot », comme une vitrine pour le CN D... Je trouve beaucoup plus enrichissant de mener un travail sur du long terme, plus approfondi, qui permet de suivre les personnes avec lesquelles on tisse des liens.

Le monde du spectacle et celui de la santé ne sont pas si séparés.

CI – On dit le « *care* », le « soin », mais comment pourrait-on le définir ? Y aurait-il une définition différente qui appartiendrait d'un côté à l'art et de

l'autre à la vie ? Comment percevez-vous ce « soin » et ce « *care* » ?

MM – Je ne sais pas (*rires*). C'est beaucoup pour moi dans la manière de relier les choses. Le monde du spectacle et celui de la santé ne sont pas si séparés. Il suffit de regarder le travail de Lygia Clark que j'aime beaucoup et qui a résolu dans son œuvre la question du thérapeutique. Pour ma part, j'ai toujours gardé le thérapeutique dans les objets de rencontre et non dans les objets artistiques directement. La question des liens, de ne pas séparer les personnes d'un côté ou de l'autre, de se nourrir de différentes techniques, m'a toujours intéressée. Et puis mon mari est médecin et j'ai toujours été en discussion avec lui sur des problématiques de lien entre la médecine et l'art. Ce sont des choses qui m'intéressent beaucoup, parce que la médecine a longtemps été séparée de cette question du *care*. Souvent, on soigne les corps anatomiquement, mais il n'y a pas forcément une prise en compte de l'individu dans sa globalité. Or, la globalité d'un individu, c'est aussi tout son imaginaire. Je crois que le *care*, c'est aussi ça, c'est un travail sur l'imaginaire de la personne, même l'imaginaire de la maladie, l'imaginaire des difficultés, comment on peut travailler sur la représentation de l'imaginaire de son propre corps, même malade ou en difficulté, parce qu'il y a la maladie et la maladie sociale, la solitude, la pauvreté, le divorce, les situations familiales qui sont aussi parfois handicapantes dans une vie, comme phénomènes de marginalisation.

CI – Le soin, c'est aussi de ne pas non plus être limitée par le jugement des autres. Quel serait le premier soin qui nous permettrait d'être bien ?

MM – Ce qui permet d'être bien, c'est aussi une mise en mouvement physique du corps. Je crois que c'est très important de sortir de l'immobilité, c'est une vision à redécouvrir tous les jours. À un moment, je donnais des ateliers à Montpellier à des femmes maghrébines, notamment du sud du Maroc, et elles nous disaient qu'elles marchaient énormément quand elles revenaient pour les vacances dans le pays et de retour en France, elles étaient tout le temps confinées à la maison – et ce n'était pas en période de covid ! Elles perdaient complètement le rapport au corps, alors que là-bas, dans le désert, elles marchaient, faisaient des travaux physiques, allaient chercher de l'eau et retrouvaient une capacité d'être bien dans leur corps. Ce retour d'expérience m'avait beaucoup marquée.

CI – Sur le fait que le projet soit dédié aux femmes : était-ce lié au peu de visibilité des femmes sur le territoire de la Seine-Saint-Denis ?

MM – Le fait que Fadela Benrabia soit une femme n'est pas anodin. Et c'est quelqu'un qui, je crois, avait une vraie conscience des problématiques sur le terrain. Elle vivait au jour le jour des problématiques très complexes, que ce type de projets ne résout pas forcément, mais en tout cas, c'était assez évident que... on aurait pu trouver des hommes. Il n'y avait pas de propos particulièrement féministe. Aujourd'hui, je fais le constat que dans les cours ou les stages, la plupart du temps, ce sont des femmes qui viennent. Je me suis habituée à ce que ce soit surtout des femmes qui se bougent, ou alors de jeunes garçons, mais on atteint très peu le monde masculin dans la danse, encore moins qu'avant je trouve,

à part s'ils sont hip-hoper ou danseurs professionnels... Il y a quand même cette question qui est assez compliquée. Mais il faut le dire, ce sont souvent les femmes qui portent une certaine misère dans ces territoires et qui ont envie de s'en sortir. Je pense que ce sont elles qui sont les plus aptes à bouger, à vivre des expériences, à essayer.

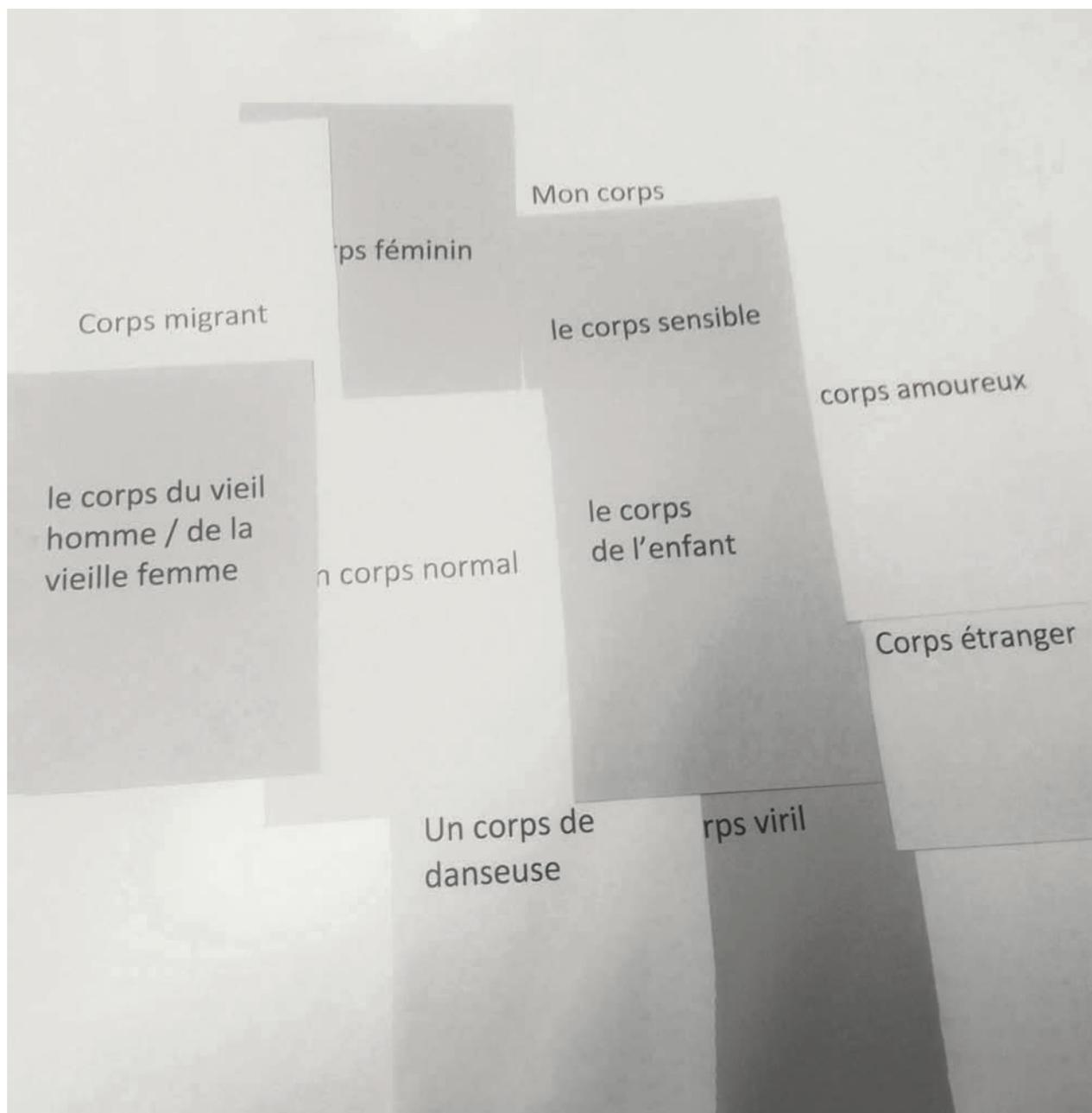
CI – Vous ne diriez pas qu'IMAGINE est un projet féministe dont le but premier serait d'émanciper le corps de la femme ?

On ne peut pas émanciper les personnes sans respecter ce qu'elles vivent.

MM – Le projet n'était pas revendiqué comme féministe. Je sais que certaines chorégraphes se penchent davantage sur ces questions, de mon côté, je crois qu'on ne peut pas placer les femmes de ces territoires dans une posture trop politique, sur des revendications trop directes, peut-être parce qu'elles ont d'autres urgences. Certainement IMAGINE révèle une prise de conscience des difficultés qu'elles ont, de leur statut de femme au foyer qui est quand même très complexe à vivre. De revendiquer un projet féministe, je pense que cela aurait été un peu mal vu aussi, parce que beaucoup de ces femmes sont d'origine maghrébine et n'ont peut-être pas encore besoin de se placer à cet endroit. On ne peut pas émanciper les personnes du jour au lendemain dans une espèce de bouleversement trop rapide, sans respecter ce qu'elles vivent, les valeurs dans lesquelles elles ont été éduquées, car cela peut faire des dégâts, je crois.

CI – L'intention du projet interroge les représentations du corps dans le but de se le réapproprier. C'est un projet qui souhaite l'émancipation et l'épanouissement, aussi bien physiques qu'intellectuels. On imagine qu'après le projet une femme a plus d'outils pour davantage agir avec son corps, oser prendre la parole, avoir plus de confiance en elle... Ce sont des valeurs féministes.

MM – Oui bien sûr, cela en fait partie, mais on ne pouvait pas le mettre en avant. Ce sont des choses qui se font au fur et à mesure du processus et dont les femmes prennent conscience petit à petit. On ne peut pas arriver avec une posture politique ou féministe qui pourrait être perçue comme surplombante. On ne se rend pas compte de la réalité de ce qu'elles vivent quand elles sont chez elles, ou quand elles retournent au pays où elles sont de nouveau remises à leur place de femme au foyer, il faut quand même faire attention à ça. Je pense qu'effectivement la prise de parole, la confiance en soi, cela fait partie du processus d'IMAGINE. Cette question de l'émancipation est assez ambiguë parce que, par exemple, certaines femmes maghrébines ont une place centrale dans la famille et ont déjà la place pour s'affirmer. Souvent, elles sont déjà beaucoup plus libres qu'on ne le croit.



**Trace d'un atelier autour du corps
mené par Isabelle Ginot le 05 décembre 2018 au sein d'IMAGINE #1 Pantin.**

Trouver sa respiration

Récit par Elaine Konopka

juin 2020

Praticienne psycho-corporelle et écrivaine, **Elaine Konopka** est intervenue plusieurs après-midis pendant les éditions **IMAGINE #2 et #3, à Aubervilliers** (La Commune) et à **Tremblay-en-France** (Théâtre Louis Aragon) en tant que praticienne de la Méthode Grinberg qui développe notamment par la respiration et le mouvement la conscience corporelle.

Pour moi, le soin n'est pas un luxe. Il ne s'agit pas seulement de se faire plaisir ou de s'offrir quelque chose de sympa de temps en temps. Soin signifie être capable de répondre à vos besoins, de prendre soin de vous d'une manière qui vous permette de mener une vie pleine et saine, et de vous adapter aux inévitables difficultés que la vie vous balance.

À la base du soin, il y a l'attention. Pour prendre soin de vous, vous devez être conscient de vous-même et de la réalité qui vous entoure. Dans l'idéal, nous étendons ce soin aux autres - on prend soin - mais pour ce faire, nous devons d'abord savoir comment prendre soin de nous-mêmes.

Ma formation de praticienne psycho-corporelle, mon travail de danseuse et de chorégraphe, et des années consacrées à la pratique du bouddhisme zen m'ont montré qu'un acte est central à l'attention et au soin : la respiration. La respiration est commune à tous les êtres humains, mais elle est très intime. Elle est avec nous depuis le moment où nous sommes nés jusqu'au moment où nous mourrons. Vous pouvez respirer sans en avoir conscience - le corps le gère très bien tout seul. Mais lorsque vous concentrez votre attention sur elle, vous pouvez consciemment transformer votre corps et votre réalité, et vous adapter à des situations difficiles - par exemple vous calmer lorsque vous êtes en panique, ou booster votre énergie lorsque vous êtes fatigué. Notre relation à notre respiration et les possibilités d'approfondir cette relation me fascinent. Au fil des ans, je me suis spécialisée dans le pouvoir de la respiration consciente, en travaillant avec des clients individuellement et dans des groupes et des ateliers, et c'est dans ce contexte que j'ai été invitée à participer à IMAGINE.

J'ai eu le plaisir de travailler avec deux groupes différents : à deux reprises avec le groupe de La Commune à Aubervilliers (automne 2018/hiver 2019), et à trois reprises avec les femmes de Tremblay au Théâtre Louis Aragon (automne 2019/hiver 2020).

J'espérais apporter au moins quatre choses à ces femmes.

Je voulais leur donner des exercices pratiques de respiration qu'elles pourraient utiliser dans leur vie quotidienne.

Je voulais les encourager à utiliser la respiration comme un moyen de faire attention à leur corps, d'être plus à l'aise dans ce corps et plus à l'aise avec elles-mêmes.

Je voulais qu'elles apprennent comment elles respirent habituellement - leurs schémas respiratoires - et qu'elles découvrent à quel point il peut être utile de rompre ces schémas.

Je voulais qu'elles « kiffent » la respiration consciente, qu'elles développent le réflexe d'être conscientes de leur respiration et le savoir-faire pour la modifier.

Les deux interventions ont débuté de manière similaire : l'exploration des espaces respiratoires du corps, les différentes façons dont nous pouvons respirer, et la façon dont la modification consciente

de la respiration affecte notre état physique et mental. Nous avons expérimenté des techniques de respiration qui offrent un effet calmant sur le système nerveux, puis des techniques conçues pour réveiller et augmenter l'énergie.

À **Aubervilliers**, après ma première visite, le groupe a abordé le sujet de la sexualité féminine, et plus particulièrement la nécessité de mieux connaître les organes génitaux et le système reproductif. Ainsi, dans notre deuxième atelier, la respiration et le mouvement se sont concentrés sur la région pelvienne, une zone souvent interdite, ignorée, éloignée. Nous avons commencé lentement, nous avons trouvé notre plancher pelvien et nous avons pris l'ascenseur du souffle pour y descendre et remonter. À la fin de la journée - le souvenir me fait encore sourire -, nous faisons la « danse du vagin », en nous déplaçant avec le souffle et la conscience totale de cet espace central.

À **Tremblay**, nous avons également visité le bas du corps, mais avec un accent plus large sur l'élément Terre, en utilisant le souffle pour accéder aux qualités de stabilité et de solidité, d'enracinement et d'endurance. Une fois que les participantes ont eu suffisamment d'exercices de respiration dans leur boîte à outils, nous avons passé une merveilleuse séance à nous entraîner à les utiliser pour répondre aux besoins quotidiens : stress, fatigue, impatience, douleurs physiques. J'ai été ravie de voir que les femmes étaient devenues des « pharmaciennes de la respiration », capables de choisir une technique pour répondre à une difficulté particulière. Plus tard, nous nous sommes déplacées lentement, attentivement, comme des grues, pour cultiver le silence. Et nous avons rugi comme des lions, pour le courage et le dévouement (et un bon rire).

Deux choses m'ont impressionnée chez toutes ces femmes. D'abord, l'intensité, la concentration et l'honnêteté avec lesquelles elles se sont impliquées dans les exercices. Qu'elles soient fatiguées ou qu'elles digèrent (nous avons toujours travaillé ensemble juste après le déjeuner), qu'elles « aiment » les exercices ou non, elles les ont pratiqués ouvertement et pleinement - et ont ensuite donné leurs réactions franches. Il y avait une dynamique qui ressemblait moins à de l'enseignement qu'à du partage - mettre quelque chose en avant et laisser les autres l'absorber et se l'approprier. Ce qui, je suppose, est l'apprentissage dans son meilleur et plus vrai sens.

La deuxième chose que j'ai aimée dans ces groupes, c'est la rapidité et la facilité avec lesquelles ils sont devenus cohérents. Lorsque je les ai rencontrées pour la première fois, les femmes semblaient déjà se connaître depuis longtemps ; lorsque je suis revenue plus tard, elles étaient comme une famille. Il y avait des rires faciles, parfois des désaccords, toujours de la franchise, et un véritable souci de l'autre. Cette volonté d'échanger, d'expérimenter et de créer ensemble doit être un trait de caractère du genre de femme qui accepte une invitation comme IMAGINE. Je pense aussi que c'est un des fruits de la façon dont le projet a été conçu : l'évolution du groupe s'est faite sur une période assez longue, par rapport à un atelier typique où les gens se réunissent pendant une heure, une journée ou un week-end. Le programme d'IMAGINE a permis de constituer des couches au fil des mois, des fils tissés ensemble dans un tissu de relations qui était palpable à mon retour après ma première visite.

La covid 19 nous a enlevé la possibilité de nous réunir toutes ensemble pour la clôture et la célébration comme prévu. Mais j'ai vu une vidéo du « Yes We Dance » des femmes de Tremblay, et voilà qu'il y a eu la Respiration du Lion, féroce mais amusante. Ce fut un honneur pour moi de travailler avec toutes ces femmes, et je leur souhaite une longue vie, pleine de souffle, et de rugissement.

Faire un rêve éveillé

Récit-patchwork par les femmes d'IMAGINE #2

août 2019

Texte composé uniquement à partir des voix des femmes d'IMAGINE #2, issues de la retranscription de différentes traces sonores produites dans chaque ville.

On apprenait à respirer. Comment on fait attention à comment on marche ? Je voudrais continuer, même à la maison. Le corps entier est secoué, bougé. Je crois que tous les muscles se travaillent, moi-même je sens la souplesse. Allons doucement. Dans la vie, toi tu n'as rien. On peut faire notre vie doucement. Tinaniho, oo, tinaniho. Tinaniho, oo, tinaniho.

J'avais l'impression de dormir et être dans un rêve avec plein de sensations différentes. C'était hyper agréable un peu comme si on redevenait une sorte de bébé et on a aucun contrôle dessus et c'était bien. Cette fois-ci j'ai écouté la musique de mon corps... avec le son qu'on n'a jamais fait comme ça, et cette musique, c'est super bon ! Et notre corps, il chante aussi. J'en avais besoin. Un corps un peu encaissé, en cage, dont je n'arrive pas toujours à sortir mais déjà je parle, j'ai parlé avec des gens. Dans ma vie, quelqu'un qui me masse à 3 ou à 4, c'est la première fois. Et je me sens bien. Et je vous remercie, toutes celles qui m'ont massée. C'est parfait. C'est comme si je n'existais pas. Je suis tranquille, loin des problèmes, loin des tristesses, loin de tout. J'aimerais bien rester comme ça tout le temps. Je reste comme ça, je bouge plus. C'est ça que je veux. Je suis fière de moi, cela faisait longtemps que j'avais besoin d'une fugue. Et voilà c'est ma fugue. Faire un rêve éveillé.

Si j'ai bien compris, il laissait faire une araignée, ensuite, il l'enlevait ; puis il en a mis une autre et elle a fait autre chose. Une hybridation entre plusieurs araignées. Un peu comme ici. On est mises ensemble, on est toutes différentes. Cela se regroupe. Par petits morceaux, on va se connaître un peu, ou pas du tout. Ce que l'on va construire nous-mêmes après. C'est un peu le milieu que l'on va créer sans se connaître. Elles vont produire quelque chose qui va servir peut-être à quelque chose.

Nous on est les araignées. On est les araignées, on est des espèces – des cultures différentes. Cela s'entremêle ici aussi un peu comme ça. Dans tous les sens du terme, c'est plus créatif, via la danse, via les rencontres, les ateliers. C'est pas seulement la créativité, c'est plus global et on peut apprendre les unes des autres. Je suis ravie de m'être autorisée de fuguer et d'être avec vous et d'être ici.

Ce que tu voudrais partager à l'extérieur ? Se lâcher dans la bienveillance, la bouteille oui !

Déesse du bassin ! « Où se trouve ma force dans mon corps ? »

Danser pour son os du fémur, danser la célébration du clitoris. J'apprends des choses maintenant sur mon appareil génital. À l'intérieur, le clitoris cela fait comme deux grandes ailes. C'est pour s'envoler. C'est pour aller au 7^e ciel. Il y en a toujours que 7 ? Femmes, ce soir vous prenez un miroir. Rencontrons-nous, reconnaissons-nous et faisons naître un autre monde. Parole, c'est des temps qu'on a toutes, dans tous les IMAGINE, dans les quatre villes, chacune, on invente, qu'on puisse aussi construire un récit et une histoire de cet IMAGINE à partir de tout ce qu'on a ressenti, traversé, fait...

J'ai demandé en Algérie, à ces femmes-là [...], des femmes qui chantent, mais ce n'est pas des chanteuses, c'est des femmes qui disent, elles parlent et donc elles vont commencer à parler pour faire parler aussi toutes les femmes, pour faciliter la parole en fait. C'est une femme qui facilite la parole entre les femmes. Et il y a un jeu de solidarité pour les premières voix, c'est-à-dire comme l'idée c'est de jamais avoir de silence, de maintenir le son en vie, on doit toutes être solidaires de ça, c'est-à-dire qu'elle ne doit pas atteindre son dernier souffle, on doit la rejoindre avant son dernier souffle pour pouvoir créer un relais. Ça va ?

Récit d'un parcours au sein d'IMAGINE #1 : le premier module – Tremblay-en-France

par *Violeta Salvatierra*

janvier 2018, assemblage extraits juin 2020'

Quand **Violeta Salvatierra** arrive au **Théâtre Louis Aragon**, à **Tremblay-en-France**, c'est la première fois qu'elle participe et assiste aux ateliers d'**IMAGINE #1**. Le groupe se rencontre petit à petit dans des pratiques menées par la chorégraphe Raphaëlle Delaunay qui travaille à partir de la pièce *Kontakthof* (1978) de Pina Bausch. Les médiatrices qui accueillent le groupe sont Anne Muffang et Émilie Desilvestri. Le récit et la présence de Violeta Salvatierra sont liés à la demande faite par le CN D au laboratoire de recherche « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8 d'accompagner de manière réflexive la première édition d'IMAGINE.

C'est au Théâtre Louis Aragon que le premier module d'IMAGINE s'inaugure pour moi. Je participe au premier jour, puis à deux autres encore, le vendredi de la première semaine et le dernier jeudi, deux semaines plus tard. À travers ces trois journées relativement espacées pour moi, l'évolution du groupe, des relations qui s'y tissent et des choix qui semblent privilégiés dans les pratiques m'apparaissent avec un certain relief.

Le premier jour, Émilie et Anne [...] nous accueillent dans le hall d'entrée avec du café, du thé, et une attention bienveillante. Nous ne sommes pas nombreuses au tout début (et le groupe restera en fait petit, entre six et huit participantes, les jours où je suis présente).

Le premier atelier commence au studio en sous-sol, où un grand miroir recouvre l'un des murs - il restera découvert et deviendra souvent un outil pour les pratiques proposées. Le thème des « présentations » (mot utilisé par Raphaëlle) revient sur plusieurs propositions dans la matinée. Dans la suite d'un premier jeu à l'aide d'une balle, on le retrouve dans une exploration autour d'un regard frontal, où chacune parcourt lentement de l'intérieur le cercle des participantes, les regardant dans les yeux une par une, en silence. Raphaëlle fait une démonstration d'abord, tout en évoquant les dimensions à explorer dans l'expérience, et notamment l'aspect émotionnel (« des larmes ou des rires peuvent venir ») ; il s'agit aussi de prêter attention à la distance à laquelle on se place en relation à la personne qu'on regarde et d'observer si ce qui oriente mon regard, ce sont les contours de la personne dans l'espace qui l'entoure, ou la personne isolée, son visage. Cette manière de rencontrer l'autre, mais aussi soi-même, par le visuel, reviendra régulièrement durant le module. Le regard est mobilisé sous différents angles au cours des ateliers : avec ou sans le support du miroir ; à deux et sous le regard de Raphaëlle et de tout le groupe... Il est peut-être aussi d'autant plus présent que nous pratiquons presque toujours en grand groupe, avec des passages une par une ou binôme après binôme, dont le reste des participantes est témoin.

C'est après ces « tours de regards », où je regarde tout en étant regardée par toutes les autres, que le cercle se resserre et qu'on se donne les mains. S'ensuivent une série de pratiques, mettant en jeu la négociation des appuis dans des déséquilibres légers et des chutes partielles : en groupe, puis par binômes, on se réceptionne et on se repousse des mains, à l'aide du mur. La précarité relative des plus âgées face à ces défis techniques devient plus évidente lors de la dernière proposition de Raphaëlle : il s'agit d'aller vers l'une des participantes, d'abord assise sur le sol, et de l'inviter par la main à se relever, marcher et à se rallonger ensuite au sol tout en gardant un rapport de poids/contrepois (par la prise des mains). Cette première proposition se modifie ensuite, à la recherche d'une adaptation accessible pour chacune, jusqu'à une relative simplification, remplaçant le sol par une chaise. Raphaëlle prend le temps de faire cette recherche avec nous, en nous invitant (moi y comprise) à y contribuer. Elle prend soin de valoriser, entre autres, les explorations de N. et D., qui se délivrent de cette contrainte et inventent une manière de colorer le geste avec les moyens qui leur sont disponibles.

Cette dimension de la pratique, abordant spécifiquement des jeux gravitaires et d'interaction pondérale relativement exigeants, ne sera presque plus présente lors des ateliers suivants auxquels j'assiste. En revanche, d'autres enjeux gestuels et expressifs, en lien avec l'œuvre de Pina Bausch sur laquelle Raphaëlle s'appuie (*Kontakthof*), sont proposés aussi dès cette première matinée, et continueront d'être travaillés par la suite. D'une part, la proposition de « se mettre dans une position inconfortable » et d'en parler, face à Raphaëlle et au groupe, amène à explorer une parole théâtrale, avec plus ou moins d'humour, et une adresse à un public imaginaire, qu'on reprendra plus tard à travers d'autres « mises en situation ». D'autre part, la transmission de la première séquence de *Kontakthof*, dansée par Raphaëlle devant le miroir avec l'appui de la musique, sera également suivie d'autres courtes séquences à apprendre et à danser en groupe. Elle met en jeu, cette fois-ci, la mémorisation du geste par imprégnation et le rapport à la musicalité - ce qui n'est pas sans difficulté pour certaines, pour qui Raphaëlle propose des explorations du rythme en battant des mains ou en marchant. Elle engage aussi à une nécessaire plasticité des attitudes : c'est la « détermination » avec laquelle on marche vers le miroir/public (il s'agit là aussi, elle le rappelle, des « présentations de soi ») qui importe, plus que la précision cinétique des gestes à enchaîner. La pièce à ce moment-là sert de prétexte à travailler un enjeu de fond sur lequel Raphaëlle reviendra à plusieurs reprises : travailler à une attitude et un regard sur soi plus valorisants, et susceptibles de soutenir un certain pouvoir d'agir.

Lors de l'atelier Feldenkrais de Nathalie Hervé, le premier après-midi, d'autres voies d'accès à un plus grand potentiel d'action sont proposées. Après sa présentation de la méthode, avec des conseils explicites sur la manière de prendre la séance (d'abord en fonction de soi et avec la liberté de prendre des pauses ou de ne pas faire, à tout moment), l'atelier se déroule dans cette configuration, récurrente dans la pratique de Prise de Conscience par le Mouvement, où l'on est conduite à réduire l'activité anti-gravitaire en profitant du support du sol sur une large surface du corps. En ayant fait un premier « scanning » pendant la marche au préalable, Nathalie nous invite à engager une attention sensible et non jugeante dans l'observation des contacts avec le sol au repos, puis dans la mise en mouvement douce et lente de la région du bassin et de la tête, à partir d'une partition assez simple. Pour cette proposition, D. accepte de se faire accompagner par Nathalie et par moi-même dans une descente vers la position allongée sur le dos au sol, qu'elle n'avait pas expérimentée depuis des années, et dont elle se relève émerveillée.

Les retours à la fin de cette première journée sont déjà chargés d'émotion : T. parle d'une expérience d'ouverture et de « purification » (« tout s'est ouvert... tout est lumineux ») ; E. évoque une douleur qui est partie pendant l'atelier avec Nathalie ; D. dit qu'elle « ne pensait pas aller aussi loin », « depuis ce matin, je ne pensais pas que je pourrais en faire autant » ; et H. dit s'être rendu compte que « mon corps, je l'ai trahi, je l'ai délaissé. Et il me le rappelle en faisant mal, ici ou là. Il demande à ce qu'on prenne soin de lui... de moi ».

Les ateliers de Raphaëlle, par la suite, continuent d'explorer des « prétextes » au mouvement et à l'adresse à l'autre, tout en recherchant des situations plus accessibles pour la majorité. En position assise sur une chaise, « dessiner ou écrire dans l'espace », avec différentes parties du corps, semble faciliter l'inventivité kinesthésique chez chacune.

D'autres « scènes » inspirées de *Kontakhof* enrichissent la matière des ateliers, sur des modes d'improvisation plutôt théâtrale, ou avec des dispositifs de composition collective, où les gestes du métier et familiers de chacune sont aussi sollicités, dans une des improvisations.

Globalement, je perçois petit à petit plus de confiance et de proximité entre les participantes et avec Raphaëlle. Pendant un temps d'automassage des pieds dans l'atelier, A. prend l'initiative d'aller masser le pied de Raphaëlle et partage ainsi son savoir-faire avec le groupe ; d'autres aussi, comme T. qui apporte des idées de lettres à dessiner avec la cage thoracique, alimentent spontanément une dimension coopérative dans la construction de l'atelier. Cela est palpable également pendant les temps de déjeuner, où les thèmes de discussion deviennent peu à peu plus intimes.

La dernière semaine, une certaine fatigue marque l'ambiance. Beaucoup sont malades, dont Raphaëlle, qui vient tout de même ce dernier jeudi où je suis présente. Mon parcours avec elles s'achève avec la visite au musée de l'Homme de l'exposition *Nous et les autres*, sur l'initiative de Raphaëlle. C'est l'occasion d'échanges informels avec certaines, dont une nouvelle participante qui ne maîtrise pas la langue française, et avec qui nous faisons une bonne partie de la visite, dans un petit groupe spontané à trois avec E. Une parole du vécu de femmes racisées dans le groupe trouve un espace à ce moment-là. E. me dit au début de l'exposition : « On ne choisit pas la couleur avec laquelle on naît. Ça nous tombe dessus. » La confrontation aux images sur l'histoire de l'esclavagisme soulève aussi des discussions entre nous sur la liberté relative des personnes noires aujourd'hui en France, en comparaison avec ce contexte : « Nous, au moins, on a la chance d'être libres » ; mais aussi, « ce sera toujours compliqué. Il y aura toujours un groupe de gens qui ne voudront pas de nous, qui voudront rester à part ».

Nous nous dispersons assez rapidement à la fin de l'exposition. J'aurai des échos par la suite du temps de « bilan », riche, du lendemain, auquel je n'ai pas la possibilité de participer.



**Sortie des participantes d'IMAGINE #1 Tremblay-en-France
au Musée de l'homme le 30 novembre 2018**

Comment prendre soin de soi ?

avril 2018

Cette question a été posée lors des **rencontres finales d'IMAGINE #1** en avril 2018. Un bilan du projet, sous forme de « world café », a été proposé à l'ensemble des participantes et intervenantes. Les tables pour discuter sont installées, des feutres pour écrire mis à disposition : les réponses s'élaborent et se complètent.

Prendre soin de soi autant que de sa maison
Avoir de l'estime de soi, c'est prendre soin de soi
Prendre soin de soi en écoutant son corps
Être en mouvement, c'est prendre soin de soi
Se respecter, s'accepter tel qu'on est
Même quand on est seule, il faut penser à soi !
Rituel, s'imposer des actions bonnes pour soi
Un bon bain de bougies autour
Continuer de bouger
Être positive, ne pas se laisser aller
Venir fouiller au CN D
Savoir partager, échanger
Bien se nourrir
Être heureuse
En dansant, en faisant d'autres ateliers
Bouger avec son corps
Écrire
Attention au miroir
Prendre soin de soi-même pour pouvoir mieux apprécier l'autre, et pouvoir échanger
Laisser ses problèmes de côté
Prendre du bon temps, se détendre
Savoir se découvrir
Des rituels, un fil qui continue, j'ai enlevé le point à la fin de la phrase
Prendre le mal et en faire du bien, laisser les idées noires
Prendre le temps
Prendre soin de nous, se lâcher
Se mettre toute nue devant et entre femmes
La liberté, ne pas se mettre de barrière
Le respect de l'autre
Se laver
La rencontre du groupe, pas de comparaison, pas de jugement
Apprendre à se maquiller sans miroir, sans balance
Les miroirs, voir les beaux côtés
Écouter notre, s'écouter, s'accepter soi-même
Il y avait un sens
Après IMAGINE, continuer

Journal de bord 1

par Alice Mançon
novembre 2018

À l'**Espace 1789**, c'est **Alice Mançon**, en service civique dans la structure, qui a entièrement en charge du projet **IMAGINE #1**. La chorégraphe invitée est Johanna Faye, artiste en résidence. Les intervenantes des après-midis mentionnés sont Doria Belanger, danseuse et vidéaste, qui a été invitée à venir exposer son projet *Donnez-moi une minute*, et Corinne Labyllle, socio-esthéticienne.

module 1 jour 1, 27 novembre 2018

1^{re} journée de rencontre entre femmes. 1^{er} temps d'échanges très décomplexés avec Johanna. Certaines participantes se livrent sur leur parcours, d'autres sur leur quotidien, mais aussi sur leurs motivations, leurs appréhensions, leurs attentes. Beaucoup de bienveillance et d'écoute sur ce temps. Atelier danse avec prise de conscience de son corps. Exercices autour de la respiration, de la marche et de la place qu'on occupe dans l'espace. Grande place donnée à l'imaginaire. Les exercices s'enchaînent, et sans même que nous nous en rendions compte, nous dansons toutes (écho à la peur du « je ne sais pas danser » beaucoup entendue lors des échanges). Cette prise de conscience de son corps passe aussi par le bien qu'on lui fait/qu'on se fait : on se masse, on se touche...

1^{er} repas chaleureux, riche en échanges. Parole libérée qui, pour certaines, fait suite aux émotions dégagees ce matin. On se découvre un peu plus, on parle de soi, mais aussi du projet, de l'atelier du matin, certaines participantes confient avoir trouvé le rythme soutenu. Le temps du repas s'étire, Doria rencontre le groupe autour du café...

Visite et échanges autour de l'exposition *Donnez-moi une minute* de Doria Belanger. Curiosité de la démarche qui suscite beaucoup d'interrogations sur la danse et son histoire. Réponses à deux voix données par Johanna et Doria. Plusieurs participantes s'interrogent sur leurs références et les confrontent à celles des autres, on discute à la fois de Chris Brown et de Pina Bausch.

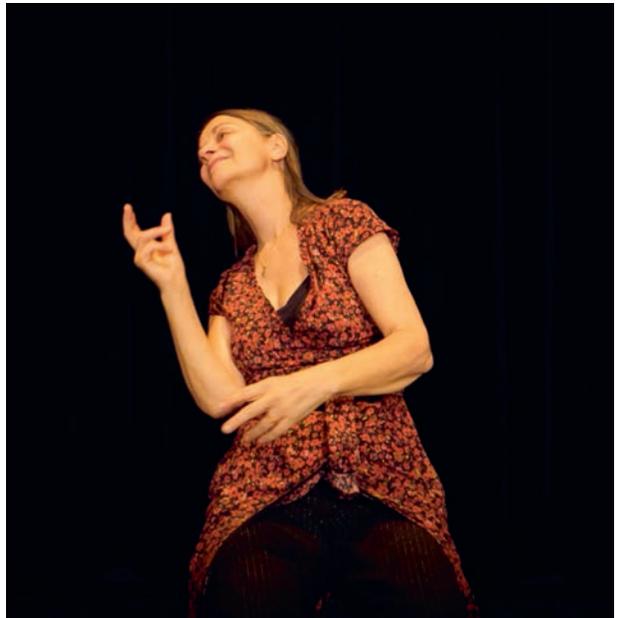
module 1 jour 2, 28 novembre 2018

Moment d'échanges sur la journée de la veille tout en se touchant. Mots forts sur le groupe et les rencontres. Beaucoup d'entre elles ont parlé de leur journée à leurs proches en rentrant. Également entendu « quand je suis ici, je ne suis plus une épouse, ou une maman, je suis juste une femme ». On revient sur les difficultés de la veille : on discute de l'importance de s'écouter, mais aussi du bien-être généré par le dépassement de soi.

Reprise des exercices de la veille et deuxième partie de la matinée dédiée au toucher. On se touche soi, on se touche en miroir avec une autre, puis on touche l'autre. La démarche et l'intention sont très différentes. Beaucoup d'émotion et d'engagement pour certains binômes. On se fait du bien, mais on laisse l'autre nous faire du bien aussi.

Temps de repas où beaucoup ont changé de voisines. Les rencontres suivent leur cours. Certains téléphones sont très présents...

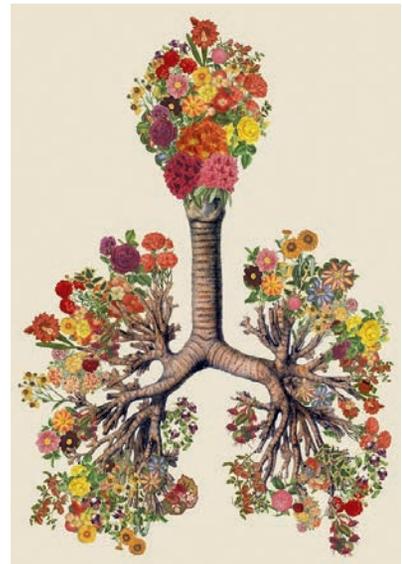
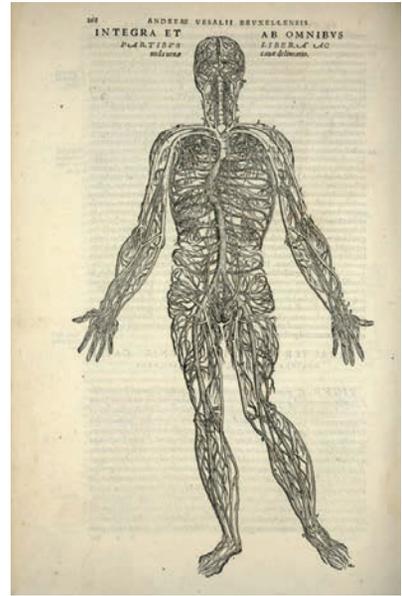
En loges pour l'atelier de socio-esthétisme. Échanges nourris et très spontanés avec Corinne. Rencontre bavarde mais joyeuse. Beaucoup de rires. Entre deux soins, chacune y va de sa recette, de son astuce et de ses petits secrets pour prendre soin de soi. En filigrane, interrogation sur le temps qu'on nous donne/qu'on se donne pour prendre soin de soi.



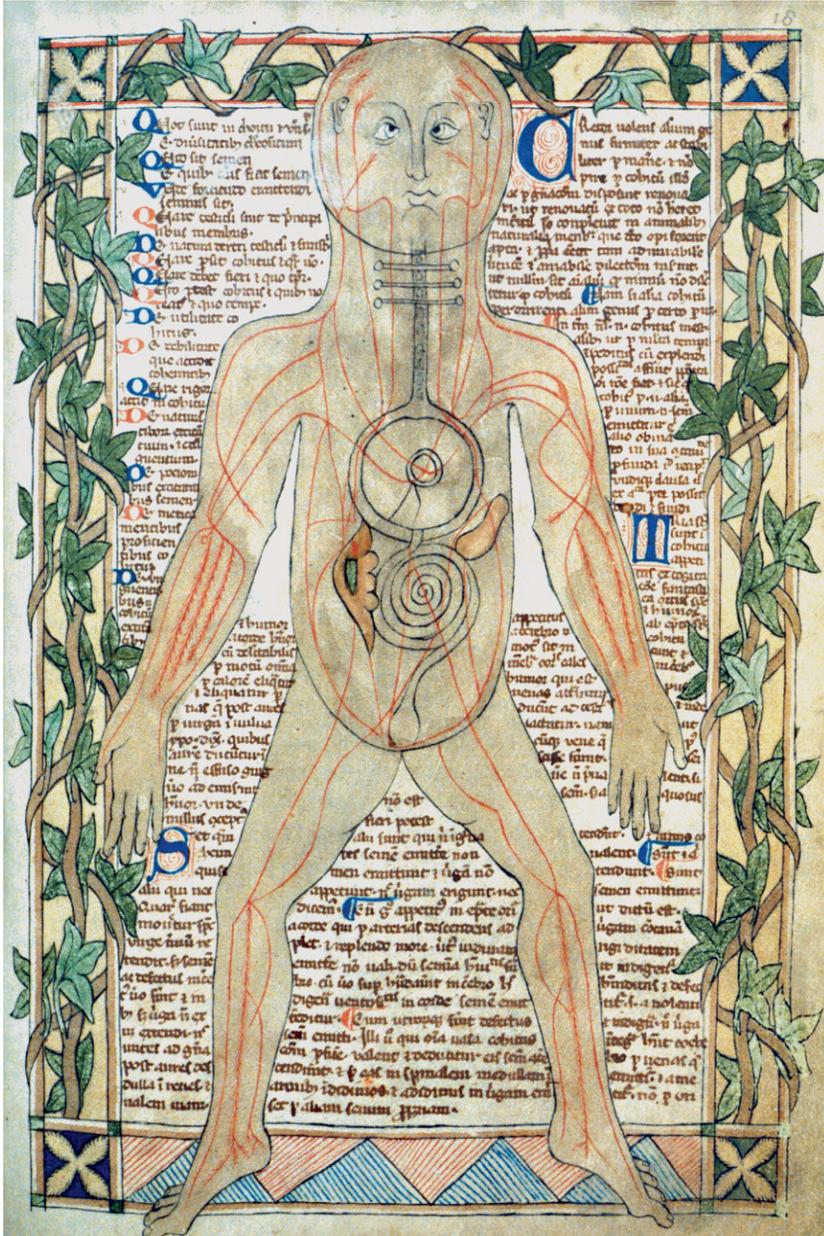
**Lors de la première semaine d'IMAGINE #1 à Saint-Ouen,
les participantes ont rencontré Doria Belanger, danseuse, chorégraphe et vidéaste
alors en résidence à l'Espace 1789.
Certaines se sont prêtées au jeu d'un portrait dansé dont sont issues les images.**

Photos © Doria Belanger



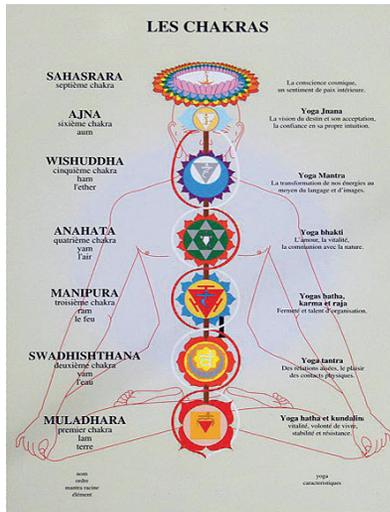


Collage © Bedelgeuse



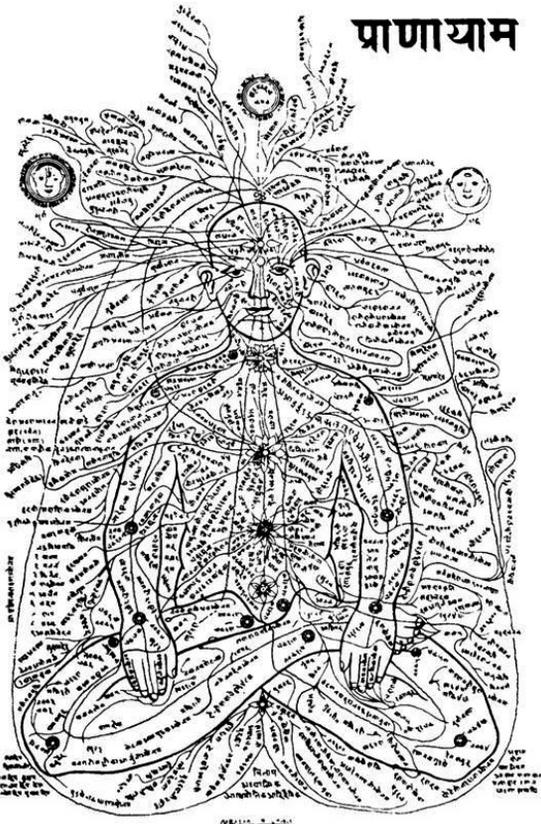
Anonymous, *Medical Miscellany*, 1292 © DR

L'Homme zodiaque, Iran, XVIII-XIX^e siècles, encre et couleur à l'eau sur papier, 31,3 × 21,2 cm, Londres, Wellcome Library © The Trustees of the Wellcome Trust



Les chakras © DR

Les nadis du corps énergétique © DR



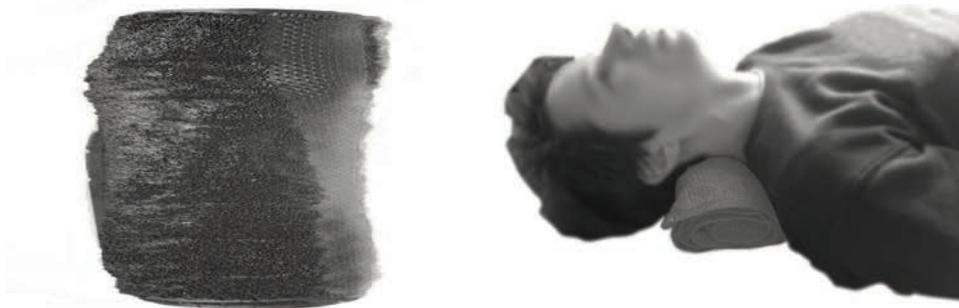
Artiste inconnu, *Kinrai ryūkō kabuki uwasa Kenbutsu no hara* [Internal bodily functions dramatized by popular kabuki actors], fin XIX^e siècle © Courtesy of UC San Francisco

Supports à de nombreux ateliers au sein d'IMAGINE, les dessins d'anatomie ont fait l'objet de discussions, de questionnements, d'outils de compréhension et parfois d'inventions.



Sous la nuque

Détendre la nuque



Allongée

Placer la serviette sous la nuque, à partir la base du cou (près des épaules) et jusqu'au crâne. La tête DOIT ETRE POSEE AU SOL, l'espace sous le cou est rempli par la serviette et la nuque est déposée sur la serviette, très légèrement « cambrée » (dans la mesure du confort).

Contre-indication :

Si toute douleur désagréable apparaît, ne pas poursuivre

Matériel :

1 petite serviette roulée pas trop épaisse et assez large (comme un petit coussin)

DEPOSER LA NUQUE DANS LA SERVIETTE ET AUTORISER LA TÊTE À S'ADAPTER (LE MENTON PEUT ALLER VERS LE PLAFOND) POUR QUE LE COU SE DÉTENTE ET SE DÉPLOIE A L'ARRIÈRE COMME À L'AVANT. RESPIRER.

RESTER LE TEMPS NÉCESSAIRE À LA DÉTENTE

○ Pour le dos

Detendre le dos en général

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Placer les rouleaux sous les talons de la colonne vertébrale et les épaules en bas, parties plates, à plat. Si un rouleau est placé sous le talon, utiliser un autre sous le coude.

Méthode
 - Déposer votre poids du dos sur la serviette, respirer, laisser écouler et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

2

○ Pour le dos

Detendre la nuque et les épaules

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Placer les rouleaux croisés, les bras étendus de façon à ce que l'un ou l'autre des épaules repose sur un rouleau. Abandonner la serviette au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

Méthode
 - Déposer le poids de la colonne vertébrale sur les serviettes, respirer et laisser écouler. En lâchant les bras, laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement.

4

○ Sous la nuque

Detendre la nuque

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Placer le rouleau sous la nuque, à partir de la base du cou jusqu'à ce que le cou repose sur le rouleau. Laisser écouler et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

Méthode
 - Déposer la nuque sur la serviette et laisser écouler. En lâchant les bras, laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement.

3

○ Pour le bas du dos

Detendre le bas du dos

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Placer les rouleaux sous les talons de la base du dos (sacrum), le second au milieu de la base du dos (lombaire). Déposer les pieds sur le rouleau et laisser écouler. En lâchant les pieds, laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement.

Méthode
 - Déposer les pieds sur le rouleau et laisser écouler. En lâchant les pieds, laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement.

6

○ Pour les épaules

Soulager les douleurs et inflammations

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Assise
 Placer le rouleau dans le creux d'une épaule.

Méthode
 - Assise le dos droit, laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

7

○ Pour les genoux

Soulager les douleurs articulaires

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Assise
 Placer le rouleau sous le creux du genou, le pied sur le rouleau plus à l'avant.

Méthode
 - Assise le bas de jambes redressées sur le rouleau et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

8

○ Pour les jambes

Soulager les jambes lourdes, l'œdème

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Sur le dos, les jambes tendues en l'air pendant 10 secondes.

Méthode
 - Placer le rouleau sous les talons de la base du dos (sacrum), le second au milieu de la base du dos (lombaire). Déposer les pieds sur le rouleau et laisser écouler. En lâchant les pieds, laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement. Laisser la nuque se relever doucement.

10

○ Pour la mâchoire

Detendre et soulager les douleurs

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Allongée
 Sur le côté, utiliser le bas de la main pour abaisser le menton vers le coude pendant 10 secondes.

Méthode
 - Assise le dos droit, laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

11

○ Pour le dos

L'assise

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Assise
 Placer le rouleau dans le creux de la taille entre le dos et le sol.

Méthode
 - Assise le bas de jambes redressées sur le rouleau et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

11

○ Pour les jambes

Travailler son équilibre et la stabilité des chevilles

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Debout
 Placer un rouleau sous les parties en contact avec le sol et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

Méthode
 - Assise le bas de jambes redressées sur le rouleau et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

13

○ Pour les jambes

Travailler l'axe de jambes pour soulager genoux et hanches

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Debout
 Déplacer les pieds face parallèles avec les lignes verticales de la cheville alignés au sol.

Méthode
 - Assise le bas de jambes redressées sur le rouleau et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

14

○ Pour les jambes

Travailler l'axe de jambes pour soulager genoux et hanches

Contre-indications
 - En cas de fracture
 - En cas de douleurs aiguës ou de traumatisme récent de la colonne vertébrale

Debout
 Placer le rouleau entre les jambes.

Méthode
 - Assise le bas de jambes redressées sur le rouleau et laisser écouler le poids dans la serviette, respirer dans la serviette, déposer les jambes sur le rouleau et abandonner la serviette à l'autorité. L'abandonner au fur et à mesure, éventuellement temps nécessaires pour la serviette totalement redressée.

15

Élaboré au printemps 2020 pendant le confinement par Marine Combrade, danseuse et spécialiste de l'AFCMD, et Mélanie Perrier, chorégraphe d'IMAGINE #3 Bondy, ce kit est pensé comme un outil à mobiliser par les participantes d'IMAGINE en toute autonomie. (extrait)

La bienveillance permet de s'autoriser à dire

Récit par Marie-Line Dubois, participante IMAGINE #2 et #3 Tremblay-en-France

De : Marie-Line Dubois

Date : mars 2020

Objet : IMAGINE

Imagine #2

C'est un projet commun autour de la danse, guidé par la chorégraphe Sandrine Lescourant qui m'a poussé à participer à ce projet.

Lors des premières séances, je suis sur le réserve, on bouge, on se regarde, on peine à livrer nos impressions.

Puis, très vite, la bienveillance qui règne dans cet atelier permet de s'autoriser à dire, à ressentir, à se laisser aller à danser, seule ou avec les autres femmes qui partagent la même envie de se sentir bien.

Chaque matinée nous nous retrouvons avec plaisir dans ce cocon qui est le nôtre, celui des femmes d' Imagine II.

Les interventions riches et variées des après midi nous permettent d'échanger et nous questionnent sur notre place de femme dans la société.

Ces mois de pratique m'ont donné l'impression de vivre un moment privilégié au sein d'une famille éphémère composée de femmes très différentes et pourtant si semblables.

Imagine #3

J'ai voulu réitérer ma participation au projet IMAGINE III parce que l'accent était mis cette fois sur la musique. J' avais également envie de découvrir Clarisse Chanel et sa pratique artistique.

J'y ai découvert une écoute musicale et corporelle très intéressante.

Une façon nouvelle d'écouter la musique avec nos petits rituels.

D'abord j'en fais une analyse technique : j'identifie les instruments, les voix, le rythme etc. ..

À la deuxième écoute, je me laisse aller à rêver, imaginer, ressentir.

Enfin à la troisième écoute, mon corps s'exprime.

Ces différents niveaux de lecture, je les ai retrouvés dans mon corps à travers nos séances de massage, de respiration, de danse.

D'abord J'écoute mon corps : comment est-il aujourd'hui, comment je le ressens?

Puis je prends conscience de ma posture, de ce qu'elle en dit : ai-je les dents serrées, les épaules relâchées, suis-je droite, etc....

Enfin à la troisième écoute, je prends conscience de l'air qui circule. Comment est-ce que je respire par le ventre, les clavicules ou le thorax ?

INCROYABLE ! Je me rends compte que ma respiration est absente de mes ressentis.

C'est une découverte.

Depuis j'ai pris l'habitude d'observer ma respiration et de l'adapter dans ma vie de tous les jours.

Encore une fois, l'atelier IMAGINE est un lieu sécurisé où chacune d'entre nous peut être elle-même sans peur d'être jugée . C'est un lieu d'échange entre femme, un moment de bienveillance où l'on prend soin de soi.

J'aimerais continuer cette aventure. Sous quelle forme ? Je ne sais pas ! peut être avec une approche plastique (peinture, dessin, modelage, photographie ect....)

Comment j'ai rencontré les autres

Récit par Renée Duluc, participante IMAGINE #2 Aubervilliers

De : Renée Duluc
Date : juin 2020
Objet : IMAGINE #2

C'est en février 2018 que j'ai découvert dans la salle d'attente de mon dentiste un prospectus annonçant la tenue quelques jours plus tard d'un stage de danse destiné aux femmes.

Alors âgée de 88 ans, je ne parvenais pas à retrouver mon tonus d'avant. C'est vrai qu'en prenant de l'âge, je souffre de plus en plus de dépression saisonnière pendant l'hiver. Je pense que c'est dû au manque de lumière et probablement d'oxygène, parce qu'en hiver, je n'ai pas envie de sortir. Ce mal être m'inquiétait. L'idée m'est donc venue de me joindre à ce groupe « IMAGINE » pour tenter de dérouiller mes articulations et en même temps... ma pauvre tête.

À ma grande surprise compte tenu de mon âge, Émilie a bien voulu que je me joigne à ce groupe. Dès la première séance, j'ai été séduite et surprise par l'accueil des chorégraphes et l'accord passé avec Emilie que je ferai « ce que je pourrais ». Et à ma grande surprise encore, j'ai ressenti de la part de toutes les participantes, dont la moyenne d'âge était entre trente et quarante ans, une attitude de très grande gentillesse à mon égard. Et au fil de la semaine, nous avons... dansé ! Et oui ! Moi qui n'avais presque jamais dansé de ma vie ! Nous avons fait beaucoup de mouvements et mes articulations se sont décoincées. Mais aussi et surtout, j'ai découvert... L'esprit IMAGINE...

Une quinzaine de femmes entre 20 et 60 ans, de toutes couleurs, qui venaient chercher quoi ? De la danse ? Une pause dans leur travail, d'employées ou de mères de famille et dans leurs soucis (récurrents ? – une d'entre elles avait été opérée d'un cancer, une autre luttait contre une dépression sévère, d'autres étaient au chômage...). Mais chacune portait dignement et discrètement ses difficultés et on ressentait une ambiance d'écoute et d'amitié que j'avais rarement rencontrée auparavant. Marcela, Bettina et Émilie y étaient pour beaucoup. Le rythme des exercices corporels, la danse, les conférences, les discussions, les repas partagés... Nous ne voyions pas le temps passer. Lorsque j'ai pris contact avec Émilie, je n'imaginai pas trouver autant de gentillesse, d'amitié et d'esprit de tolérance.

Je garde de ces rencontres un très très bon souvenir... Merci à toutes !

Bouger, sauter et se calmer

Récit par Sut Fan Leong, participante IMAGINE #2 Aubervilliers

De : Sut Fan Leong
Date : juin 2020
Objet : IMAGINE #2 Aubervilliers

IMAGINE 是一個很好的活動，我在此渡過了快樂的日子，遇見好人好事！當中請來專業的人來跟我們講解及指導！讓我更了解自己的身體、內心及想法。這是難得的，跟你們一起動起來、跳起來、靜下來，這一切都是那麼恰如其分，悄悄的在我內心深處留下了印記！感謝所有參與的人和事。特別鳴謝Emilie及老師們的努力，給了我們機會，抽空認識自己。

Un retour aux sources

*Récit par Angèle Sogno, participante IMAGINE #3 Pantin
entre novembre 2019 et mai 2020*

De : Angèle Sogno
Date : 2020
Objet : IMAGINE #3

Merci 🥰💖 à toutes pour cette magnifique et belle journée de retrouvailles, pur bonheur , merci à toutes , mille Merci Olga bonheur retrouver tes chorégraphies , merci Edith tes exercices ce { la rencontre des les hémisphères } après-midi un pur bonheur de mille sensations différentes magiques , Une belle journée de légèreté . Mille merci Anaïs . J'imagine la suite de cette belle Aventure. Au plaisir 😊 . Angèle

Je te rejoins , sortie culturelle très riche pleine d'émotions d'émotions divers,
Merci 💖 à toutes.

Merci ❤️ Kiki Smith , Magique

Merci pour ces deux journées, belles et pleines. Je suis heureuse de partager ces moments avec vous et j'étais ravie de voir l'expo de Kiki Smith avec vous. C'était vraiment émouvant. Anaïs se joint à moi et vous embrasse. Belle soirée de résonances et douce journée demain. À jeudi ! 🌸🌿🌺

Semaine très riche d'émotions , émotion positive, Edith tu m'as ramener par tes exercices très loin les berceuses de mon enfance par une sensation très forte ça commence par des vibrations en liant les 2 point et terminer par une berceuse ou il a fallu que je reste en éveil pour ne pas me laisser transporter par les émotions douces de Hadji..... trop génial ce exercice c'est magique et éblouissant cette sensation , tu m'as fais voyager Edith , merci.

Sortie Kiki smith très poignant , émouvant à la découverte ces œuvres , le corps de la femme ,le mien, le vôtre dans toute sa beauté et splendeur , de vie, la nature dans son état pur, l'air sain, les animaux, les hommes se côtoient et toutes ses ressources bienveillantes , une vrai source d'humanité , incroyable , j'étais transporté , voyager dans le temps , renaître , un bien être fou, fou, retour au plus profond de moi,aux sources

Ma chère Anaïs oui ceux sont mes ressentis tout le long de cette belle aventure humaine qu'est IMAGINE 💖 , je prenais mes notes déjà et partageais déjà autour de moi en attendant la fin qui hélas Tu peux piocher déjà dans tout ca pour le livre. Et puis je t'en rajouterai autres....

IMAGINE a été pour moi un bon retour aux sources plus profondes de moi , de mon plus beau enfance, de la bienveillance humaine, de cercle de vie ,de partage, de contes et leçons entre les anciens et enfants, nous sommes tous de grands enfants

C'est que du bonheur IMAGINE 🥰😊 , Ça passe par notre respiration , inspirer et expirer, s'écouter , prendre le temps de voir, de regarder et de mémoriser et d'apprécier les choses toute simple a portée et autour de nous naturellement l'air , la terre et toutes ses richesses , les végétaux , l'eau , les arbres.... au lieu de tout détruire me met en rogne en colère avec tout ce qu'on est en train de subir par le Covid-19 par la faute de l'être humain. J'espère que l'heure de la conscience va être joué individuellement pour sauver la terre et la vie 🥰💖

La rencontre de l'autre

Récit par *Émilie Hériveau*
juin 2020

Émilie Hériveau a porté le projet à Aubervilliers, pendant **IMAGINE #1** et **IMAGINE #2**. C'est en tant que dramaturge et co-porteuse du projet L'École des Actes à La Commune qu'elle a investi le rôle de médiatrice pour IMAGINE. Elle a invité la chorégraphe Nadia Beugré la première année, puis le duo Marcela Santander Corvalán et Bettina Blanc-Penther, la deuxième année. Elle raconte comment l'altérité a opéré au sein des groupes.

Il y a toujours une infinie différence entre deux personnes, quand bien même elles se ressemblent. Sur le projet IMAGINE Aubervilliers #1 et #2, nous nous rassemblions en venant d'horizons parfois diamétralement opposés. Nous nous sommes rassemblées sur un seul point commun : être femme. Depuis Beauvoir au moins, nous savons que cela n'a rien d'une évidence, pourtant le « devenir femme » était le seul dénominateur commun et nous unissait par-delà les nombreuses et parfois profondes différences : socio-économiques, linguistiques, culturelles, religieuses, d'âge, de parcours de vie... Des femmes de 22 à 88 ans – neuf nationalités, quatre continents, huit langues-cultures, toutes sortes de situations administratives, de logements ou non et d'emplois ou non. Des femmes qui, habituellement, en dehors des rapports d'aide, ne se rencontrent pas – ou trop peu.

Or ce groupe a peu à peu formé un grand chœur amical, presque sororal. Nous avons pris le temps d'être ensemble, sans questionnaire ni intrusion, en mettant simplement le quotidien en pause pour sentir nos corps se mouvoir, en prendre soin et en parler ensemble. Peu à peu s'est constituée une subjectivité collective fondée sur un plaisir de l'écoute et de l'encouragement mutuel, sur le désir de faire advenir des forces nouvelles pour chacune à partir des expériences collectives. Comment ces femmes rassemblées autour d'une proposition artistique et d'interventions somatiques ou réflexives ont formé chœur, avant de retourner vivre et agir dans le monde, rechargées de courage ? Comment s'est créée cette unité, à travers les différences ?

Il n'y a pas de rapport simple à autrui ni à l'Autre. La rencontre avec ce qui nous est étranger implique fondamentalement une métamorphose de notre rapport à nous-mêmes. Et c'est là l'enjeu ! Il ne s'agissait en rien de comparer socialement ou anthropologiquement des habitus culturels du corps, ni de les juxtaposer, mais de pouvoir, auprès et avec l'autre, se découvrir plus délicatement et envisager de nouveaux possibles de penser et de sentir le corps et ses usages. L'autre n'était pas objet de curiosité, mais partenaire d'expériences sensibles avec sa subjectivité propre. Le corps était objet et vecteur de rencontres. À tenter de nommer ce qui se jouait pour chacune de nous dans les expériences sensibles du mouvement, du toucher, de la danse, des regards, alors se disposaient des perspectives nouvelles pour repenser ce que l'on croyait connaître. Et ensuite souvent se livraient des anecdotes propres à chacune, parfois des récits de vie très intimes. La confiance des corps rendait cela possible, non comme confidence mais comme partage devenu naturel de tout ce qui traverse, s'empare, marque la mémoire de nos corps au cours d'une vie (la naissance, la mort, l'amour, le plaisir, la jouissance, les douleurs, la honte et les peurs, la beauté, la mémoire, la nourriture...).

La première année, avec Nadia Beugré, « la course » réactivant la pièce chorégraphique *Legacy* donnait à chacune le sentiment très profond d'être membre d'un chœur joyeusement grave et

puissamment doux, nourri par l'imaginaire, les désirs et les sensations propres à chacune, orienté par le désir commun de transformer quelque chose du monde, de l'agir dans le sens d'une plus grande égalité. La deuxième année, avec Marcela Santander Corvalán et Bettina Blanc-Penther, la recherche d'une « danse de l'écoute » aimantait les corps et affirmait l'idée d'une possible entente, d'une possible unité, attentive aux singularités de chacune.

Je retiens de ces deux premières éditions d'IMAGINE Aubervilliers que, pour peu que le cadre soit propice à la confiance (et ce n'est pas une petite condition), la rencontre de l'autre est d'abord plus profonde par les corps que par la parole. Et cela tient moins aux écarts entre différents degrés de maîtrise de la langue française et au besoin de recours ponctuels à la traduction, qu'au fait qu'en parlant, la bonne volonté ne suffit pas à une rencontre réussie, car les préjugés font souvent écran. Or quand nous nous touchons, quand nous sommes attentives aux gestes que nous avons pour ou vis-à-vis de l'autre, ou aux sensations que nous avons à accueillir le toucher de l'autre, ou encore quand nous plongeons notre regard intensément, longtemps dans celui de l'autre, les stéréotypes s'évanouissent. Les exercices sensibles ont été nommés par les participantes comme les expériences de rencontre de l'autre les plus puissantes, et ce même en un temps relativement bref. Les imaginaires que les sensations font se lever peuvent être très différents, les subjectivités ont leur richesse propre, mais dans l'immédiateté et l'intime sincérité qu'implique le rapport de toucher, le jugement ou le préjugement s'efface.

Au contraire, en un temps court comme lors des interventions de l'après-midi, resserrées et ponctuelles, la parole a pu être parfois non un obstacle mais un frein à la rencontre. L'écart, violent parfois, entre des vies qui ne se rencontrent pas ou trop peu, a pu faire quelques fois des temps d'échanges verbaux un terrain propice aux malentendus. Ce fut notable lors de l'intervention de Françoise Bonardel, une philosophe qui interroge la notion du *care* et cherche à la remettre dans une perspective historique et spirituelle, à en étudier les enjeux de manière critique vis-à-vis de ce qui serait en train de devenir « une nouvelle religion du bien-être ». Une de ses thèses repose sur le fait qu'il ne faille plus opposer souci et soin de soi et souci du monde. Elle parlait à l'évidence d'un « bon sentiment », mais l'échange a tourné relativement court, car la philosophe ne s'imaginait pas à quel point elle était séparée des enjeux de la vie de la plupart des femmes qui composaient son assemblée ce jour-là. Et cet après-midi put donner le sentiment d'une rencontre manquée. En effet, par habitude de l'intervenante, la disposition de la parole a reproduit le face-à-face d'un amphi, la philosophe sur une chaise et nous, par choix et habitude, au sol, sur des coussins. Les femmes parlèrent relativement peu cet après-midi et plusieurs n'exprimèrent que les jours suivants que, pour elles, « prendre soin de soi » tenait d'abord essentiellement au fait de ne pas tomber malade : « Mon corps, c'est moi-même. Pour en prendre soin, le matin je prends ma douche, pour être propre, présentable. Je m'habille en faisant attention de bien me couvrir et ne pas me négliger, sinon, quand tu tombes malade, tout est bloqué. » « On n'est plus soi-même, quand on a mal quelque part ». Ou encore le fait de pouvoir vérifier par elle-mêmes le simple sentiment de leur existence, souvent précaire, minorée, voire invisibilisée : « Quand je vais chez la coiffeuse, elle masse les racines de ton cerveau. Ton esprit se met en place. C'est le seul moment où je sens que j'existe. »

Bien sûr, nous avons beaucoup appris les unes des autres en parlant, mais cela demandait encore le temps long des récits et de l'écoute, que ce soit lors des temps avec les chorégraphes le matin, dilatés parfois par de longues discussions imprévues, lors de certaines interventions ou dans les temps informels, notamment le déjeuner partagé. Et cela était rendu possible par ces temps libérés de toute question de production, où nous étions là pour sentir, ressentir, échanger, une fois la confiance des corps gagnée. Entre nous s'est instaurée une qualité d'écoute qui permettait au récit de prendre forme, et ces moments où l'on se racontait venaient parfois redéployer des souvenirs ou événements sédimentés au cœur des histoires de chacune : une maladie, un trauma (violences, viol, excision),

un rapport douloureux à la maternité... Toutes ne se livraient pas, n'en éprouvaient pas le besoin et il ne s'agissait surtout pas d'une thérapie collective où il aurait fallu surenchéris de nos blessures intimes, non, mais c'était un espace-temps où, du moins, l'écoute était possible, où les récits pouvaient être accueillis.

Mon intuition est que ces récits et cette rencontre bouleversante de l'altérité, qui obligeait parfois à envisager soudainement nos corps et des pans de nos vies selon des perspectives insoupçonnées, auraient été moins possibles sans la rencontre première des corps. Et chaque fois, la confiance grandissait. Et chacune se liait aux autres, avec le désir, à travers la mise en jeu des corps, la danse, la respiration, les exercices de méditation, les temps d'échange autour de projections, de la visite d'une exposition, de comprendre/rencontrer l'autre et de se comprendre/se rencontrer soi-même, de prendre des forces, de l'énergie autant qu'on pouvait en communiquer, en faire don aux autres.

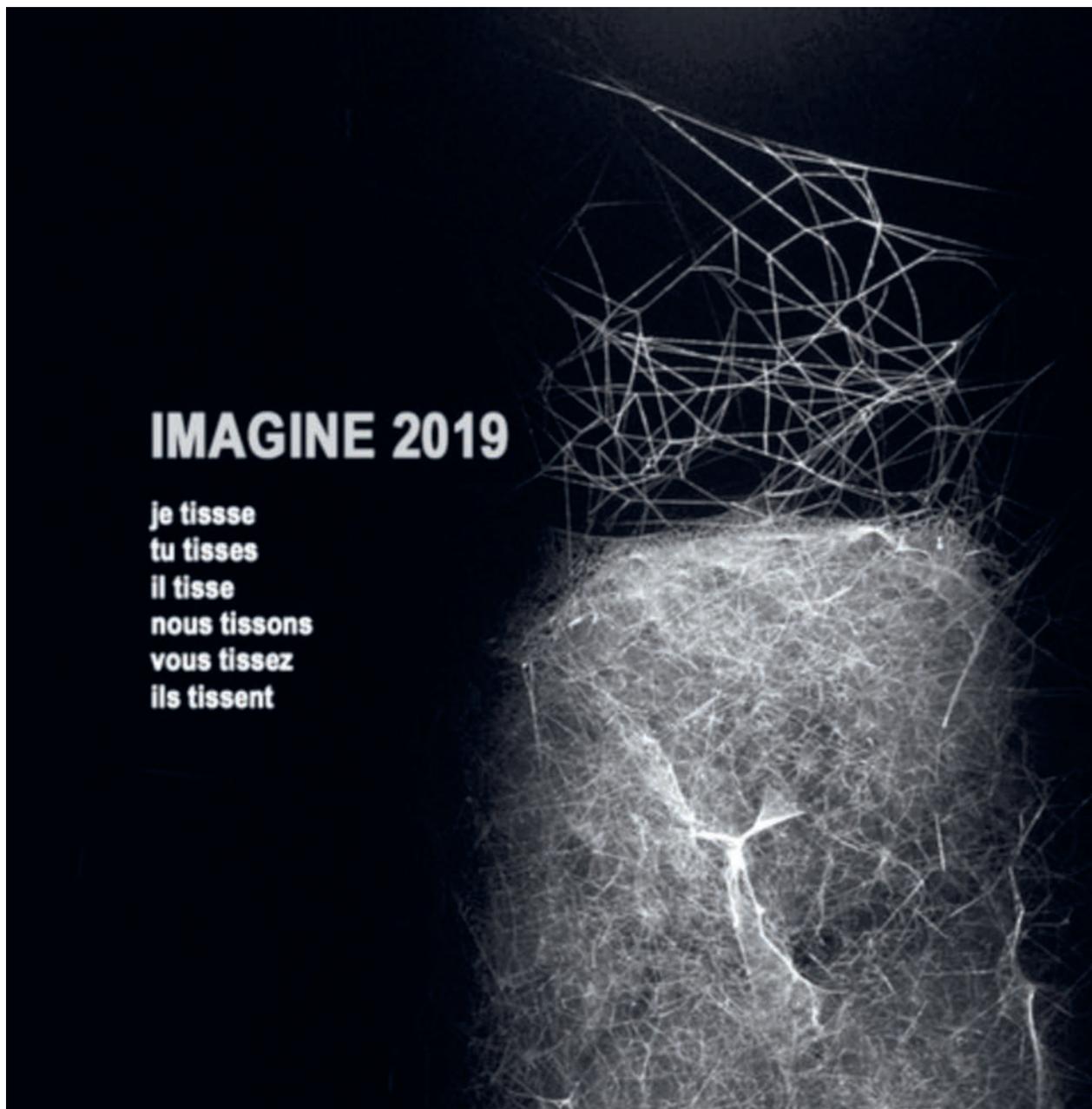


**Atelier de Bettina Blanc-Penther et Marcela Santander Corvalán,
IMAGINE #2 Aubervilliers**

rencontrer
L'extérieur

Je m'aperçois que ce sont des espaces
qui font immédiatement du bien aux filles.
Elles arrivent et nous disent tout le temps :
« Ici, on oublie le dehors, on oublie la réalité. »
Et je leur rappelle à chaque fois qu'ici,
c'est la réalité.
C'est aussi la réalité.
C'est juste que c'est une autre réalité.
Et que l'idée c'est comment,
ces deux réalités,
on peut les emmener dehors,
chez nous, dans la rue.
Et c'est ça la question du pont en fait.

*Paroles de Marcela Santander Corvalán retranscrites, Publics au CN D #1 EAC,
vidéo par Nicolas Wujek © CN D, 3:26 à 3:51.*



IMAGINE 2019

**je tisse
tu tisses
il tisse
nous tissons
vous tissez
ils tissent**

**Carte postale d'Ilona Chovankova, participante,
adressée au groupe d'IMAGINE #2 Pantin**



L'émancipation par les plantes

Récit par Ariane Leblanc

juin 2020

Ariane Leblanc coordonne aux **Laboratoires d'Aubervilliers** le projet **La Semeuse** qui met en place un espace de réflexion autour de la place du vivant dans nos sociétés et qui, depuis 2012, se matérialise également par l'entretien d'un jardin situé à l'entrée du lieu. Le jardinage et la connaissance des plantes sont des savoirs politiques émancipateurs qu'Ariane Leblanc a transmis aux groupes d'Aubervilliers et de Pantin pendant **IMAGINE #3**.

Pour moi, IMAGINE, c'est une façon de recréer de la sororité. La question des femmes en lien avec les plantes est une question politique. En ce sens, je m'intéresse énormément aux luttes des femmes indigènes dans ma pratique. Tout au long de l'histoire, les femmes indigènes ont joué un rôle important dans les luttes des peuples et des communautés, bien que leur apport ait souvent été laissé de côté dans l'histoire officielle dominante. À l'heure actuelle, au Chili, les femmes autochtones et les paysannes continuent de lutter et de faire face à des problèmes divers, comme la grave sécheresse qui touche les sources et les marais ou la disparition de certaines plantes médicinales. La plupart de ces problèmes ont été provoqués par les entreprises forestières et leurs plantations industrielles d'eucalyptus et de pins.

Les femmes indigènes continuent à défendre leurs cultures, leurs traditions et les droits de leurs peuples, en renforçant la spiritualité pour bien vivre en harmonie avec la nature. Elles continuent à résister auprès d'autres mouvements sociaux et à élever leurs voix face au capitalisme, en gardant l'espoir que rien n'est gravé dans le marbre et que tout peut changer.

Je me suis également inspirée du mouvement self-help qui s'est énormément développé depuis 40 ans. C'est aujourd'hui un phénomène international, attestant non seulement du rôle des femmes comme soignantes mais aussi du pouvoir qui découle du fait de comprendre son propre corps et d'en prendre soin. Le mouvement self-help est né de la prise de conscience de l'immense dépossession de savoir/pouvoir dont les soignantes ont été victimes au profit de la caste des médecins. Les sorcières ont été brûlées car elles en savaient trop, depuis, la médecine a cantonné les femmes dans le rôle de subalternes.

J'ai essayé de transmettre dans les ateliers pour IMAGINE ce que j'ai déjà commencé à mettre en place cette année dans le cadre de La Semeuse en proposant à des groupes de femmes d'Aubervilliers de s'intéresser à leur flore vaginale. La flore vaginale est naturellement constituée de bactéries. Celles-ci protègent le vagin des germes pathogènes. Mais cette cohabitation est très fragile. Ces questions - trop souvent réservées aux « professionnelles » -, les femmes s'en sont dessaisies : elles ne connaissent plus leur intimité et surtout n'osent pas en parler.

À Pantin, j'ai axé l'intervention sur la permaculture. L'idée était de déconstruire ce mot-valise assez récent qui désigne des pratiques ancestrales. Nous avons parlé de l'agriculture en ville. Nous avons travaillé l'attachement à la terre, dans un sens spirituel et symbolique. Cultures, traditions, coutumes et littéralement les vies dépendent des territoires dans lesquels elles sont inscrites. Toutes ces notions ont créé du débat au sein du groupe car mon intervention avait un parti-pris clair qui a suscité de nombreux avis différents. J'ai terminé mon intervention sur la planification urbaine et sur la tour maraîchère d'Alfortville qui compte seulement des plantes hors-sol : dans ce cas, peut-on parler de permaculture ou de marketing ? Certaines étaient d'accord avec mon positionnement, d'autres beaucoup moins. C'était très riche. En résumé, l'atelier a permis de s'emparer et de déconstruire un concept et de le rendre plus pratique.

Avec le groupe d'Aubervilliers, j'ai pensé un dialogue entre l'espace scénique de l'atelier et l'espace intime pour pouvoir parler de sa chatte, sans tabous, sans jugements. J'ai mis une attention toute particulière à créer un espace convivial, chaleureux, propice aux discussions intimes. Nous étions dans la pénombre, avec des coussins au sol et un dessin de vulve projeté en grand format dans la salle pour mettre les participantes dans l'ambiance. Le but était d'informer visuellement et de casser les barrières. Commencer par quelque chose de si frontal a mis tout le monde dans un état d'esprit particulier. Cet espace était pensé comme un espace de discussion pour qu'il y ait un échange en rappelant qu'ici je ne suis pas la sachante. J'apporte des éléments mais c'est l'expérience de chacune qui va créer des discussions et permettre que le savoir circule. D'ailleurs, très rapidement, les participantes se sont échangées des recettes, des astuces autour des plantes.

Voici quelques recettes qui ont été échangées pendant l'atelier « Soigner par les plantes » avec les femmes d'IMAGINE Aubervilliers.

Soigner sa flore vaginale

Les différentes possibilités de soin :

Connaître son milieu avec des bandelettes de PH. Nous avons, pour certaines, investigué sur les qualités de nos milieux vaginaux.

Les milieux trop acides : bicarbonate de soude dans une bassine d'eau tiède et s'asseoir dedans.

Les milieux trop basiques : à boire 1 tiers de vinaigre et 2 tiers d'eau / le képhir / le yaourt non pasteurisé / le kombucha.

Les plantes intéressantes pour les mycoses :

Le souci : excellent pour le lavement vaginal et pour rééquilibrer la flore.

Le thym : inhalation de la chatte - temps de détente remet en place la flore vaginale, c'est une pratique ancestrale.

La lavande : détend et rétablit la flore vaginale par un lavement vaginal.

Le noyer : rétablit la flore vaginale par un lavement vaginal.

L'eucalyptus : je recommande en inhalation de la chatte.

Le sirop de bourgeons de pin : 60 g de bourgeons de pin + 0,5 l d'eau bouillante.

Laisser macérer 24 heures faire bouillir pendant 45 min. Ajouter 4 cuillères à soupe de miel.

Cuire doucement jusqu'à la consistance d'un sirop. 2 à 3 cuillerées à soupe par jour.



All the people

Récit par Marie-Pierre Meynet, participante IMAGINE #3 Pantin

De : Marie-Pierre Meynet

Date : mai 2020

Objet : IMAGINE #3

...All the people...

Le lundi 09 décembre 2019, je franchissais le tourniquet de l'entrée du Centre National de la Danse, à Pantin, me rendant à la première rencontre organisée par l'équipe du projet IMAGINE #3. Je ne savais pas précisément en quoi consistait le programme auquel j'allais participer durant ces quatre sessions, mais j'avais retenu quelques mots attrayants : « Bien-être », « Corps », « Femme », « Culture », « Diversité », « Danse »... Inspirée par l'intitulé éponyme de la chanson de Lennon, j'y avais associé de lointaines utopies de jeunesse, « paix », « justice », « beauté du monde »... le tout décliné au féminin.

*...you may say I'm a dreamer
but I'm not the only one...*

Je vérifiais le lieu du rendez-vous. Premier étage, « Espace enfants ». Je souris. J'allais avoir 61 ans.

Ça tombait à pic. Je me sentais un peu en panne, à la croisée des chemins ; mes rêves de jeunesse, confrontés au temps qui passe, commençaient sérieusement à s'émousser. Les enfants devenus adultes, la vie professionnelle à son terme, les parents vieux comme le monde, et déjà, les premiers maux récurrents du corps que j'avais pourtant toujours sollicité à ma convenance.

L'odeur du café, quelques femmes présentes, assises, visages avenants, dans une pièce qui deviendra notre réfectoire sur le temps méridien et où nous serons invitées à partager des repas végétariens. Beaux à regarder, équilibrés, faits maison par l'association pantinoise, (..... ?).

Merci, nous avons toutes été touchées par ces attentions ! Préparer un repas, nourrir des oisillons affamés... nous en connaissons, toutes, un rayon, là-dessus.

Je reconnus Claire que j'avais rencontrée au stand du CN D lors de la Fête des Associations de Pantin, un samedi de septembre au bord du canal de l'Ourcq. Entre pluie et soleil. Elle m'avait encouragée à franchir le pas. Quand le groupe sembla au complet, elle prit la parole et nous présenta Anaïs, la responsable et animatrice d'IMAGINE #3 ainsi qu'Olga qui aura une place essentielle pour chacune d'entre nous, dans ce projet.

Olga de Soto, danseuse, chorégraphe, interluttante du spectacle, comme l'indique l'un de ses t-shirts, viendra spécialement de Belgique pour nous initier tout au long de ce parcours aux bienfaits de l'éveil somatique, à prendre soin de notre corps, jeune, vieux, fragile ou fort, à lui donner toute sa place dans l'espace, à ne pas le juger... Au repos, en mouvement, ce corps, subtil mélange de chair et d'âme, se métamorphose, raconte, partage, nos histoires de vie. L'avait-on oublié ? Olga allait nous le rappeler.

Chacune se présenta. C'était un joli bouquet de fleurs venu des quatre coins du monde.

Tatiana, Fatima, Sandra, Delphine, Farida, Catherine, Olga, Claire-Lise, Maria, Michelle, Claudie, Angèle, Hadji, Anna, Hayette, Romaine... Et, chacune proposa un mot, un seul, une petite graine. « Cadeau ! », « Aventure ! », « Liberté », « Tiens ! », « Curiosité ! », « Imaginaire ! », « Racines ! »...

Très éloignés des contingences quotidiennes que sont nos vies de famille, nos métiers, le chômage, la débrouille sur le plan matériel ou psychologique, ces mots parlaient déjà du projet IMAGINE. C'était parti pour un voyage au pays de la féminité dans cette banlieue de l'Est parisien à laquelle chacune est attachée soit parce qu'elle y vit, qu'elle y travaille, qu'elle y est née, qu'elle y a grandi ou qu'elle en est proche. Nous représentons trois générations de femmes, venant de partout. Pantin est notre port d'attache.

...Imagine there's no countries...

Assistantes de Santé en EphaD, Professeures de Physique-Chimie, d'Arts plastiques, de Français, Menuisière, Éducatrices et Coordonnatrices de la Petite Enfance, Chômeuse, Assistante de Réalisation cinématographique, Photographe, Responsable d'association... Au service des autres, attachées à la transmission, nous allions pendant ces quatre sessions nous intéresser à ce territoire à la fois si proche et si lointain, le corps, notre corps, nos corps. À l'heure même où allait sortir, après quarante ans, une nouvelle édition de ce plaidoyer féministe, *Notre corps, nous-mêmes*. Nous investissons plusieurs studios de danse du CN D. De grandes salles lumineuses, disposant de tapis, de chaises, d'immenses miroirs, de couvertures... d'un piano, de percussions. Nous voyons des danseurs répéter. Ici, là... voler, s'arc-bouter, glisser, tourner...

À travers leurs arabesques, je suis jeune, je suis belle.

Les matinées seront entièrement vouées à des pratiques corporelles sous la coupe d'Olga. Nous enfilons des tenues confortables et nous nous rassemblons en cercle pour exécuter petit à petit cette danse rituelle du réveil dans les pas de notre chorégraphe. Les tempes, les sourcils, le front, le crâne, les membres endoloris, agités... Craintes, déséquilibres, douleurs... Olga, attentive, convie des images d'eau, d'air, de feu, nous aidant à trouver un ancrage, même en territoire instable. Un balancement collectif s'amorce. À la place des hanches, une bassine remplie d'eau à ras bord que l'on prend garde de ne pas renverser. Entre nos bras, nos mains, nos jambes, un ballon invisible. Au bout de nos doigts, un ruissellement de pluie mouillant nos visages, nos épaules, nos poitrines.... Nous entamons un ballet silencieux, une chorégraphie naissante, nos corps formant un seul corps, s'élançant dans l'espace.

...Imagine all the people living for today...

Parfois, de drôles de pantomimes se dessinaient dans l'air, retraçant l'empreinte des gestes, les déplacements de notre partenaire de travail. On tâtonne. Elle est allée à droite, non, à gauche, ensuite elle s'est plaquée contre mon dos, elle a posé sa main droite dans ma main gauche, son pied sur ma hanche... Je me suis assise sur le sol et elle a posé son front sur ma nuque... comme un oiseau au creux d'un nid... Poser, prendre, retirer. Caresser, envelopper, serrer. Asseoir, lever, plier. Enjamber, tisser, nouer... La mémoire du corps retrouve par instants la fulgurante vivacité de l'enfance.

Un jeudi de janvier, nous sommes allées voir l'expo de Kiki Smith à la Monnaie de Paris, sur une idée d'Olga. Partout, des corps de femmes... sculptés, peints, tissés... couchés, debout, assis, recroquevillés, en boule, accroupis... mobiles, ensommeillés, silencieux... sur des bûchers, dans les étoiles... accompagnés de loups, d'agneaux, de biches, de papillons, d'enfants. Nous avons été emballées, ressentant les peurs, les transgressions, les tabous, les désirs, au travers des métamorphoses du corps féminin, façonné par l'artiste.

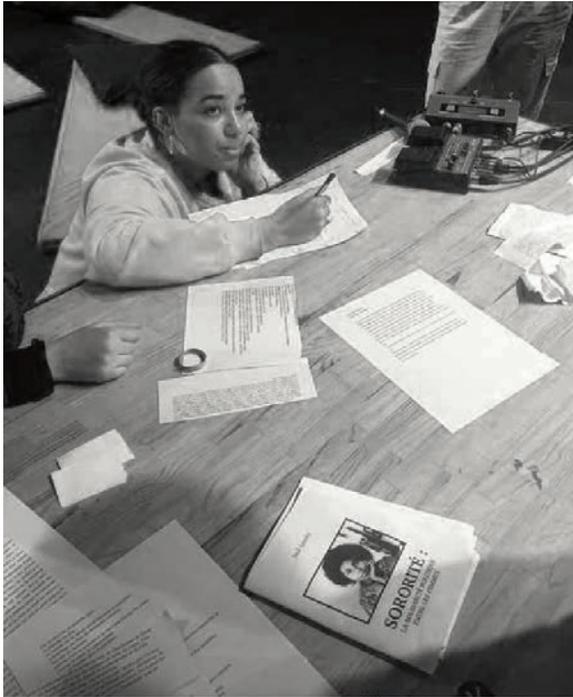
Une autre fois, nous sommes allées à la maison des Métallos, voir *Les Grands* de Fanny Chaillé, rue Jean-Pierre Timbaud. Nous avons été bouleversées, dérangées, chamboulées, questionnées. Le public d'adolescents fut incroyablement absorbé. Intéressé de franchir avec les comédiens la barrière des stéréotypes sur le corps, le genre, la sexualité.

Les après-midis ont été consacrés à des activités ou des apprentissages concernant la santé du corps et la qualité de son environnement. Nous avons eu la chance d'être initiées à l'aromathérapie, la permaculture, la fasciathérapie et les arts plastiques. Je garde en mémoire des images très fortes. La pensée magique des plantes, les spirales aromatiques, les trois sœurs que sont la courge, le maïs et le haricot, la timidité des arbres avec Ariane de l'association La Semeuse à Aubervilliers, les dreamcatchers et la merveilleuse balade-cueillette avec Virginie ainsi que l'équilibre des deux hémisphères, le toucher délicat pour de grands résultats et la découverte de la « coracoïde », avec Edith.

MERCI !

Les deux mois de confinement, pour endiguer la pandémie de la Covid19, nous ont privées de la dernière session d'IMAGINE #3 qui devait se tenir en avril, et de la rencontre avec les autres groupes de femmes de Drancy, Aubervilliers, Aulnay-sous-Bois, en Seine-Saint-Denis. Nous espérons que ceci puisse se faire l'an prochain. Il nous reste un arbre à planter dans un jardin de Pantin... un érable du Japon. En mémoire de ces instants inédits, préfigurant déjà les possibles chemins du monde d'Après.

*...I hope some day you'll join us
And the world will be as one...*



Oritiaune (corpus *Plantes en révoltes*) (extrait) — Josèfa Ntjam —

Oritiaune,

Parce que je suis cette plante qui fait fondre les barbelés,
Je suis cette,
Plante,
Qui survie,
Je suis une mauvaise herbe,
Celle qui,
Pousse à travers le béton,
Celle qui continue de vivre sous vos,
Semelles,
piétinée

Vous ne me connaissez pas,
encore,
J'harponne nos espoirs,
Me dérobe sous ces gravas qui,
pensent combler le vide,

Je suis une ruine,
non pas du passé,
Une ruine futuriste,

qui traverse les temps,
les eaux et le Styx,
je mange les morts et les vivants,
j'ai été Andoumboulou,
passant de plante à serpent,
rampant vers la grotte Songho,
J'ai été ce Soleil de plomb,
Qui changea vos barbelés en végétation,
J'ai été une femme guerrière,
Un drapeau traversant les temps,
une frontière sans limites,
une cartes des terres,
un espace sans noms,
un cyborg sans race,
un vaisseau en perpétuel mouvement,
je suis le parti imaginaire,
le comité invisible,
un rhizome,
une terre désenclavée,
j'ai été
un parchemin brûlé,
une histoire atomisée en éclats de,
verre,

j'ai été
Oritiaune.



Dessin de Hémeline Noto / Photo Atelier «Polyphonie des voix» par Josèfa Ntjam

**Atelier de Josèfa Ntjam le 25 mars 2020 proposé en ligne au sein d'IMAGINE #3 Aubervilliers,
extrait du fanzine concocté par Laura Boullic qui compile poèmes, dessins, fragments d'ateliers,
coupures de presse, textes politiques, recettes des cheffes cuisinières d'IMAGINE...**

besoins. En effet, la cire protège très efficacement la peau et aide l'huile à mieux pénétrer. Par contre, elle peut obstruer légèrement les pores aussi, ce que ne fait pas le beurre de Karité. Par contre, celui-ci voyage de loin pour venir et n'a pas les propriétés de la ruche.

Autre information, Si vous souhaitez ajouter des huiles essentielles à votre Baume-crème, ne dépassez pas les 1% pour une crème du visage, les 5 à 7% pour le corps et les 30% pour un baume « localisé » ayant un effet particulier.

L'huile d'Ortie peut s'utiliser au quotidien dans les salades ou au dernier moment sur un plat, même en application. Le millepertuis peut se faire macérer dans l'alcool, ou dans l'huile sans en faire de baume. Le Mélisse reste excellente fraîche !

Pour celles qui veulent aller plus loin autour des plantes, vous pouvez découvrir le magazine de l'association la « Garance voyage » qui propose également des sorties botaniques de grande qualité, pour réellement apprendre à reconnaître les plantes dans la nature !

Également le blog d'Althea-Provence qui offre des informations fiables et différentes recettes justement, dans une approche assez scientifique.

N'oubliez pas qu'il y a plusieurs « courants » autour des plantes, plusieurs manières de penser les plantes, et donc de formuler des « remèdes ».

Personnellement, les livres et articles d'ethnobotanique m'intéressent beaucoup ; car justement ils permettent de mettre en relief la personnalité de la plante et ses usages à travers le temps et l'espace. Tout proche de nous, la médecine holistique Allemande apporte également beaucoup de connaissances au sujet des plantes !

Milles bisous !



Womanhouse de Johanna Demetrakas, 19'



**Sortie des participantes d'IMAGINE #2 Bondy
à la Cité des sciences**

Nous sommes sorties

Récit par Édith Cazin, participante IMAGINE #2 Bondy

De : Édith Cazin

Date : mai 2020

À : toutes

Pendant 1 semaine par mois durant 4 mois, j'ai découvert l'atelier "imagine" mis en place par le service culturel de Bondy.

La pratique du Pilate, qui quong, danse, relaxation, etc...

mais aussi la fabrication de produits de soin de beauté, la connaissance de son corps.... tout ceci dans l'accompagnement de la douce Liz

Que du bonheur 😊

Nous sommes également sorties ; visites d'expo, marché de Noël, balade et échange... m'ont transporté dans la découverte des autres et de moi-même et apporté une sérénité tout en partageant de la culture et du bien-être 🙏

Merci Liz, Angie, Elise et toutes les participantes d'avoir su rendre la rencontre de 2 jours au CND de Pantin un bonheur entre les villes d'Aubervilliers, Tremblay, Pantin et Bondy.

Voilà mon ressenti en quelques lignes 😊

J'espère qu'il n'est pas trop tard 😊

À bientôt 🍷 🍷 🍷

Édith 😊

Quelle place de l'art dans nos vies ?

avril 2018

Cette question a été posée lors des **rencontres finales d'IMAGINE #1** en avril 2018. Un bilan du projet, sous forme de « world café », a été proposé à l'ensemble des participantes et intervenantes. Les tables pour discuter sont installées, des feutres pour écrire mis à disposition : les réponses s'élaborent et se complètent.

La danse, heureusement que ça existe sinon ça n'aurait pas beaucoup de sens, la vie. Danser me rend heureuse
La danse, c'est un état d'esprit. C'est l'esprit qui danse. On peut danser dans nos têtes même si on ne danse pas avec le corps
Tu peux t'asseoir avec plus de grâce
C'est bon pour le corps et pour le cœur
Transcende le réel et nous met dans l'imaginaire et le vivant en même temps
Une expression de soi, sa vérité
Être avec soi sans être seule
Ce qui nous relie. Créer du lien
Malheureusement pas à la portée de tout le monde
Échange des idées et des cultures. Ça peut nous réunir.
On est dans l'universel
Émotion
Casser les barrières. Le regard de l'autre et le respect de l'autre
Savoir transmettre en respectant la créativité de l'autre. Apprendre à être soi-même
Sortir du milieu familial et ouverture aux autres. Nous fait sortir de notre quotidien et l'accepter
Survival
Est-ce possible de vivre sans ?
Si on développe l'art et la danse chez les tout-petits, est-ce que nous ne serions pas d'autres êtres humains ?

Récit d'un parcours au sein d'IMAGINE #1 : le premier module – Saint-Ouen

par Violeta Salvatierra

janvier 2018, assemblage extraits juin 2020'

Quand **Violeta Salvatierra** se rend à l'**Espace 1789** de **Saint-Ouen**, elle observe le contraste entre l'intensité du groupe au sein du studio et ce que provoque une sortie à la médiathèque de Saint-Ouen. Le récit et la présence de Violeta Salvatierra sont liés à la demande faite par le CN D au laboratoire de recherche « Danse, geste et corporéité » de l'université Paris-8 d'accompagner **IMAGINE #1**. Pour l'Espace 1789, c'est Alice Mançon qui porte le projet avec la chorégraphe Johanna Faye, artiste en résidence.

Les participantes sont nombreuses, une vingtaine, et d'origines, d'âges et de classes diverses. Certaines se connaissent, d'autres sont déjà familières de l'Espace 1789. Cela se laisse sentir dans un certain confort, une belle qualité d'ouverture et d'échange entre elles qui est très présente dès mon arrivée, le deuxième jour du module. L'espace du studio au vieux conservatoire municipal, où les ateliers du matin ont lieu, est grand et lumineux ; Alice, dont la présence bienveillante et attentive m'apparaît à la fois très active et discrète, respectueuse des participantes, m'y conduit depuis l'Espace 1789.

Après un temps de retrouvailles et de discussions animées par petits groupes, l'atelier de Johanna démarre par un cercle de parole qui rassemble les participantes, et qu'elle anime, en les invitant d'abord à partager leur humeur du jour, tout en se massant. Les prises de parole abondent alors et témoignent d'un enthousiasme généralisé, d'une grande joie à faire partie du projet. Le thème de la qualité du groupe, de sa capacité d'accueil et de réjouissance face à l'opportunité de se rencontrer et d'échanger, revient souvent. Il y a aussi le thème de la famille, d'un sentiment de se retrouver en famille, qui est évoqué par certaines – dont E., qui me raconte plus tard qu'elle est séparée de ses enfants qui sont restés en Côte d'Ivoire.

À ces paroles, qu'elle écoute tout en bougeant, Johanna répond avec l'expression de sa gratitude. Elle parle de l'exemple que ces participantes sont pour elle et de l'envie de grandir qu'elles lui donnent.

L'atelier commence avec l'annonce de Johanna à propos de l'intensité de la séance, qui est censée augmenter chaque jour : « Hier ce n'était que le niveau zéro ! » En effet, l'exigence tonique globale de l'atelier est assez élevée, et la dépense à laquelle elle encourage semble vécue avec engouement, malgré le défi manifeste pour certaines. Johanna guide par la voix tout en dansant parmi nous, dans un espace de circulation habité par tout le groupe. Dans la mobilisation des parties du corps qui deviennent ensuite motrices du déplacement, les unes après les autres, Johanna danse elle-même avec une amplitude du geste, une vitesse et une dynamique importantes. Elle propose des images diversifiées, en nommant les régions anatomiques engagées, les directions possibles de mouvement pour chacune, et en y introduisant par moments des imaginaires de textures.

Pendant la deuxième partie de l'atelier, Johanna propose une exploration de la kinesphère dans laquelle elle inclut l'autotoucher, à travers l'exploration de qualités et des rythmes divers : frotter, balayer, tapoter, fulgurance ou glissade lente... Cette première exploration individuelle s'ouvre ensuite sur un travail à deux, à partir de l'outil du miroir/imitation comme transition vers le toucher.

J'ai l'impression, en le vivant de l'intérieur, d'une grande disponibilité à ces échanges à deux et en groupe, de la part des participantes ; une créativité aussi dans la manière de s'approprier les consignes, en allant pour certaines jusqu'à explorer des portées partielles, et toujours dans une humeur lumineuse. Cette qualité du groupe reste présente pendant le déjeuner, où les conversations en petit groupe s'engagent sans difficulté et où il y a plaisir à contribuer spontanément aux petites tâches d'organisation du repas.

L'atelier de Corinne [Labyllle, socio-esthéticienne] semble encore approfondir cette disposition enjouée au partage. Elle propose un dispositif autour de grandes tables, avec du matériel pour une session de soin du visage. Elle donne au départ quelques informations sur la socio-esthétique, et ses usages en psychiatrie, en prison ou en maison de retraite. Elle nous guide par la voix quant aux étapes à suivre ; le groupe écoute mais ne cesse de parler en même temps aussi, les voisines entre elles ; puis les prises de paroles viennent enrichir les informations de Corinne par les expertises de chacune : les recettes de masques naturels et autres savoir-faire qui sont partagés, et que Corinne accueille volontiers.

Au tout début de l'atelier, lorsqu'on commence au sol, je vois S. qui prend l'initiative de s'asseoir sur la seule chaise disponible du studio. Lorsque je regarde plus tard, elle n'est plus là. J'apprends qu'elle est partie sans rien dire et c'est Alice qui l'a appelée, Johanna étant occupée à guider l'ensemble du groupe. Dans cette fonction de complémentarité avec la chorégraphe, Alice prend le temps d'échanger avec S. qui lui confie s'être sentie exclue, à ce moment-là, de la proposition de Johanna de travailler allongées sur le sol. Ce petit incident, qui n'empêchera pas S. de revenir par la suite, permet de mettre en relief l'importance de ce travail à deux chorégraphe-médiatrice, sur des groupes aussi nombreux et hétérogènes.

Après la pause, on explore en cercle, debout, les liens entre vocalisation et geste. Johanna propose un enchaînement rapide, par étapes, en incitant chacune à produire une vocalisation courte, dans un premier temps, puis un geste associé au son émis, et enfin un geste qui prendrait la dynamique d'une sonorisation sans que celle-ci ait lieu. Elle lance les tours de cercle chaque fois, et ses propositions induisent une certaine tonicité vocale et gestuelle, relativement haute, qui n'empêche pas qu'ensuite les contributions de chacune varient sensiblement. Les enchaînements sont assez fluides, personne ne manque de participer. Les propositions de R. font parfois rire certaines ; une sorte de légère distance qui s'exprime, il me semble, sans rejet pour autant.

L'après-midi, la visite programmée de la médiathèque de Saint-Ouen, orientée vers une sélection de documents autour du bien-être, se trouve détournée à son tout début par des circonstances imprévues, qui permettront l'enclenchement d'un débat inattendu au début du « bilan » de clôture du module. Une conférence sur les violences conjugales a lieu en même temps que la visite. Finalement, nous restons aussi à une bonne partie de l'intervention de la responsable de l'Observatoire départemental des violences faites aux femmes qui, après avoir décrit le contenu de la loi de 1980 sur le viol, fait un exposé des diverses étapes et modalités de violence conjugale. Au bout d'une petite heure, Alice interrompt la conférencière pour conduire le groupe vers l'auditorium où le moment du « bilan » a lieu.

Johanna et Alice animent l'échange de parole à l'auditorium, qui commence par l'expression de positions assez diverses, voire opposées, quant à la place et la valeur de la conférence au sein du projet

IMAGINE. La question du bien-être, de ce qui délimite sa sphère et du sens qui y est donné au sein d'IMAGINE à l'Espace 1789 est ainsi mise sur la table. Certaines expriment leurs réserves, d'autres disent avoir trouvé « hyper violente » cette situation. Johanna précise à un moment que le projet IMAGINE n'est pas cela, et l'idée de « se faire du bien », de « parler de bien-être », est mise en avant. Johanna invite à partager dans le cercle de parole ce que le vécu de la conférence a pu produire, y compris de la colère ou des émotions négatives, qui resteraient autrement dans la mémoire des corps.

Peu à peu, l'échange se réoriente vers ce qui reste de l'ensemble de la semaine. Les retours sont émus et émouvants. Chaque moment de la semaine est valorisé, la danse est associée au souvenir de l'enfance, à « l'imagination et aux émotions » (« et pas seulement à de l'assouplissement »), au soin aussi, pour E. qui espère ne pas avoir à opérer son genou après cette semaine. L'expérience du toucher, la possibilité de « connaître son corps », de l'écouter, sont valorisées par plusieurs d'entre elles, dont G. qui a vécu un cancer du sein et est restée isolée ces dernières années, coupée de ses sensations, ou A., qui est venue avec sa fille S. Johanna leur renvoie le rôle d'actrices de la réussite de leur expérience : « Si vous êtes là dans ce projet, c'est que vous avez ouvert la porte vous-mêmes. C'est vingt femmes qui ont dit "j'y vais". Vous avez amené cette énergie, cette couleur-là dans une page blanche. »

Journal de bord 2

par Alice Mançon

À l'**Espace 1789**, c'est **Alice Mançon**, en service civique dans la structure, qui est entièrement en charge du projet **IMAGINE #1**. La chorégraphe invitée est Johanna Faye, artiste en résidence. Le spectacle auquel le groupe assiste est celui de Sandrine Lescourant, l'artiste du groupe du Théâtre Louis Aragon.

module 1 jour 4, 1^{er} décembre 2018

4^e jour. La fatigue est présente sur les visages (et dans les corps) ce matin. Johanna démarre l'atelier avec un temps au sol pour un réveil corporel en douceur puis nous reprenons les exercices de la veille. Johanna propose plusieurs états de corps dans lesquels nous essayons de nous engager. Nous tâtonnons beaucoup. Johanna conclut : « Soyez aussi indulgentes avec vous-mêmes. »

Les rangs sont plus serrés pour le repas ce midi ; les conversations ne sollicitent plus uniquement nos voisines directes mais sont partagées par plusieurs d'entre nous.

L'après-midi se déroule à la médiathèque où était prévue une visite de celle-ci en lien avec IMAGINE. Sur place, une lecture de quelques textes autour de la journée contre les violences faites aux femmes nous est proposée. Cette proposition de quelques minutes se transforme en conférence d'une heure que nous décidons de quitter. Ce petit détour fait beaucoup parler et est encore très présent dans les esprits lors de l'échange final. Notre présence à cette lecture fait débat et s'entremêle aux réflexions sur notre 1^{er} module. La spontanéité et la générosité de la rencontre du groupe est un constat partagé de toutes. IMAGINE est aussi vécu par quelques-unes comme un premier pas de sortie de l'isolement. Quelques déplacements sont également évoqués mais les rapports au corps sont assez peu discutés. Nous nous retrouvons un peu plus tard dans la soirée pour découvrir ensemble la création de Sandrine Lescourant dont les échos aux pratiques de la semaine résonnent chez beaucoup d'entre nous.

Comment j'ai rencontré l'autre ?

avril 2018

Cette question a été posée lors des **rencontres finales** d'**IMAGINE #1** en avril 2018. Un bilan du projet, sous forme de « world café », a été proposé à l'ensemble des participantes et intervenantes. Les tables pour discuter sont installées, des feutres pour écrire mis à disposition : les réponses s'élaborent et se complètent.

Par le mouvement : bouger, marcher, regard

Par le toucher, la permission de toucher, tout est possible à partir du moment où on respecte l'autre

Observation et imitation des autres

Avec le centre social André Malraux

L'échange informel (les repas et les cafés), découverte de personnes différentes, pas la même éducation et intergénérationnel.

Laisser les préjugés à l'extérieur

Je me suis inscrite pour la confiance en soi et la relation à l'autre

Aller à la rencontre de l'autre, c'est se rencontrer soi-même. Les noms, la ronde des noms, l'attention du groupe sur l'autre,

le collectif vers l'individu

Appréhension de l'inconnu

Ça fait grandir et évoluer

La spontanéité permet de se lâcher et de se rencontrer

À Pantin, chaque jour une personne proposait un don (danse, poème, chanson, gâteaux)

Ouverture d'esprit

Beaucoup de don de soi, accepter de se mettre en danger (effort fait, engagement)

Bienveillance de l'accueil, liberté, pas d'obligation ce qui permet d'avancer, exercice pour se rencontrer sans but de production, rare et précieux

Aller quelque part mais sans obligation de résultat pose la question de l'autonomie du groupe

Comment inclure la difficulté et le conflit ? Comment on le gère ?

Observation, retrait, timide

Curiosité de l'autre

Les regards, les prénoms

Pas de rivalité ni de clan. Envie d'aider l'autre pendant les exercices, mais chacune à son rythme

Vivre par le corps, pas habituel, se connaître soi-même, les autres, ouvrait des conversations très profondes comme si on se connaissait depuis longtemps

L'expérience du corps

Beaucoup d'attention les unes envers les autres

Se servir de son corps autrement

Relation par le corps plus sincère

Le corps ment-il ?

Rencontre dans le silence

La rencontre des artistes. Confiance en l'artiste, mises à l'aise

La création, ça ouvre le regard. Les artistes sont allées à la rencontre des participantes, poreuses et dans l'échange

Évolution et progression visibles des deux côtés. Tout le monde au même niveau, cela facilite la rencontre et permet la confiance

Par la durée

Entre femmes, cela permet la rencontre. Des foulards se sont ôtés

La nudité, une affirmation de soi, 1968, les Femen

Être à l'écoute de l'autre

La course et la marche

Récit par Halimatou Drame, participante IMAGINE #1 et #2 Aubervilliers

De : Halimatou Drame

Date : juin 2020

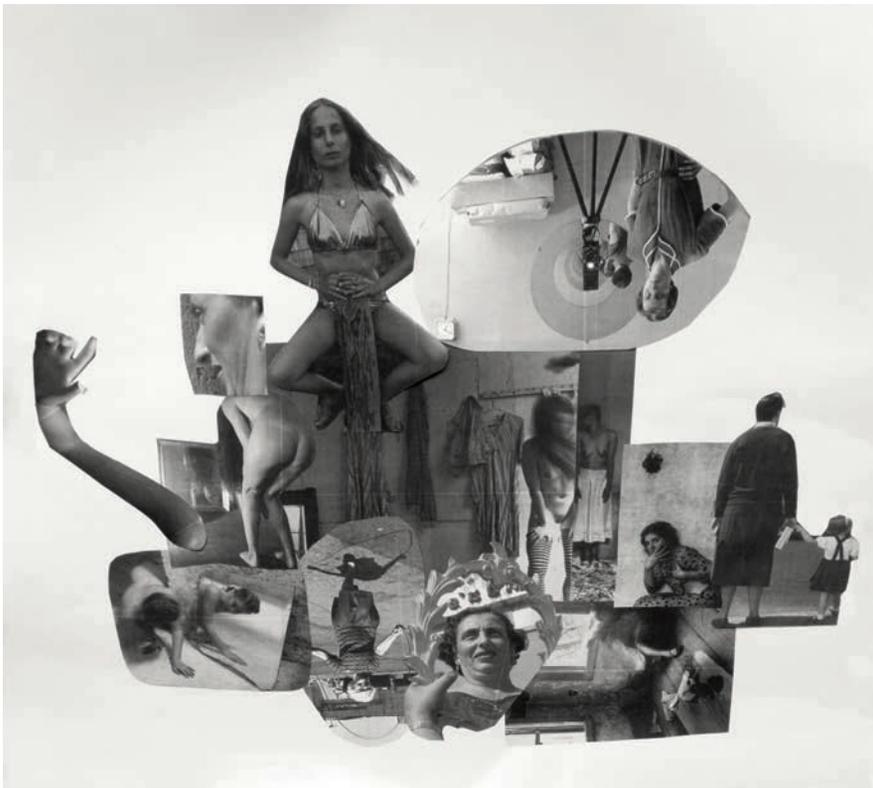
À : participantes

C'est loin maintenant, mais j'ai gardé vraiment la course dans ma tête. Ça m'a marquée ! C'était la première année avec Nadia. On courait – presque sur place. Quand je le faisais, ça me faisait du bien. Nadia nous disait : « Tu cours, c'est comme si tu penses à quelqu'un, à des femmes qui ont compté pour toi. » À ce moment-là, j'avais perdu ma mère et c'est ça qui soutenait ma course. Quand je courais, j'avais la sensation d'être avec les autres femmes, ça fait du bien de sentir qu'il y a des gens, avec, derrière, autour de toi. Tu cours et les autres te soutiennent, une met sa main sur ton épaule et ça donne du courage. Ah j'aime bien ! Sentir le soutien des autres, ça me manque le reste du temps... La deuxième année, ce qui m'a le plus marqué, c'est une marche qu'on a fait dans la rue autour de la salle des 4 chemins, les yeux fermés, avec la confiance d'une autre, après, j'ai arrêté parce que j'étais enceinte.

Je n'ai rien fait depuis qu'on a arrêté, parce que je n'ai eu pas le temps avec le bébé. Parfois, je fais des mouvements de sport, mais je n'ai pas d'espace. La chambre fait 9 m² et on est 3. Mais quand même, j'ai trop aimé la course. J'ai toujours ça dans ma tête. Parfois, j'écoute encore les sons de la course, la musique qui nous soutenait, en réécoutant ça, c'est comme si j'étais encore dans la course, avec Diémine, les femmes de la Main Tendue, la Brésilienne qui dansait à fond, Jeanne... Ça fait longtemps, c'est grave ! Tout ce qui me marque, je n'arrive pas à l'oublier.

proLonger





La mémoire des émotions

Récit par Virginie Desmoulins

juin 2020

Virginie Desmoulins a été déplacée pendant les trois éditions d'IMAGINE. D'abord participante à **IMAGINE Pantin** la première année, elle est devenue intervenante les deux autres années en tant que plasticienne mettant en jeu son savoir qu'elle pratique depuis plusieurs années. Mais si elle a voulu rejoindre l'aventure, c'est d'abord et avant tout pour expérimenter un projet de médiation, métier qu'elle souhaite désormais allier à sa pratique de plasticienne.

J'ai eu la chance de participer aux trois éditions d'IMAGINE et vivre son évolution avec un double regard de participante et d'intervenante.

Quelques semaines avant la première édition, je lis une annonce succincte dans le journal de la ville, où il est question de prendre soin de soi et se réapproprier son image par des pratiques corporelles entre femmes. Je viens de vivre une longue période éprouvante où mon corps et mon amour propre ont encaissé des attaques trop violentes. Je ne travaille plus, en attendant de commencer une formation en médiation artistique. L'occasion me paraît trop belle pour être vraie. Pourtant, un lundi matin, je suis attendue au Centre national de la danse pour commencer à prendre du temps pour moi. Plasticienne, obsédée par les images, je n'ai jamais pris de cours de danse et me sens très intimidée à l'idée de me mettre en mouvement devant d'autres personnes. Mais dès que le stage commence, je me fonds dans une dynamique douce et fluide, impulsée par Paula Pi¹, subtile et audacieuse, qui cherche à nous inclure dans le cercle des femmes. Ce dernier a une vie propre, respire et palpite à l'intérieur de ce studio protégé par une promesse de sécurité où les hommes n'ont pas le droit de rentrer. Je m'abandonne à la chorégraphe qui nous accompagne et au groupe qui me porte, réalisant très vite que pendant les journées IMAGINE, je me libère des contraintes de ma vie. Pas de miroir, pas de regards pour entraver les gestes. Pas besoin de savoir danser. Mon corps se laisse aller, mon esprit se vide, abandonné à cette expérience inouïe. Très vite, je me dis que cela ressemble à un gros cadeau que je m'offre : passer des journées entières auprès d'autres femmes, pour chercher ensemble comment vivre mieux. À travers la relation aux autres, à cette intimité, à cette proximité féminine bien préservée, aux échanges, au lâcher-prise, je m'éveille. Au fil du temps, je constate que je me connais mieux, laisse émerger de nouveau mes désirs et que ressurgit en moi une autorisation à exister.

Cet éveil sonne comme un début prometteur vers ma nouvelle vie. Je commence ma formation de médiatrice artistique en apportant en moi un bagage rempli de la douceur intense récoltée à IMAGINE. La médiation artistique est une pratique qui consiste à accompagner des groupes de personnes en création dans l'intention de leur offrir un espace de récréation de soi. Je mesure combien, par de nombreux côtés, cette approche résonne avec IMAGINE. Toujours habitée par les expériences que j'y ai vécues, je comprends très vite que ce que j'ai appris de moi et des autres femmes m'aide à assimiler les enseignements qui me sont prodigués. IMAGINE m'a fait prendre conscience de mon corps non comme un objet à distance de moi, mais comme intimement lié à mon moi. Et que sa relation avec les autres le rend vivant.

Je sais aussi que j'ai envie d'intervenir dans la deuxième version d'IMAGINE. Je propose donc des ateliers de création plastique au Centre national de la danse, convaincue qu'associer plusieurs médiums est une manière d'ouvrir, enrichir et mieux comprendre le monde. Fabriquer des images ou

des objets aiderait à laisser une trace visible de l'expérience vécue par les corps et les esprits. La production deviendrait le réceptacle matériel de la mémoire des émotions, des sensations vécues pendant ce temps d'IMAGINE.

Ainsi pour cette deuxième édition, j'assiste à plusieurs séances de pratiques corporelles avant de donner mes ateliers, pour prendre la température, m'imprégner de l'ambiance, capter des mots, des sujets, des images, les propositions de Nina, la chorégraphe. J'écris le déroulé de mes ateliers dans la logique de ce que j'ai observé émerger du groupe. Je m'appuie sur les discussions auxquelles j'ai participé, les utilise pour tisser mon dispositif. Une première séance tient lieu de prise de contact, où les participantes d'IMAGINE découvrent qu'avec une paire de ciseaux, un tube de colle et une collection de centaines d'images de femmes photographiées par des femmes, elles se mettent souvent à raconter leur propre histoire. Elles s'étonnent d'avoir produit ces grands collages personnels qui, posés les uns à côté des autres, forment un cercle énorme où les corps et les visages de femmes se répondent, témoignage de leur sororité.

Dans les deux séances suivantes, je fais des propositions qui les mettent en mouvement. Je crée une scénographie, installe de la lumière, provoque de la surprise et du mystère, apporte des éléments qui servent à jouer avec. Dans le silence et la concentration, chacune dans sa bulle travaille pour elle, avec les consignes que j'ai données. Dans toute la surface du studio - ce terrain de jeu prodigieux -, les corps se déplacent, se croisent, manipulent et agissent avec les matériaux proposés : grandes silhouettes de papier découpé, écheveaux de fils de laine colorée, chiffons rouges... Les femmes jouent, les femmes racontent, les femmes tissent les fils et leur récit personnel qui fait intimement partie de celui du groupe en création. Elles matérialisent leur mise en lien. À la fin de la dernière séance, le groupe s'affranchit de mes consignes. Il devient indépendant et invente son propre refuge de fils qui les accueille, une fois accompli, pour une sieste improvisée. Sans même se concerter, les femmes décident d'un même mouvement ce qui est bon pour elles à ce moment-là dans une synergie fascinante.

L'année suivante, je poursuis ma collaboration avec un nouveau groupe et une nouvelle chorégraphe. Olga me parle de son travail, du regard que nous portons aux choses qui nous entourent, de la nature, des gestes archaïques. Alors j'imagine la causerie d'un cercle de femmes, penchées chacune sur son ouvrage. La séance s'articule autour des gestes de vannerie, pour construire des objets ronds contenant tout ce qu'elles souhaitent y déposer. Les objets sont reliés les uns aux autres en fin de séance pour constituer une production collective. Certaines femmes retrouvent avec plaisir des pratiques depuis longtemps délaissées, laissent surgir des souvenirs enfouis et libèrent leur parole. Toutes se disent apaisées d'avoir laissé courir leurs mains sur les fils sans penser.

Quelques semaines après, c'est à une déambulation-cueillette que j'invite les femmes. Nous sortons dans la ville, sur un chemin au bord du canal où la nature se mêle intimement avec la ville. Il fait froid et une averse menace. L'exercice que je propose, inspiré par Olga, consiste à faire évoluer le regard du plus général au plus observateur, concentré sur la nature. Nous ouvrons les yeux, de plus en plus conscientes de ce qui nous entoure, pour traquer la moindre manifestation végétale au milieu de cet environnement de béton artificiel. Mais à mi-chemin, la pluie s'abat soudain violemment et nous éparpille. Rentrées au studio les bras chargés de trouvailles, le tas de végétaux que nous déposons au centre sert d'inspiration pour toutes sortes d'expériences plastiques. Je propose aux femmes de chercher, à l'aide de ces végétaux amenés à se flétrir, le moyen qui leur convient pour garder en mémoire leur déambulation en conscience. Enthousiastes, elles se mettent au travail très vite, chacune avec une technique qu'elle connaît ou apprivoise. Alors, je me retire discrètement, observe les femmes faire, émerveillée par leur liberté, leur audace et leur capacité à profiter de cet instant paisible. J'entends la rumeur de leur soulagement d'avoir trouvé un abri, leurs exclamations et leurs rires. Imagine comme c'est bon d'être ensemble.

1 Pol Pi est un artiste transmasculin qui s'identifiait en tant que femme à l'époque où il est intervenu dans IMAGINE #1, quand il portait le prénom Paula. Il a souhaité garder le prénom et le genre qu'il portait au moment où chaque texte ci-présent a été écrit.





Qu'est-ce que j'emporte avec moi ?

avril 2018

Cette question a été posée lors des **rencontres finales d'IMAGINE #1** en avril 2018. Un bilan du projet, sous forme de « world café », a été proposé à l'ensemble des participantes et intervenantes. Les tables pour discuter sont installées, des feutres pour écrire mis à disposition : les réponses s'élaborent et se complètent.

Casser des barrières sur les autres et sur soi-même. La rencontre de personnes différentes, les repas partagés. Ne plus avoir d'*a priori* sur les autres.

Une expérience, la danse.

Avec quelques mouvements simples, on peut se faire du bien. Prendre des moments pour soi. Nouveau projet.

Oser être soi, improviser, inventer, maintenant c'est possible de faire des choses en groupe.

Tout est possible.

Le groupe. Être mieux avec soi-même et avec les autres. On ne peut pas être heureux seule, il nous faut les autres. Apprendre les unes des autres.

Libérateur.

Créer des liens et de nouvelles amitiés.

La joie de transmettre quelque chose à quelqu'un d'autre.

Ça apporte du bonheur, ça permet d'avancer, ça débloque.

Désir que cela recommence.

La puissance de l'intime

*Entretien réalisé par Charlotte Imbault
mai 2020*

Pol Pi (IMAGINE #1 CN D), **Sandrine Lescourant** (IMAGINE #2 TLA) et **Olga de Soto** (IMAGINE #3 CN D) sont trois des chorégraphes qui ont participé à IMAGINE. Elles se retrouvent en visioconférence pour parler de l'effet du projet sur leur pratique artistique alors qu'elles ne s'étaient jamais retrouvées ensemble pour échanger. Trois éditions différentes, trois temporalités, mais beaucoup de communs partageables.

Charlotte Imbault – Avant de commencer, j'aimerais vous situer. Vous êtes toutes les trois chorégraphes et vous avez participé chacune à l'une des trois éditions d'IMAGINE. Pol, tu as participé à la première édition avec le CN D, à Pantin, en binôme avec Claire Buisson, Sandrine, tu étais avec le Théâtre Louis Aragon à Tremblay-en-France avec Anne Muffang, et Olga, tu participes à la troisième année en cours, également avec le CN D, en binôme avec Claire puis Anaïs Garcia. L'idée de vous réunir est de pouvoir comprendre et mettre à jour comment votre travail artistique a été influencé par votre participation à IMAGINE et si vos pratiques en ont été changées et réorientées. Pour rentrer dans les échanges, je propose que vous commenciez par nommer le lien actuel qui vous relie aux femmes participantes.

Olga de Soto – La troisième édition n'est pas encore finie. Nous échangeons à distance et certaines des femmes sont très actives sur le groupe WhatsApp que nous avons créé. Nous réfléchissons pour le moment à l'adaptation et à la suite du projet, la dernière séance qui restait à faire est reportée au mois de sep-

tembre ou octobre. Cette mise à l'arrêt du projet due à la pandémie nous amène à essayer d'imaginer un espace de projection qui puisse résonner avec ce que l'on traverse en ce moment : que souhaite-t-on changer dans nos pratiques au niveau sociétal, familial et écologique ? Voilà un peu où l'on en est.

CI – Pol et Sandrine, continuez-vous à voir certaines des participantes ?

Sandrine Lescourant – Oui, avec certaines, on continue de s'envoyer des messages. Le groupe WhatsApp existe toujours. Je vois des petits messages passés entre elles, je sais que nombre d'entre elles sont devenues amies et qu'elles restent très en lien avec le Théâtre Louis Aragon. De vraies connexions humaines ont eu lieu. Ce n'est pas une démarche superficielle d'action culturelle.

Pol Pi – Moi non. Au début, j'ai eu l'occasion d'en croiser certaines qui ont commencé à venir au CN D. Je me suis rapproché de deux ou trois, mais quand j'ai fait IMAGINE en 2017-2018, je m'identifiais en tant que femme. C'est étrange pour moi de parler de ce projet que je n'aurais

pas pu faire aujourd'hui, car j'ai commencé ma transition juste à la fin d'IMAGINE. C'était un peu tendu pour moi parce que ce sont des moments assez fragiles et je ne voulais pas être confronté à des situations qui exposaient ma vulnérabilité avec ce groupe de femmes. Quand il y a eu toutes les rencontres organisées pendant les éditions suivantes, la plupart du temps, je ne pouvais pas y aller pour des raisons liées à mon planning, mais j'avoue ne pas avoir fait trop d'efforts pour y aller non plus, parce qu'à ce moment-là, je ne savais pas comment faire, comment trouver ma place dans ce groupe non mixte auquel j'avais participé. C'est drôle pour moi de repenser à ce projet aujourd'hui : je me demande ce que ça permet et ce que ça exclut d'être avec un groupe uniquement constitué de femmes, tout en étant quelqu'un qui milite pour l'existence de contextes de mixités choisies.

CI – Était-ce une donnée : qu'il ne devait y avoir que des femmes sur l'ensemble du projet ?

SL – C'est ce qui était privilégié, parce que c'était l'axe principal du projet, mais ce n'était pas totalement fermé aux hommes. Par exemple, on

a eu l'intervention d'Abraham Diallo, compositeur pour la compagnie Kilai [la compagnie de la chorégraphie] et musicien, et qui est venu pour mener une intervention autour du beatbox.

Ce projet m'a permis de me faire confiance sur le partage des pratiques somatiques.

PP – La première année, c'était exclusif. C'était même hors de question qu'un homme croise le studio pendant que l'on travaillait. Moi-même, j'ai demandé à ce qu'il n'y ait pas de techniciens qui traversent l'espace pendant les séances. Il y avait cette donnée de créer un espace *safe*, protégé pour ces femmes, pour qu'elles puissent être à l'aise. Par exemple, je me souviens d'une femme qui venait au début et qui n'a pas pu revenir parce qu'elle devait s'occuper de ses enfants et qui s'était posé la question de pouvoir enlever son voile dans le groupe.

Ods – Les participantes ont des statuts sociaux très différents et proviennent de cultures différentes. Cette année, les quelques femmes qui portaient le voile en dehors des ateliers se dévoilaient naturellement dans le studio. On a parlé de la manière dont cet espace de rencontre et de partage nourrissait les liens de sororité. On a abordé l'absence d'hommes entre nous, en discutant, pourquoi il n'y en avait pas, etc. Au fil des semaines, j'ai vraiment senti que pour elles, c'était important d'avoir cet espace et ce temps de rencontres et de paroles entre femmes, par rapport à une certaine écoute, par rapport à...

SL – Un lâcher-prise.

Ods – Oui, un certain abandon : de ne pas du tout être dans une image ou dans une apparence. Et aussi par rapport à une liberté de prise de parole. On a vraiment assisté à des moments intenses au niveau émotionnel pour certaines d'entre elles où des choses ont été dites qui étaient fortes et très sincères.

CI – Cette question de la non-mixité influe-t-elle aujourd'hui sur vos pratiques ? Pouvez-vous nommer des questionnements traversés pendant le projet qui viennent déplacer quelque chose dans votre manière de travailler ?

SL – Je pense que ce projet m'a permis de me faire confiance sur le partage des pratiques somatiques. À côté du hip-hop et de la danse, j'ai toujours été fascinée par l'art-thérapie, par toutes les pratiques qui permettent le mieux-être, comme le Reiki, les massages, les points d'acupuncture, les recherches sur les méridiens ou encore des pratiques somatiques. Ce n'est pas quelque chose que j'utilisais forcément dans mon travail de chorégraphe et IMA-GINE m'a permis d'aller plus loin dans la recherche, dans les formations. Je sais aujourd'hui que je veux être chorégraphe et, plus tard, thérapeute. J'ai aussi changé mon rapport aux danseurs et danseuses amateurs : depuis IMAGINE, j'ai encore plus d'amour pour ces corps qui s'éveillent par la danse. Sur la dernière pièce *Acoustique*, je fais intervenir une quinzaine d'amateur-es dans le spectacle.

PP – Je me rends compte que je n'ai pas trop repensé à IMAGINE même si c'était une expérience très forte. Au fur et à mesure que l'on parle, il y

a beaucoup de choses qui remontent. C'était une expérience un peu de... pas de validation... je ne sais pas comment dire. Avant ça, j'avais donné beaucoup d'ateliers, mais je n'avais jamais participé à une expérience longue avec un même groupe. Le temps long m'a permis d'expérimenter pendant ces quatre semaines des pratiques que je menais avec des amateurs habituellement sur un temps court. On a fait beaucoup de Mouvement authentique ou d'autres pratiques qui pouvaient être détournées du BMC (Body-Mind Centering). De les voir prendre l'espace, rouler par terre, ça m'a beaucoup touché, c'est quelque chose qui m'a marqué. Aujourd'hui, j'ai davantage confiance pour continuer ces pratiques-là dans les rencontres avec des amateur-es. Sur la question de comment mon travail a été impacté... Il n'y a rien de très conscientisé. C'est davantage une expérience qui va résonner très longtemps. Et même cette question de la non-mixité dont on a commencé à discuter. Je considère que c'était un privilège de vivre cette expérience pour constater à quel point la non-mixité est un outil puissant.

Quels mots utiliser pour que ce qui est transmis puisse être facilement incorporé ?

Ods – De mon côté, le projet m'a permis de travailler avec des amateurs, ce que je n'avais jamais fait avant. Le projet a ouvert un préalable sur la notion de transmission : sur quoi transmettre et comment le transmettre. Il a aussi soulevé la question du langage : quels mots utiliser pour que ce qui est transmis puisse être facilement incorporé ?

Les femmes du groupe avaient entre 35 ans et 70 ans je dirais. On a beaucoup travaillé sur la conscience et la représentation mentale du corps, le contact, puis l'équilibre que nous avons souvent exploré les yeux fermés. J'ai décidé de travailler avec elles la technique que j'ai mise en place depuis une vingtaine d'années qui explore la mémoire corporelle à travers l'étude de différents verbes d'action qui ont comme point commun le toucher. Ça a été un peu difficile pour certaines d'entre elles, mais au fil des séances, nous avons constaté un progrès dans leur mémoire corporelle assez puissant, ce qui a ouvert un espace de parole, de réflexion, d'observation et d'analyse du geste. J'ai aussi beaucoup travaillé l'idée d'un corps démocratique : un genou est un genou, au même titre qu'un coude est un coude, qu'un sein est un sein... ce qui n'est pas évident. Je voulais qu'elles puissent explorer sans trop de tabous l'action sur le corps, le contact et le toucher, mais toujours dans un travail d'écoute et de respect des limites de chacune. Au fur et à mesure du temps, j'ai senti plus de liberté dans le contact et d'assurance dans le travail de remémoration.

PP – As-tu eu des femmes qui ne voulaient pas du tout être touchées ou toucher ?

Ods – Oui, il y avait une femme pour qui c'était vraiment impossible, elle n'avait pas été touchée depuis plusieurs années. Ce que j'essayais de faire pendant les ateliers, c'était d'être à l'écoute, de ne rien forcer, de simplement proposer, pour accueillir les différences, les réticences et les diverses réalités. Quelque chose s'est passé grâce en partie à la pratique proposée par ma collaboratrice Edith Christoph,

thérapeute en fasciapulsologie [thérapie du corps par le toucher qui repose sur les fascias, membranes qui enveloppent les organes]. Progressivement, elle a accepté d'être touchée et a voulu commencer à toucher. C'était très puissant : de voir ses réactions, ce que ça lui faisait, elle était totalement bouleversée. Elle était en connexion constante avec son espace émotionnel, comme si s'était ouverte une porte qui avait été fermée depuis longtemps.

CI – En vous entendant, je me demande à quel point les données de départ, qu'il s'agisse des questions du soin ou de la non-mixité, ont orienté les pratiques que vous proposez. Au fur et à mesure du projet, est-ce que vous vous êtes déplacées ?

Ods : C'était un mélange de choses : à la fois de déplacer mes pratiques, de réfléchir à des modes de transmission, ou d'accompagner les pratiques par d'autres pratiques qui résonnent. Ce qui est sûr, c'est que j'ai été déplacée. Le programme que nous avons imaginé avait un rapport fort au végétal. Nous leur avons proposé de faire un travail que l'on a mené chacune individuellement sur la symbologie de certains arbres ou arbustes. L'idée était que l'on choisisse un arbre au début du projet, qu'il puisse nous accompagner pendant et qu'à la fin, on aille le planter dans un jardin public de Pantin pour qu'il puisse poursuivre sa vie au-delà d'IMAGINE et se fasse réceptacle de l'expérience partagée ensemble.

CI – Est-ce une pratique qui est née pour le projet IMAGINE ?

Ods – Oui !

CI – Souhaiterais-tu la reprendre avec des danseur-euses par exemple ou se rattache-t-elle spécifiquement à IMAGINE ?

Ods – Je ne sais pas encore, c'est un peu tôt. Pour moi, tout est très tôt. Quelque part, le projet n'est pas fini. Je repense aux balades aux alentours du CN D pour cueillir des éléments végétaux, que l'on a faites en collaboration avec la plasticienne Virginie Desmoulins (*lire pp. 132-135*).

PP – Qui était une participante lors de la première édition !

CI – Sandrine et Pol, pouvez-vous rebondir sur cette question du déplacement des outils et des pratiques qui ne seraient pas en lien avec un travail en cours ou passé ?

SL – Tout au long d'IMAGINE, je me souviens avoir axé le travail sur l'expérimentation et ça me plaisait de créer des surprises tous les matins. On est passé par plein de choses, notamment une lettre que l'on s'écrit à soi-même, des improvisations par l'imaginaire, mais on est passées aussi par des grosses sessions hip-hop. Ce sont des choses que j'utilisais déjà dans mon travail. Ce qui primait dans le groupe, c'était l'écoute et la présence à soi. Je dirais que c'est la confiance qui guidait les pratiques plutôt que moi qui posais un cadre pouvant s'imposer comme rigide. De réellement nouveau, je dirais que c'est ce que je nommais tout à l'heure vis-à-vis du soin, ce rapport au corps qui n'est pas un corps qui performe au sens virtuose du terme. Toute expérience se répercute et résonne forcément dans ce que l'on fait. On ne ressort jamais indemnes ni d'une rencontre ni d'une création artistique : cibler exactement quoi, je ne saurais pas

dire. La force du groupe, c'est quelque chose en tout cas qui était très puissant et qui a rejailli dans ma nouvelle pièce. J'ai développé aussi un autre rapport à l'intime qui est pour moi quelque chose qui rassemble. Le fait que, petit à petit, les langues se délient, que des personnes, au départ dans des postures de leader, tout d'un coup se dévoilent, parlent de leur maladie et de la résilience qui existe, ça m'a beaucoup touchée et c'est venu influencer mon travail aussi. Je me suis rendu compte que l'intime avait une énorme puissance. Je le sens sur le temps. Aujourd'hui, il y a beaucoup moins de peur pour moi à aller dans l'intime. J'ai un rapport plus mature aux histoires, vécus et expériences des danseur-euses, que j'ai envie d'amener au plateau sur des questions plus universelles. Ce n'est pas évident de faire un debrief en mots quand on parle du mouvement !

Je me suis rendu compte que l'intime avait une énorme puissance.

PP – De mon côté, c'était plutôt la mise en épreuve de pratiques que je menais déjà avec des groupes d'amateur-es. Comme le groupe était grand et très divers, je me suis confronté à des situations inattendues. Par exemple, cette question du toucher. Moi aussi, comme toi Olga, j'avais une personne qui ne voulait pas toucher ou être touchée. Ça m'a donné un outil, qui maintenant fait partie de mon travail, tout simple, mais auquel je n'avais pas pensé avant quand je travaillais avec des professionnelles ou des

amateurs habituées à la danse : c'est la question du consentement. Pendant toute ma formation, dans ma vie de danseur, on ne m'a jamais posé la question de savoir si je voulais être touché ou pas. La question du toucher en danse, c'est une évidence qui peut être violente. Le toucher avec ce groupe de femmes, c'était une réaction de survie : « Ok, tu peux me toucher mais pas à cet endroit-là, pas mon torse, pas mon ventre. » Avant chaque manipulation à deux ou à trois, nous tombions d'accord sur ce qui pouvait être touché ou non, s'il y avait une douleur, etc. C'est quelque chose qui maintenant fait partie de mon travail. Et pour rejoindre ce que dit Sandrine sur ce va-et-vient entre l'intime et le collectif : j'ai été assez marqué par des témoignages qui sont apparus plus tardivement. Dans la première séance, elles parlaient beaucoup de comment le studio devenait un espace où elles pouvaient vivre autre chose que leurs galères. La vie restait dehors quelque part. Ce n'est que plus tard que la vie du dehors est rentrée dedans. L'intime et le collectif continuent de questionner ce que je fais. Jusqu'à quel point je prends en compte la question du contexte ? À quel point l'intime rentre dans le travail ou pas ? Je pense qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponses et l'intime est un chantier que j'ai de plus en plus envie de creuser dans mon travail. IMAGINE a posé cette question des frontières et des limites de façon très forte. Je rejoins Sandrine sur cette sensation : plus on rentre dans l'intimité, plus on touche paradoxalement à une universalité – même si je n'aime pas ce mot – mais en tout cas, à du partageable.

CI – D'un commun partageable.

Plus on rentre dans l'intimité, plus on touche à du partageable.

PP – Et c'est peut-être ça qui était très fort quand je repense à cette sensation que je viens de raconter. Pour moi, IMAGINE était une recherche de ce partageable dans nos différences. C'est une recherche pour tout le monde, aussi bien pour les participantes que pour moi-même. Comment garde-t-on ce terrain, cette plante à cultiver, comme disait Olga ? Le projet parle de ça : de cultiver ces choses communes dans la différence.

OdS – Oui, la nécessité de nourrir et d'arroser. C'est très intéressant de vous entendre parler de comment IMAGINE a agi et des questionnements que le projet a soulevés, suscités et générés en tant qu'espace de rencontre, de partage et de parole. Cette question de faire entrer le vivant était là dès le départ du fait de la multiplicité des personnalités et de la variété des vécus présents dans le groupe, mais aussi du fait que l'espace créé soit « protégé » comme une île ou une oasis où il fait bon de se retrouver. C'était important pour moi, que le projet génère un temps, une temporalité, qui lui soit totalement propre et qui s'inscrive en marge sociale, technologique et politique du monde dans lequel on est. De forcer un espace-temps qui prend le temps de faire et de parler.

1 Pol Pi est un artiste transmasculin qui s'identifiait en tant que femme à l'époque où il a intervenu dans IMAGINE #1, quand il portait le prénom Paula. Il a souhaité garder le prénom et le genre qu'il portait au moment où chaque texte ci-présent a été écrit

Au fil des journées IMAGINE

Récit par Jacqueline Chambellan, participante IMAGINE #3 Tremblay

De : Jacqueline Chambellan

Date : mars 2020

À : Toutes

Je me suis inscrite à ce projet sans attentes particulières. Une amie m'en avait parlé (Cathy) et le RV que j'ai eu avec toi Fabienne m'a suffi.

Je dirais que le moteur principal pour moi c'est la danse et par conséquent ce projet ne pouvait que me plaire et en bonus les ateliers proposés étaient sur des thèmes qui m'intéressaient déjà auparavant.

Je me suis dit que c'était une vraie chance de pouvoir apprendre avec des professionnels.

J'ai eu aussi plaisir à faire partir d'un groupe dans lequel je pouvais évoluer, danser sans avoir à être "jugée" et au fil des journées Imagine, j'ai pu constater une évolution de certaines participantes (moins réservées, se "lâchant" plus...).

Ce que j'y ai appris :

- regarder, regarder le groupe pour être dedans
- écouter
- faire avec les personnalités de chacune
- et les différentes techniques de chaque intervenant
- voir différemment avec Goni

Les points forts pour moi :

- j'ai adoré les "exercices" de Clarisse, particulièrement lorsque tu nous faisais danser à deux avec pour lien principal le regard
- la rencontre avec les musiciens, et le chef d'orchestre de l'orchestre philharmonicoeur
- notre rituel d'écoute musicale, se donner le temps d'écouter de la musique (sans être en train de travailler ou faire le ménage...)
- la bienveillance des intervenants

Le point à améliorer (très subjectif)

Commencer à 9h30 pour récupérer 1/2h de plus pour les ateliers de l'après-midi

regret : que ce Coronavirus nous prive de nos dernières journées

espoir : que nous puissions trouver au moins une journée en juin pour se revoir.

Souvenirs

Retranscription d'un échange oral avec Karyna Lopez, participante IMAGINE #2 et #3 Tremblay juin 2020

« Les deux éditions sont différentes et n'apportent pas les mêmes choses aussi bien au niveau humain qu'en termes d'expérience. »

« Pour IMAGINE #3, je n'ai pas voulu avoir d'attente pour me rendre complètement disponible à cette toute nouvelle expérience. Je venais pour faire des rencontres et être dans une bulle de bien-être. J'y ai fait de belles rencontres et j'ai trouvé des pratiques et savoir-faire en termes de soins. De très bons moments. Clarisse a partagé des outils et pratiques de danseur pour le corps, que j'applique dans mon métier. J'ai récolté des techniques d'apprentissage de mon corps, comme des outils pour mieux vivre, me faciliter la vie, pour respirer, me canaliser. C'est une malette à outils dont je peux me servir et que je peux réinvestir dans ma vie. »

« Ce que je garde de manière générale, c'est l'écoute musicale. Apprendre à écouter, j'y repense souvent. Pour IMAGINE #2 : je me souviens de l'unisson et de la fusion du groupe : cette mayonnaise qui prend. Pour IMAGINE #3 : je garde l'ouverture sur l'extérieur, en référence aux interventions des après-midis qui faisaient écho aux matinées et qui participaient à la malette de soin proposée par Clarisse. Mais il y avait, par rapport à IMAGINE #2, plus de clans. J'avais le sentiment que beaucoup de femmes étaient à la recherche d'aller mieux et plus préoccupé de sortir d'une détresse personnelle et moins prêtes à s'ouvrir sur l'autre. Je dirais que cet IMAGINE était plus une vinaigrette avec l'huile et le vinaigre qui restent dissociés, mais avec des moments de mélange aussi ! »

Qu'est-ce que je garde ?

Récit par Samira Laaz, participante IMAGINE #3 Tremblay

De : Samira Laaz

Date : avril 2020

À : Toutes

Quelles étaient mes attentes de ce projet et qu'y ai-je trouvé ?

Je souhaitais expérimenter quelque chose de totalement nouveau pour sortir de mon quotidien.

Prendre soin de soi, c'est essentiel mais, me concernant, je ne faisais aucun effort à ce sujet. Prendre soin de soi autour du thème de la danse, là, c'était beaucoup trop loin de moi et de mes habitudes.

Pourtant, j'ai décidé de m'inscrire au projet "Imagine" parce que précisément c'était à l'opposé de ce que je faisais dans ma vie

Résultat, j'ai été agréablement surprise. J'ai fait la connaissance de personnes très différentes les unes des autres, des femmes sympathiques, agréables et finalement, je me suis rendu compte qu'on avait toutes des points communs :

- * l'envie de se sentir bien ;
- * de se détendre (parce que nous portons toujours plus de choses dans la vie que les hommes) ;
- * d'être écoutées (parce que nous sommes plus sensibles que les hommes) ;
- * d'être bienveillantes avec autrui et plus encore entre femmes quand le contexte est mis en place dans ce but.

J'ai trouvé du bien-être, IMAGINE a réussi sa mission !

Qu'est-ce que j'en garde ? (ce que j'emporte avec moi entre les séances et à la fin du projet)

Que j'emporte chez moi :

du repos mental , je me déconnecte et je me sens bien en rentrant chez moi.

Pour la fin du projet ;

(projet resté inachevé par un invité surprise et invisible qui a transformé notre vie, je pense qu'on se reverra quand même pour le conclure) :

Un excellent souvenir ! Un paquet d'anecdotes à raconter. De superbes expériences comme le concert du Phil'Harmonie Choeur!!

Et surtout de nouvelles connaissances ...

Imaginer la suite

Imaginer la suite mais surtout passer à l'action doublement :

- * construire un nouveau quotidien ;
- * continuer de prendre soin de soi.

Cela ne se fait pas de manière automatique mais IMAGINE a donné les bases

Imagine a été une aventure dans ma vie , une aventure qui m'a transmis le message suivant : je peux imaginer une vie agréable pour moi et me donner les moyens d'y parvenir.

Merci Imagine,

Merci Fabienne,

Merci Clarisse.

Merci aux Imagine Women,

Merci à toute l'équipe du Théâtre Louis Aragon de Tremblay-en-France.

Pour finir, je suis d'accord pour que mon témoignage soit repris par écrit avec mon nom.

IMAGINE, une médiation en mouvement

Récit par *Albane Guinet-Ahrens*

juin 2020

Albane Guinet-Ahrens est formatrice et codirectrice de **La Belle Ouvrage**, structure d'appui aux professionnels du secteur culturel qui élabore des outils pour mieux comprendre sa relation au travail. Elle a animé une formation sur mesure pour les cinq médiatrices d'**IMAGINE #2**. Les réflexions de ce texte sont nourries des échanges réguliers sur les métiers qu'elle partage avec l'équipe de La Belle Ouvrage.

Les textes en italique sont issus des documents de présentation d'IMAGINE.

La médiation culturelle s'entend souvent comme une manière de mettre en relation des personnes avec une œuvre ou une proposition artistique et de « favoriser la perception individuelle des œuvres¹ ». Le médiateur - bien souvent une médiatrice - se situe « entre », entre ces personnes et ces œuvres. Ce milieu que désigne le terme de média.

À cette vision, le projet IMAGINE, porté par le CN D, le Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée pour la danse, La Commune centre dramatique national d'Aubervilliers et le service Arts et Cultures de la Ville de Bondy propose un pas de côté, une ouverture : il escamote l'œuvre et fait de la danse un « *point de départ d'une mise en mouvement et d'une circulation entre différents types de savoirs : savoir-sentir, savoir-faire, savoir-dire* ». Pas de spectacle auquel donner accès, mais des savoirs à faire circuler, des pratiques à partager, des relations à tisser...

Que devient le travail concret des médiatrices dans ce contexte reformulé ? Sont-elles toujours « entre », au « milieu » ? Entre quoi et quoi ? Quelle est leur place ? Quels outils peuvent être mobilisés ? Comment leurs pratiques professionnelles sont-elles interrogées par ce déplacement ? Au fil de la saison 2018-19, dans le cadre d'une formation sur mesure, cinq médiatrices se sont réunies pour partager leurs pratiques avec mon appui. Au fil de trois séances, des situations professionnelles vécues par l'une ou l'autre ont été écoutées, puis analysées par le groupe à partir d'un protocole précis. Cette méthodologie, fondée sur l'analyse des pratiques professionnelles, permet une écoute collective et complexe des situations : nous regardons comment chaque micro-situation est prise dans un faisceau de multiples déterminations, depuis les plus sociétales - le poids du contexte social d'ensemble sur la situation - jusqu'aux plus intimes - la manière dont une personne vit subjectivement son métier. C'est à partir de cette appréhension d'ensemble que des pistes sont formulées. Cette complexité sied bien à un projet comme IMAGINE.

Voici selon moi quelques territoires de la pratique professionnelle des médiatrices qui ont été explorés dans ce parcours de formation :

Éclairer ses préconstruits professionnels

Le premier aspect que je souhaite relever est la mise en lumière des préconstruits, de ce qui préexiste au projet, aussi bien d'un point de vue du secteur professionnel, du théâtre ou lieu culturel au sein duquel chacune exerce son métier, que de celui, individuel, des médiatrices. Prenons l'exemple de la danse, qui irrigue tout le projet. Dans plusieurs situations, les médiatrices ont été confrontées à une très grande hétérogénéité de représentations de ce que peut être la danse, en lien - je pourrais écrire « grâce » - à la grande diversité du groupe de femmes réunies par IMAGINE. Arriver avec une chorégraphe et une proposition d'ateliers de danse a généré des attentes qui n'ont pas été explorées au départ. Des blocages,

surprises, ou bien certaines lourdeurs à des moments de démarrage d'un atelier ont permis aux médiatrices de prendre conscience du poids de leur représentation de la danse, façonnée dans un cadre professionnel et donc une forme de norme du « métier ». Comprendre cela, littéralement « le prendre avec soi », leur a permis d'imaginer pour d'autres circonstances des dispositifs pour mettre en discussion toutes les représentations de la danse au sein d'un groupe : « c'est quoi la danse pour vous ? », « est-ce que vous dansez ou avez dansé ? », « quelle est la dernière fois que vous avez dansé ? », etc. C'est en tout cas poser la pluralité des manières d'envisager la danse, et pouvoir apporter celle de la chorégraphe chargée de l'atelier comme une contribution à cette vision plurielle de la danse. Un projet comme IMAGINE peut permettre une belle mise en jeu des hiérarchies professionnelles auxquelles nous sommes habitués.

Mettre en relief ses conceptions subjectives

Parallèlement, la manière d'IMAGINE d'insister sur la rencontre, de personne à personne, de ces femmes, quels que soient leur âge, statut, milieu, langue, aptitudes physiques, favorise et met en lumière l'engagement subjectif des médiatrices dans leur activité. C'est ainsi que les conceptions, préjugés, valeurs de chacune sont mises en relief, en relation avec sa propre trajectoire. Dans les situations professionnelles explorées ensemble, il s'est agi par exemple du rapport au toucher, au corps ou au conflit, de la conception des rapports femmes/hommes, de la place de la femme dans l'espace public. Il y a une mise au travail nécessaire de ses propres représentations, pour être en capacité d'accueillir celles des autres femmes du groupe. Ce retour sur soi est annoncé dans le programme par une réciprocité de mouvement : « *En créant cette communauté de femmes et d'individus, dans un temps privilégié et long, il s'agit de déplacer, transformer, enrichir nos représentations respectives.* » Cela me paraît être un ressort professionnel essentiel de la position de médiatrice, quel que soit le projet.

Appréhender des rapports différents à la valeur d'un projet

Ce travail de déconstruction a également mené à s'interroger sur la *valeur* du projet IMAGINE. Celle posée par les lieux culturels qui portent le projet, bien sûr, mais aussi celle des autres « parties prenantes » du projet : les participantes, les chorégraphes, les acteurs du champ social, etc. Il s'agit de regarder cet objet IMAGINE de plusieurs points de vue et de ne pas présumer de sa valeur, ce qu'il apporte, ce qu'il construit. C'est reconnaître aux autres parties prenantes la possibilité d'avoir des attentes différentes par rapport au projet, et prendre en compte ces attentes spécifiques.

Explorer la valeur du projet du point de vue des participantes

Les médiatrices ont été par exemple confrontées à des questions d'engagement de la part des participantes (venir à l'heure, venir chaque jour, renoncer à d'autres choses pour venir...). Une des pistes d'analyse a été de réfléchir à la valeur économique du point de vue des participantes. Les ateliers, les pratiques, les repas pris ensemble sont gratuits. Il s'agit de ne pas « *créer de barrière financière à l'inscription dans le projet* ». Comment donner de la valeur à une chose gratuite ? Comment la formuler, montrer ce qu'IMAGINE engage comme énergies, financements, soin apporté par les équipes professionnelles pour que cela se passe bien ? Une autre piste d'analyse qui nous a intéressées est celle de la valeur du soin de soi, qui diffère beaucoup en fonction des milieux sociaux. Consacrer du temps à prendre soin de soi : c'est possible ? C'est légitime ? C'est une valeur opposable à d'autres obligations, par exemple familiales ?

Explorer la diversité des prismes d'évaluation du point de vue des différents partenaires

Parler de *valeur*, c'est aussi parler d'évaluation. IMAGINE se construit en étroite collaboration avec des acteurs du champ social, en amont du projet, pour le faire connaître et pour identifier des participantes plus « éloignées du monde de la culture » (selon le vocabulaire consacré). Ce partenariat étroit oblige à comprendre les modalités d'évaluation auxquelles sont soumis de longue date ces acteurs : quelle est l'efficacité du projet en matière d'insertion ? Quelle est la finalité ? Que veut-on mesurer ? Quels sont les indicateurs qu'ils doivent produire pour justifier de leur efficacité et donc de

leur financement ? Ces questions peuvent être fructueuses si elles sont posées à temps, mais sources d'incompréhension et de tensions dans le feu de l'action. Le travail en partenariat avec des acteurs d'autres secteurs (champs social, éducatif, économique, santé...) fait partie de l'ADN des métiers de la médiation. IMAGINE vient souligner à quel point il est important d'échanger entre partenaires en amont des projets sur les attentes de chacun en fonction de ses propres prismes et de reconnaître qu'un même projet a des visées distinctes pour les différents partenaires qui s'y engagent.

Remettre sa place en jeu

Une autre question transversale travaillée par les médiatrices au cours de nos séances a été celle de leur place, ou plutôt de leurs places.

Être dans le groupe et à ses côtés

Des échanges ont d'abord eu lieu sur la place concrète dans le groupe : être là toute la journée ? Participer physiquement à la pratique corporelle ? Dire quelque chose de l'expérience sensible que « je » traverse ? « *Le souci d'inclusivité et d'horizontalité entre intervenantes et participantes* » posé dans IMAGINE invite les médiatrices à recomposer leur place. Chacune a pu définir et analyser ce qui lui convient le mieux, regarder ses freins, ses envies sur la question de la place. Certains conflits de places ont pu aussi apparaître, c'est-à-dire le besoin, pour des raisons différentes, d'occuper plusieurs places en même temps. Il s'est agi par exemple de présenter au groupe un film réalisé au cours des ateliers en se retrouvant à la fois salariée d'un lieu culturel qui a besoin de ce film pour faire connaître et valoriser son action et médiatrice d'IMAGINE à l'écoute des réserves de participantes qui ne veulent finalement pas se montrer dans ces activités. Que faire ? Faire passer en force les nécessités institutionnelles ? Ou bien les remettre en question en écoutant vraiment les objections des femmes ? Cette situation est probablement récurrente dans les activités de médiation du secteur culturel, mais la place conférée aux participantes dans IMAGINE oblige un peu plus à tendre l'oreille : comme le dit le psychodynamicien du travail Christophe Dejourné : « Le risque d'écouter, c'est d'entendre. »

Construire le tandem chorégraphe-médiatrice

La question de la place a aussi été explorée dans le tandem formé entre chorégraphe et médiatrice. Les expériences ont montré que chaque tandem singulier impliquait une recombinaison des places respectives. L'analyse de situations souligne à quel point il est nécessaire de parler de cette question de place : en amont, avant de rencontrer le groupe, pendant, au fur et à mesure du déroulé de la journée, par petits échanges dans les pauses par exemple, et après chaque journée, tout au long du projet. C'est ce qui a paru garantir le plus la solidité du tandem, gage de stabilité et de sécurité pour le travail du groupe.

Développer sa mobilité, changer de place (et le dire !)

Plus généralement, il a semblé clair aux médiatrices qu'elles ne pouvaient imaginer occuper une seule place au cours de ce projet. Plutôt que de tendre vers cet idéal de place unique et bien définie, une piste de travail formulée a été d'identifier les différentes places occupées au cours de différents moments du projet (par exemple « cheffe de projet » chargée de son avancée, « accompagnatrice » pour fluidifier les échanges, « experte » sur certains savoirs sur la danse, « participante comme les autres » dans l'atelier danse) et de les nommer au fur et à mesure aux participantes.

Développer ses compétences pour accompagner le groupe

Une autre caractéristique d'IMAGINE a conduit à de nombreux échanges entre médiatrices : il s'agit de la question des groupes. L'exigence de travailler avec des groupes constitués sur un temps long et de s'appuyer sur ce groupe pour se mettre en mouvement a créé un besoin de développement des compétences des médiatrices en accompagnement de groupes. Comment ouvrir le travail ensemble ? Comment donner une place à chacune ? Comment être clair sur ce qui est attendu, permis, possible ? Comment garantir la sécurité au sein du groupe ? Comment favoriser l'engagement dans les activités

proposées ? Il s'est agi d'aborder quelques outils concrets au service d'une conduite de groupe, par exemple la notion de conducteur, de cadre, d'énergie de conservation ou encore la formulation de consignes précises pour mettre le groupe au travail. Nous avons aussi pu regarder la manière dont chaque médiatrice pouvait occuper différemment cette place aux côtés du groupe, se plaçant parfois en paratonnerre pour absorber les foudres, parfois en position d'autorité, d'autres fois en pompier pour venir au secours de certaines participantes, ou encore en position potentiellement maternante.

Accepter la conflictualité

La manière de traiter les conflits au sein du groupe a traversé plusieurs de nos séances. Conflit verbal, sous-entendus, tensions physiques. Tout groupe est traversé de conflits qui s'expriment de différentes manières. Accepter et reconnaître cette conflictualité a été une première étape qui a obligé chaque médiatrice à se défaire de l'idée d'un groupe qui serait « idéal ». Puis il s'est agi de chercher comment favoriser l'expression de cette conflictualité, la reconnaissance au sein du groupe que nous n'avons pas les mêmes aspirations, pas les mêmes besoins, autoriser des places singulières à chaque participante. Tout un travail fin de tissage de moments de paroles et d'expression au sein du groupe qui permet à chacune d'y être pleinement. La méthode pédagogique proposée, qui s'appuie précisément sur des situations concrètes ayant posé question à la personne qui la pose permet une progression dans sa relation au groupe, et dans la lecture des rôles que chacune y joue.

Travailler sa posture professionnelle

Au fil de ces considérations, il me semble qu'IMAGINE a agi comme un formidable terrain d'expérimentations et d'apprentissages pour les médiatrices qui s'y sont engagées. Un des piliers de la conception de ce projet me paraît avoir beaucoup favorisé cette dimension apprenante : le fait de chercher à mettre du mouvement dans les places assignées aux différentes personnes qui y participent, de soigner la réciprocité des relations, d'abaisser autant que possible les relations de pouvoir : conceptrices, directrices des lieux culturels et services concernés, participantes, assistantes sociales, éducatrices, médiatrices, chorégraphes, intervenantes... - je décide de les décliner au féminin car les femmes étaient largement majoritaires - chacune a pu et dû recomposer sa place en fonction des moments. Dans ce mouvement obligé, désiré autant que subi, il me semble que les médiatrices ont remis en jeu leur posture professionnelle et développé leurs compétences. La mise en place d'une formation au sein d'un groupe de professionnelles dont la pratique peut faire miroir est très opérante pour activer, formuler, travailler sa posture. Par ailleurs, être au sein d'un groupe, participante soi-même, permet d'accéder à des significations plus profondes, sur notre place singulière au sein d'un groupe, sur ce qui nous rassure, nous fait peur, nous fait envie, nous est difficile, et sur ce que nous pouvons attendre de la personne chargée d'accompagner le groupe... Cette expérience, archaïque s'il en est, permet du déplacement de point de vue et un ancrage durable de sa pratique vis-à-vis des groupes. Cette compétence, la capacité d'être aux côtés d'un groupe avec une visée donnée, me paraît essentielle dans les évolutions-métiers que connaît le secteur de la médiation : créations partagées, projets d'implication, projets fondés sur la relation avec des groupes d'habitants, de bénévoles, etc.

Par ses fondamentaux et le soin apporté à sa mise en œuvre, il me semble qu'IMAGINE a permis aux médiatrices de mettre en lumière des composantes essentielles et pourtant sous-jacentes de leur métier. Cela a favorisé, me semble-t-il, une prise de distance et une possible réinterprétation par chacune de sa manière singulière de l'exercer, une mise en mouvement.

1 « La "médiation culturelle" est comprise moins comme une transmission de savoir que comme l'instauration de flux d'échanges entre le public, les œuvres, les artistes et les institutions, et sa mission comme la mise en relation des différents points de vue. L'essentiel du travail de médiation est alors de favoriser la perception individuelle des œuvres par les participant-e-s. Il n'est pas question de combler les lacunes de compréhension, mais plutôt de les prendre pour points de départ d'un dialogue et d'une expérience esthétique (Caune 1999). Dans l'idéal, ce processus d'échanges fait se rencontrer différentes manières de s'exprimer, dont l'analyse commune fait partie intégrante de la "médiation culturelle de l'art". » Carmen Mörsh, *Le Temps de la médiation*, Haute École des Arts de Zurich, 2017 ; définition citée par Fanny Delmas.





Lettre au groupe d'IMAGINE #1

Aubervilliers

par Donia Fourn, participante
novembre 2017

La défense d'un individu.

Contre toute forme de pouvoir.

Il faut se méfier des jugements trop hâtifs. Et pour cela, il faut observer la réalité.

Il faut savoir observer les personnes, afin de ne pas les classer et les étiqueter en des catégories rigides, un être humain ne voit pas un pont, une maison, un arbre, un livre, une carafe comme un être humain ne doit pas voir juste un pont, une maison, un arbre, un livre, une carafe. Il doit essayer de voir des couleurs qui passent les unes dans les autres, ou qui sont limitées... les unes par rapport aux autres, un être humain ne voit que cela, nous ne remarquons jamais cette première apparence parce que notre travail est de le surmonter.

Quand nous reconnaissons au loin la puissante voiture, nous savons que c'est une grosse voiture, nous croyons la voir telle.

Retrouver notre premier regard et la jeunesse de notre œil.

Reconnaître l'autre et défendre sa personnalité, c'est renforcer sa liberté comme on préserve la sienne propre.

Par conséquent...

l'esprit de révolte est tout bon

c'est le véritable esprit de société

et voici comment l'esprit de révolte est esprit, c'est-à-dire universel.

Nul ne pense pour soi seul.

Penser librement, c'est chercher l'accord, et l'accord par liberté.

Il n'y a pas un esprit libre qui n'aime et ne cherche les esprits libres. C'est se mettre à la recherche du semblable, c'est vouloir l'éveiller et le reconnaître en toute forme humaine. Dès que l'on aime la dispute de bonne foi l'accord est fait, celui qui me contredit, je ne peux point vouloir qu'il soit esclave, qu'il soit flatteur, qu'il soit vaniteux, qu'il ait peur de tout. Au contraire c'est la hardiesse d'esprit et le feu de l'invention que l'on aime dans l'autre comme on l'aime en soi-même.

Imaginer la vie qui bouge :

c'est imaginer les chemins

de la vie passer en haut,

en bas, à droite, à gauche

sans s'arrêter en se croisant :

en se rapprochant et en s'éloignant.

Lettre au groupe d'IMAGINE #2

Aubervilliers

par Marcela Santander Corvalán, chorégraphe
mai 2019

C'est à mon tour d'écrire une lettre pour moi il y a six mois mais j'ai décidé de changer la lettre et plutôt vous écrire à vous : Faoutume, Fan, Lise, Leila, Agathe, Fongbé, Djimine, Estela, Veronica, Mariam, Saida, Wafa, Fanny, Fatou, Marie, Émilie, Yohana, Renée, Bettina, Claire, Fanny car c'est notre dernier jour officiel et je tenais à partager des mots avec vous, je tenais à vous dire, à chacune, MERCI.

J'ai souvent travaillé avec des groupes très variés, et ce travail est fondamental pour mon parcours d'artiste mais je n'avais jamais passé autant de moments forts et profonds avec un groupe et jamais autant été transformée avec un groupe...

Je pensais proposer un parcours artistique, un laboratoire expérimental de soin en lien avec la représentation des corps de femmes et en écho à une prochaine pièce et cet IMAGINE a été pour moi un laboratoire de vie et de prise de conscience radicale : par le travail artistique et par le sensible, il y a du vrai changement au quotidien avec soi et avec tout ce qui nous entoure.

Je n'avais jamais autant été confrontée à un féminisme expérimental, empirique qui touche à un endroit du travail où la question de ce que c'est qu'être une femme et ce que c'est que « ces corps de femmes » est aujourd'hui mise en doute, questionnée et partagée à chaque jour de rencontre.

Un endroit où nous pouvons partager nos colères d'inégalités mais aussi nos énormes capacités à aimer, se transformer et avoir du courage collectif de manière si rapide...

Un endroit où l'histoire blanche/hétéronormative/patriarcale telle qu'elle est dite ou racontée au quotidien ne nous correspond plus.

Un endroit où nous avons la responsabilité collective de la réécrire en prenant en compte toute cette grande richesse culturelle contenue dans nos corps de femmes...

Un endroit où les enfants des unes et des autres ont la responsabilité du groupe et pas seulement celle de la famille concernée...

Je vous remercie pour vos visages que je voyais, jour après jour, se transformer. J'ai la sensation d'avoir vos visages dans le mien à force de nous regarder.

Merci de vos rires, de votre joie qui alimentent cette conviction que la joie et l'énergie sont une forme de résistance !

Merci d'inventer et faire danser vos autres vous qui m'ont fait rêver et rigoler autant qu'ils m'ont transportée dans un autre monde.

Merci de vos récits intimes qui vont continuer d'alimenter mon travail artistique et me permettre de toujours avoir le courage dans les difficultés, ainsi que d'être créative pour inventer d'autres mondes...

Merci de donner à nos mains la force d'invention, de nous donner des sensations et de parler d'autres langages.

Merci de plonger dans la confiance.

Merci de ne jamais me faire penser au temps ou au retard.

Merci de vos cerfs-volants et au soleil.

Merci de partager vos danses et vos mots.

Merci des larmes et des improvisations.

Merci de nous avoir permis un espace commun où tous ces corps de femmes intergénérationnels/multiculturels et multivisionnaires avaient leur place.

Attrapez vos cœurs...

Je vous aime

Marcela

Colophon

CN D
1, rue Victor-Hugo
93507 Pantin Cedex
Licences 1-1077965 / 2-1077966 / 3-1077467
SIRET 417 822 632 000 10

Président du Conseil d'administration **Rémi Babinet**
Directrice générale **Catherine Tsekenis**
Responsables de la publication **Fanny Delmas, Alice Rodelet et Christophe Susset**
Coordination éditoriale **Charlotte Imbault**
Coordination de la publication **Marta Munuce et Valentine Jecic**

Remerciements à l'ensemble des équipes des structures culturelles partenaires pour leur soutien à l'élaboration de la publication, et tout particulièrement à Claire Buisson qui l'a initié.

Conception graphique **Casier / Fieuws**
Typographie **TradeGothic & EideticNeo**
Papier **Munken print 15 115 gr/m²**

Impression **Graphius**

Retrouvez les coordonnées de l'ensemble de l'équipe sur **cnd.fr**

Partenaires

Le CN D est un établissement public à caractère industriel et commercial subventionné par le ministère de la Culture.



Le projet IMAGINE a été soutenu par la préfecture de Seine-Saint-Denis et le conseil départemental de la Seine-Saint-Denis



seine-saint-denis
LE DÉPARTEMENT

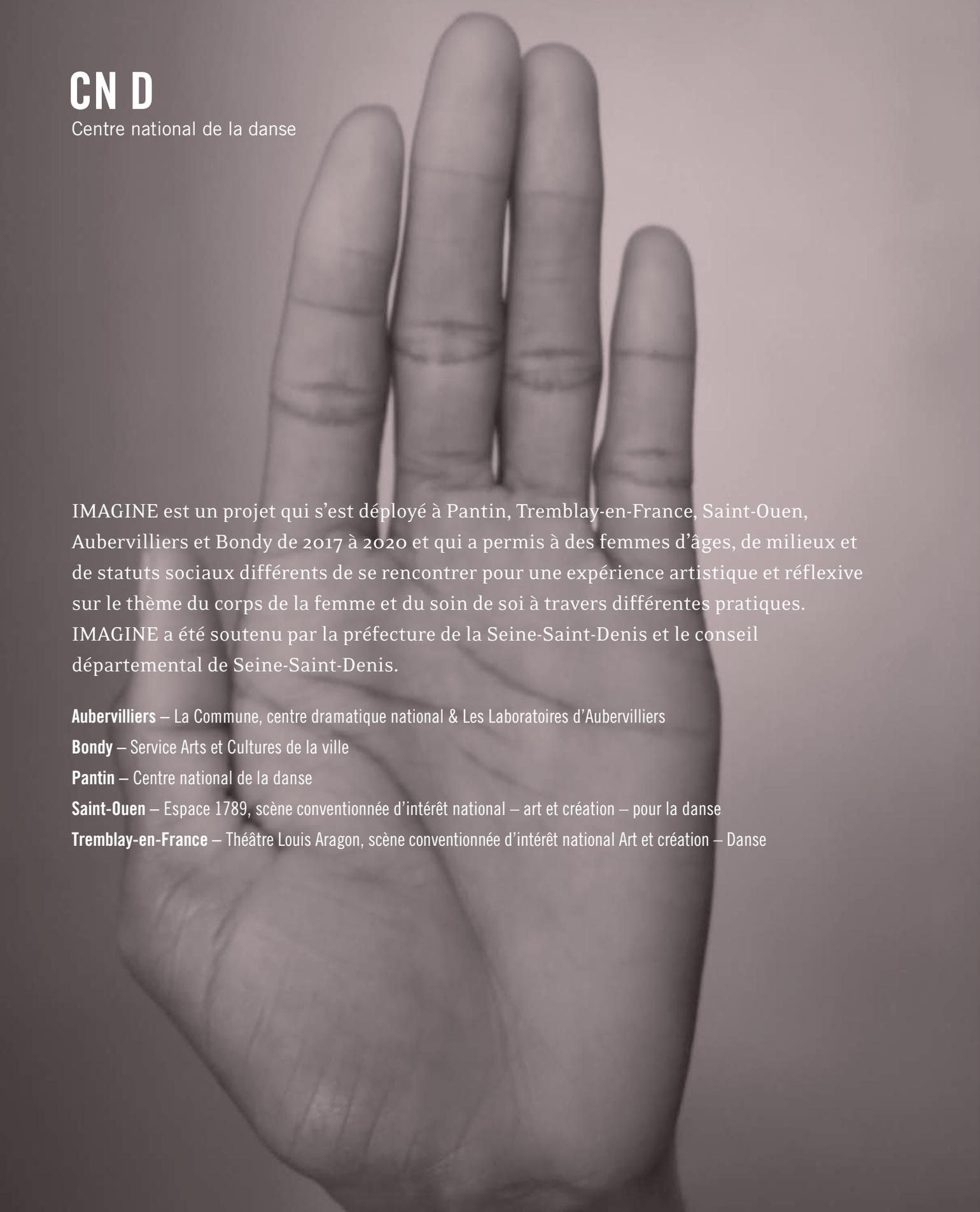


La Commune
centre dramatique
national
Aubervilliers



CN D
Centre national de la danse





CN D

Centre national de la danse

IMAGINE est un projet qui s'est déployé à Pantin, Tremblay-en-France, Saint-Ouen, Aubervilliers et Bondy de 2017 à 2020 et qui a permis à des femmes d'âges, de milieux et de statuts sociaux différents de se rencontrer pour une expérience artistique et réflexive sur le thème du corps de la femme et du soin de soi à travers différentes pratiques. IMAGINE a été soutenu par la préfecture de la Seine-Saint-Denis et le conseil départemental de Seine-Saint-Denis.

Aubervilliers – La Commune, centre dramatique national & Les Laboratoires d'Aubervilliers

Bondy – Service Arts et Cultures de la ville

Pantin – Centre national de la danse

Saint-Ouen – Espace 1789, scène conventionnée d'intérêt national – art et création – pour la danse

Tremblay-en-France – Théâtre Louis Aragon, scène conventionnée d'intérêt national Art et création – Danse